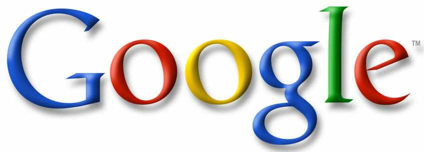
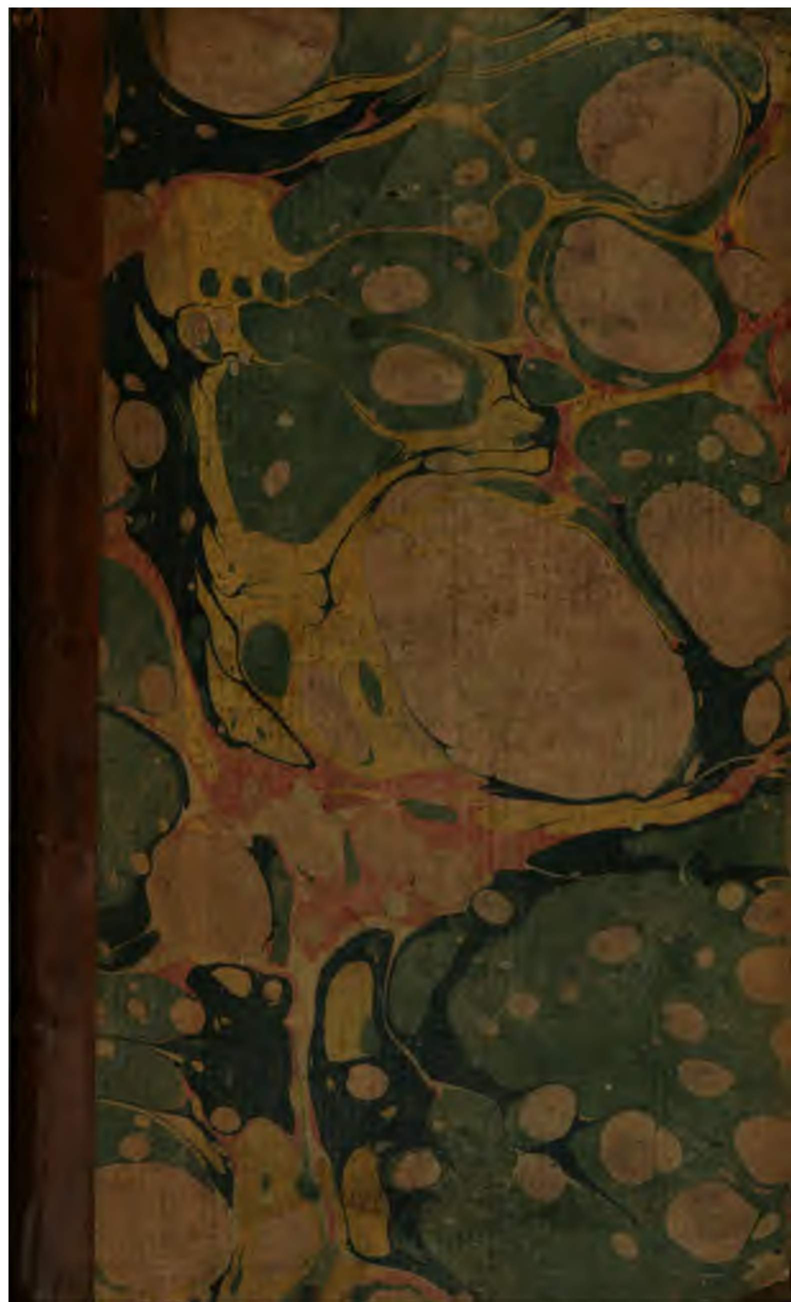





TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

Bought from Blackwell

Eliz: Batema

# LE LORD *IMPROMPTU.*

PREMIERE PARTIE.

# LE LORD IMPROMPTU,

## NOUVELLE ROMANESQUE,

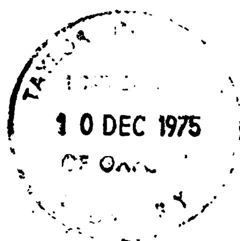
*Traduite de l'Anglois.*

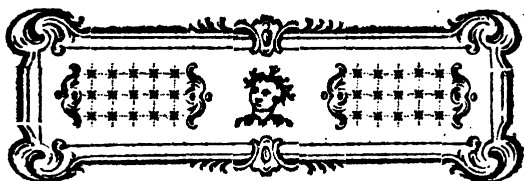
PREMIERE PARTIE.



*A AMSTERDAM,*
Chez ARKSTÉE, & MERKUS.

M. DCC. LXVII.


10 DEC 1975

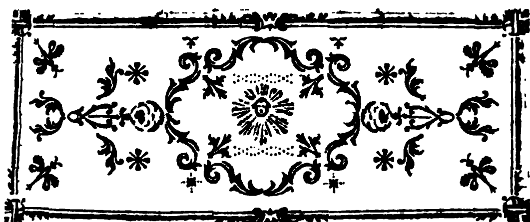


# PRÉFACE

## *DU TRADUCTEUR.*

LE Titre Anglois de ce Livre eſt : *The White-Witchcraſt, or, the ſtrange Succeſſ of Richard Oberthon ; la Magie-Blanche, ou la ſurprenante Aventure de Richard Oberthon.* Il a paru trop long & pas aſſez juſte ; on y a ſubſtitué celui du *Lord Impromptu*, qu'on a jugé plus convenable. C'eſt la ſeule liberté

que l'on ſe ſoit permiſe dans cette traduction. Parmi les Perſonnages introduits dans le cours de cet Ouvrage, par l'Auteur Anglois, il en eſt un qui ſort un peu de la nature, c'eſt celui d'une Femme-de-chambre Françoiſe, nommée Foible. C'eſt un ſacrifice fait par l'Auteur au goût dominant de ſa Nation; il faut cependant convenir qu'il eſt meſuré, & qu'il nous en venge, en ne ménageant pas plus les Anglois que nous, dès que l'occaſion ſe préſente de placer un mot de critique.



# LE LORD IMPROMPTU,

## NOUVELLE ROMANESQUE.

### *PREMIERE PARTIE.*

RICHARD OBERTHON accompliſſoit ſa dix-huitieme année. Il étudioit depuis l'âge de neuf, à l'Univerſité d'Oxfort, dans le deſſein d'y prendre par la ſuite le bonnet de Docteur. Ses diſpoſitions naturelles, aidées du ſecours de ſes Maîtres, l'euſſent peut-être rendu, par la ſuite, le flambeau de l'Egliſe Anglicane; mais une autre carriere devoit l'entraîner.

Rien n'égaloit l'ingénuité, l'égalité, la flexibilité de ſon caractere, la douceur & la droiture de ſon ame; une heureuſe phyſionomie annonçoit tant de dons précieux. Sa taille, dans une médiocre hauteur, parfaitement priſe, étoit aiſée & légere; ſes traits, peut-être trop réguliers, trop délicats pour ceux d'un homme, étoient relevés par une peau, des dents, des cheveux de la plus grande beauté. Il paroiſſoit né ſenſible; mais on ne diſtinguoit point en lui le germe de ces paſſions violentes, propres à troubler l'ame, ou à l'égarer. On lui fourniſſoit une ſomme modique exactement payée tous les ans; elle ſuffiſoit aux fraix de ſon entretien & de ſes études, ſeuls objets dans leſquels ſon ambition étoit renfermée. En un mot, ſelon les apparences, l'aurore d'un avenir paiſible ſembloit ſe lever pour lui ſans nuages, lorſque le Chapelain d'un homme de qualité des environs d'Oxfort entre tout-à-coup dans ſa chambre, les yeux baignés de larmes. Ah! mon pauvre Richard, lui dit-il, que

vous êtes à plaindre ! vous avez tout perdu : Miſtriſſ Hallen eſt morte.

Miſtriſſ Hallen, veuve d'un Braſſeur de Biere de Southam, dans le Comté de Warwick, peu riche & ſans enfants, avoit élevé Richard ; elle fourniſſoit à ſon entretien à Oxfort : le Chapelain étoit leur ami commun.

A ce mot : Miſtriſſ Hallen eſt morte, (dont Oberthon ne ſentoit pas encore toutes les conſéquences,) il ſe rappelle les obligations qu'il a à cette femme, ſon ame s'émeut, ſon cœur ſe reſſerre, ſes yeux ſe baignent de larmes.

Pleurez, pleurez, mon ami, lui diſoit le bon Chapelain, en l'embraſſant, j'aime ces preuves de votre excellent naturel, pleurez, ces larmes ne ſont point ſuſpectes : elles ſont douces en comparaiſon de celles qu'il vous faut verſer ſur vous-même.

Qu'ai-je encore à regretter, diſoit Richard, puiſque j'ai perdu celle qui me tenoit lieu de mere ?

Oui, mon enfant, repliqua le Chape-

lain, elle vous en tenoit lieu, & personne ne la remplacera; vous êtes à la merci du siecle, de ce siecle endurci, où la charité est éteinte, où l'on ne distingue pas même les traces de l'humanité. Il faut sortir d'Oxfort, mon ami. Quitter mes études! reprit Richard. Et qui vous mettroit en état de les continuer? disoit le Chapelain. Lisez, lisez la Lettre de l'avide & dure héritiere de Mistriss Hallen.

*A M. Borton, Chapelain au Château de Woodstock.*

„ Je trouve, Monsieur, dans les papiers de ma défunte Sœur Mistriss Hallen, beaucoup de vos Lettres, & entr'autres, la derniere que vous avez pris la peine de lui écrire, toujours en demandant de l'argent pour un jeune étudiant d'Oxfort. La succession ne peut suffire à l'entretien d'un sujet de cette espece. Ma Sœur s'est fait beaucoup de tort & à nous, par les extravagances qu'elle a faites pour lui. Je suis éton-

„ née, Monſieur, qu'elle ait pu trouver „ un Agent de votre caractere, vous „ étiez fait pour lui repréſenter.... *Ici il y avoit dans la Lettre trois à quatre lignes raturées.....* Quoi qu'il en ſoit, en ceſ- „ ſant tout commerce avec nous à ce ſu- „ jet, vous obligerez votre ſervante *Anne* „ *Fluſt.*

Oh Ciel! s'écria Richard, en élevant les yeux, de quelle honte me vois-je environné? & elle rejaillit même ſur ma bienfaictrice!

Arrêtez, mon ami, dit le Chapelain, c'eſt ici le moment de la vertu: oubliez ces infamies, rappellez votre courage. J'ignore par quel motif Miſtriſſ Hallen, qui ne s'en étoit jamais ouverte à moi, vous a fait élever pour un état auquel, naturellement, vous né deviez pas être deſtiné; mais en mourant, elle n'a fait aucun effort pour vous y ſoutenir: elle n'a jamais dit, ſi vous lui apparteniez, ni qui vous pouviez être. Aujourd'hui, dénué de ſon ſecours, vous vous trouvez réduit à vous-même; & rempli de ſemences de

vertus, comme vous l'êtes, la pauvreté & le besoin dont elle est suivie, sont seuls à redouter pour vous. Songez à les écarter, mon ami.... Et que ferai-je? Monsieur, repliqua Richard, à qui m'adresserai-je? Vous êtes ma seule connoissance; me destinant à un état sérieux, j'ai cherché à vivre dans le recueillement & la solitude. La familiarité des grands Seigneurs, compagnons de mes études, m'étoit offerte : je l'ai repoussée, écartée de moi par le respect; j'ai même évité le commerce avec mes égaux, pour ne point occasionner de jalousie; je n'ai pas un ami.... Et quand vous en auriez de cette espece, mon cher Richard, répondit le Chapelain, de quelle ressource pourroient-ils vous être? Vous vous en verriez négligé, abandonné, mon ami, & n'en seriez que plus malheureux. D'ailleurs, ce sont de jeunes Gens, ils ne sont pas libres de disposer de leur fortune, & s'ils vouloient vous secourir, ceux dont ils dépendent ne leur permettroient pas d'en faire un si noble usage. Vous avez

lu des Livres, mon ami : vous ne connoissez pas les hommes. L'Angleterre a produit dans les siecles précédents une race plus brute en apparence que celle-ci, mais elle avoit du naturel, de la franchise, de la bienfaisance. Nos Anglois d'aujourd'hui, sous des dehors plus civilisés, livrés au luxe, aux débauches, à l'avarice qui en est la suite, ont renoncé à l'humanité; ils ont perdu jusqu'à ce sentiment généreux & éclairé qui les attachoit à la liberté; ils en ont au plus le fanatisme, & courent en aveugles au-devant de l'esclavage, pour se procurer les moyens de se soutenir dans le faste & le désordre. Ah! mon ami, vous, implorer les secours d'un Duc, d'un Lord, d'un Baronnet! Si vos heureuses qualités réveilloient dans l'un d'eux un instant de bienfaisance, l'oubli de vous-même, un enchaînement de basses complaisances pourroient seules vous maintenir dans sa faveur. Les Gens placés entr'eux & le Peuple, dévorés de l'ambition de les égaler par les titres, imitent, en attendant, leur corruption.

Nation dégradée, Nation avilie, Nation perdue! Valez mieux qu'elle, mon ami, & ne comptez pas ſur elle.....

Mais que deviendrai-je? demandoit toujours Oberthon, d'un air plus inquiet & plus triſte.

J'ai déja, reprit le Chapelain, peſé tous les partis que je pourrois vous propoſer. On vous préſenteroit dans une maiſon riche pour être l'Inſtituteur de quelque enfant de famille; mais dans l'âge de la puberté, vous avez vous-même l'air d'un enfant, & vous n'obtiendriez point de confiance. Le parti des armes ſeroit bon, ſi l'on ſe battoit pour de meilleures cauſes; mais l'Angleterre a des intérêts tout oppoſés aux querelles, pour leſquelles on l'épuiſe d'hommes & d'argent. Il faut des protections, pour obtenir le plus mince emploi; & ces membres délicats, élevés dans l'ombre d'un College, ne pourroient ſupporter les fatigues de l'état de ſimple Soldat. Vous avez des ſentiments, vous auriez de l'honneur; vous les perdriez peut-être

au milieu d'une Troupe que l'on feroit marcher à l'Ennemi à coups de bâtons. Pour être Soldat, mon ami, il faut avoir cinq pieds six pouces, de la vigueur, de la patience : tout le reste est inutile, & peut-être dangereux. Vous n'êtes point assez jeune pour commencer le métier de Matelot : les habitudes nécessaires aux gens de cet état doivent être prises dans la premiere enfance, &, pour ainsi dire, paîtries avec le sang. L'Armateur n'envisageant que le gain dans les entreprises qu'il forme, tend toujours à l'économie : vous lui paroîtriez une bouche inutile, dont il ne voudroit pas charger un de ses bâtiments. Vous pourriez encore apprendre un Métier, mais il faut payer un apprentissage. Oh, mon enfant! je tremble à vous dire l'unique moyen qui vous reste, pour vous procurer, au sein du meilleur Pays qui soit au monde, ce que la terre donne libéralement, sous les plus favorables climats, à ces hommes vivant sans société & sans travaux, que l'on nomme Sauvages; il faut entrer en

ſervice.... Prendre la Livrée, s'écria douloureuſement Richard?... Oui, mon enfant, la Livrée....

La harangue du Chapelain avoit pour but d'amener le jeune homme à cette chûte déſagréable, par une caſcade moins eſcarpée; mais il n'y étoit pas préparé. Né ſans orgueil, il avoit de l'élévation dans l'ame, & ne put ſe conſidérer ſous la forme abjecte ſous laquelle on vouloit le réduire, ſans verſer de nouveaux torrents de larmes. Le Chapelain cherchoit à les eſſuyer, & ne les tariſſoit pas.

Pourquoi vous effrayer, mon cher Richard? lui diſoit-il. L'état que je propoſe eſt humiliant, mais vous n'avez pas à choiſir, & la vertu ennoblit tout. Vous n'aurez point l'eſprit domeſtique, vous vous attacherez à vos devoirs: devenu néceſſaire à vos Maîtres, ils prendront de l'inclination pour vous. Au-lieu de mener la vie oiſive de vos pareils, vous cultiverez, dans le ſecret, ces ſemences d'inſtruction, le fruit de vos études; peut-être aurez-vous un jour le ſort de

mon ami M. Pighman. Il fervoit Sir Charles Herfford, notre Envoyé à Conftantinople; la contagion, fi commune dans cette Capitale, & un accident enleverent à ce Miniftre fes deux Secretaires. Sir Herfford avoit des dépêches importantes & fecretes à expédier; il favoit que Pighman écrivoit bien, qu'il avoit de la difcrétion & de l'honneur, il l'employa, il en fut content. Que vous dirai-je, mon cher Oberthon? mon ami eft aujourd'hui retiré dans le Comté de Norfolk, avec cent livres fterling de penfion, & l'eftime de tous ceux qui le connoiffent. Ayez du courage; il en faut plus pour fe plier, que pour s'élever, fur-tout, la pente y étant contraire; mais confervez quelque chofe du nerf qui va préfider à votre décifion, pour la fuivre, & vous verrez qu'on peut être dans l'état le plus humble, fans être avili.

Le moyen propofé à Richard le révoltoit; mais on lui en faifoit une néceffité; fon peu d'expérience l'empêchoit d'imaginer des reffources plus honnêtes; il

falloit se déterminer, il prit le parti des ames douces & confiantes, & foulant aux pieds son amour-propre, & même sa raison, il s'abandonna sans réserve à la conduite de son ami.

Il falloit prendre congé de l'Université, de ses Hôtes, du peu de gens qu'il avoit connus à Oxfort. Le Chapelain l'aida à remplir ces petits devoirs : la mort d'une mere, & des affaires survenues étoient le prétexte du départ : il ne fut différé que jusqu'au soir. Richard ayant vendu ce qui devoit lui devenir inutile dans son nouvel état, monte en croupe derriere son ami, & se rend avec lui au Château de Woodstock. L'Ecclésiastique développe son plan, & lui fait part des mesures déja prises pour en avancer l'exécution. Vous n'avez que vingt-cinq guinées, mon ami, ces ressources sont bien foibles, & vous ne pouvez trop vous presser de chercher condition. Eloignez-vous des environs d'Oxfort : je n'ai pas besoin d'appuyer sur les motifs de cet avis. J'ai un parent Pasteur du petit Vil-

lage de Buttorf, dans le Comté de Devon, à quelques lieues d'Excester. Son Bénéfice eſt peu conſidérable ; mais il jouit de quelque conſidération dans le Pays. Je lui ai déja écrit à votre ſujet, en l'inſtruiſant de la partie de votre hiſtoire, qui peut l'intéreſſer en votre faveur ; j'ai ſa réponſe, il eſpere vous placer : prenez mon cheval, & partez.

Richard arrive à Buttorf ; le Paſteur le reçoit avec bonté ; mais cette bonté avoit quelque choſe d'un peu humiliant pour celui qui en étoit l'objet. Mon pauvre garçon, lui diſoit-on, on fera l'impoſſible pour vous. Les conditions ſont rares ; cependant il y aura bien du malheur, ſi quelque inſolent Laquais ne ſe fait chaſſer d'ici à deux mois d'une bonne maiſon de ce voiſinage ; préſenté de ma main, je me flatte que vous ſerez reçu : enſuite vous dépendrez de votre façon de vous conduire.

Richard n'avoit pas prévu qu'il dût éprouver des difficultés ou des lenteurs, dans la pourſuite d'un auſſi mince emploi. Il demanda ſérieuſement au Paſteur, s'il

y avoit des Anglois parmi les domeſtiques attachés aux Maiſons dont on lui parloit. On n'en prend pas volontiers d'autres, lui répondit le Paſteur. Cette réponſe fut un nouveau ſujet d'étonnement. Comment trouvoit-on tant de gens empreſſés de ſervir au milieu d'un Peuple libre! Du fond de ſon College, il avoit conſidéré ſa Nation comme les Citoyens de Sparte & de Rome, & comptoit peut-être les trouver entourés d'Ilotes ou d'eſclaves Cappadociens. Il en conclut que la proſpérité générale d'un Pays n'influe pas toujours ſur tous les Particuliers, & qu'il devroit y avoir en Angleterre beaucoup de gens auſſi malheureux que lui : une néceſſité abſolue pouvant ſeule déterminer un homme à avilir, par le choix de ſa condition, le plus beau titre qui ſoit au monde, celui de Sujet de la Grande-Bretagne.

Voilà Richard logé à Buttorf, dans un mince cabaret, vivant aſſez mal, dépenſant trop en proportion de ſes facultés, & attendant l'effet des bontés de ſon

nouveau Protecteur. Trois mois se passerent dans cette situation chagrinante ; les moyens pour s'y soutenir s'épuisoient. Il avoit vaqué des places, d'autres l'avoient prévenu. Il s'étoit fait présenter, il avoit paru trop délicat, trop foible. Enfin un matin le Pasteur l'envoie chercher ; mon ami votre condition est trouvée : montez derriere ma voiture, nous allons à Clostern, chez Sir Thomas Nettlling, Baronnet ; vous appartiendrez à Milady, vous ne pouviez tomber en meilleure Maison : la voiture étoit prête ; ils partent.

Sir Georges Nettlling, Baronnet, l'un des plus riches de cet Ordre en Angleterre, âgé de quarante-cinq ans, n'avoit ni vices, ni vertus. Comme il donnoit volontiers, on démêloit aisément qu'il eût été généreux, s'il ne fût pas né trop riche ; mais les flatteurs, les escrocs l'avoient entouré dans sa jeunesse, & d'après des expériences faites sur ce cercle, il s'étoit persuadé que les hommes ne valoient pas la peine qu'on leur fît du bien par

principes ; auſſi laiſſoit-il aller ſon argent, plutôt qu'il ne le répandoit. Il avoit trop peu de fond, trop de beſoin des autres, pour être miſanthrope, & ſe jettoit dans la ſociété, ſans s'y livrer. Avec les Gentilshommes de ſon voiſinage, il tenoit table ſans boire, & chaſſoit par air juſqu'à ſe fatiguer. Aux courſes de chevaux, perſonne ne ſe montroit plus entêté, plus ardent ; il parioit des ſommes exceſſives, & apoſtoit un homme qui couvrît ſa miſe. De jour, il vivoit à Londres à la taverne, mais ſobrement ; la nuit, on le voyoitdans toutes les maiſons où il y avoit du jeu & des aſſemblées, avec un grand air d'intérêt, mais toujours ſans conſéquence. Au Spectacle, il ſe mêloit quelquefois avec le Peuple, pour faire le populaire, & danſoit à Faxhall & à Remelaw, avec des griſettes, pour faire le libertin. Il ſe montroit à la Cour, pour faire l'homme de qualité, ſe mêloit parmi les Ducs & les Lords, recherchoit leur familiarité par toutes ſortes de voies, eſpérant qu'à la fin on le confondroit avec eux ; mais il

étoit le ſeul qui pût oublier la date de ſon ennobliſſement : elle étoit trop fraîche. Membre de la Chambre des Communes, il étoit toujours vendu au Miniſtere, quel qu'il fût. Tel étoit Sir Georges dans le public. Dans le particulier, ſon commerce étoit aiſé. Il étoit bon dans ſon domeſtique, à quelques traits d'emportement près. Poſſédé de l'eſprit de propriété, ce qui lui appartenoit doubloit de prix à ſes yeux. Un cheval acheté trente guinées, en valoit ſoixante, après avoir paſſé huit jours dans ſon écurie. Cet eſprit ſe répandoit également ſur ſes domaines, ſur ſa famille, ſur ſes domeſtiques. Lady Nettling, ſon Epouſe, étoit le ſeul de ſes biens ſur lequel la propriété n'eût point répandu de fard. Il en parloit en homme déſintéreſſé, vivoit froidement avec elle; & à ne le conſidérer que ſous ce point de vue, on l'eût pris, lui, en qui d'ailleurs on ne démêloit point de caractere, pour un véritable Anglois, même pour un des Pairs les plus qualifiés des trois Royaumes.

Lady Nettlling, plus jeune que ſon mari de quelques années, s'étoit formée dans ſon commerce, & étoit devenue auſſi eſſentielle que lui.

Dans ſa jeuneſſe, elle avoit fait un voyage à Paris. Elle s'y étoit ennuyée à périr. Tout lui avoit paru impertinent, déteſtable. A ſon retour, elle avoit fatigué Londres & les échos du Comté de Devon des choſes délicieuſes qu'elle avoit vues en France.... Jeune, elle avoit eu de la figure; elle conſervoit alors ſes prétentions à la beauté, bien ou mal ſoutenues, ſe piquoit d'eſprit, & vouloit fixer l'attention ſur elle, à quelque prix que ce fût; elle y parvenoit, par la méthode ſinguliere d'afficher à Londres les ridicules de la Province, & d'étaler dans celle-ci les travers de la Ville. Elle jouoit donc la femme de ménage à Londres, ne tariſſoit point ſur les détails de campagne, & vantoit ſans ceſſe les douceurs de la vie ruſtique. De retour dans ſon Château, les aventures de la Cour, de la Ville, les Pieces de Théâtre, les gens du

du bel air, les Romans à la mode, étoient le ſujet continuel de ſa converſation. Elle traitoit les Nobles de campagne d'idiots, de brutes; recevoit les femmes avec des politeſſes outrées, mêlées de diſtractions étudiées & très-déſobligeantes. A cela près, on pouvoit vivre avec Lady Nettling, comme avec le Baronnet ſon mari.

Miſſ Dorothée Nettling, ſeul fruit du mariage du Baronnet & de ſon épouſe, deſtinée par les auteurs de ſes jours à la plus haute alliance, joignoit à beaucoup de beauté, une ame douce, ſenſible, & un heureux naturel. Son éducation étoit négligée, le caractere de ſes parents ne leur permettant pas de lui donner une attention raiſonnée & ſoutenue : l'un & l'autre manquoient de capacité &, à un certain point, d'entrailles. Le plus grand mérite de Miſſ Dorothée, vis-à-vis de ſon pere, étoit d'être ſa fille; Lady Nettling la trouvoit trop jolie pour la produire à Londres, & penſoit qu'un cercle de Province n'étoit pas propre à la former. Elle la releguoit dans ſon apparte-

ment, peu curieuſe de lui voir acquérir de l'uſage du monde, des talents & des connoiſſances.

Miſſ Dorothée, âgée de dix-ſept ans, dont la raiſon s'étoit formée dans l'eſpece de ſolitude où elle ſe voyoit réduite, ne négligeoit rien pour ſe procurer l'éducation qu'on ſembloit lui refuſer. Sa mere avoit attiré, par fantaiſie & par air, un Muſicien Italien dans la maiſon; la jeune perſonne avoit, dans le ſecret, beaucoup profité des leçons du Virtuoſe, & appris aſſez correctement le François d'une Femme-de-chambre de cette Nation, attachée depuis long-temps à Milady.

Tels étoient les Maîtres deſtinés à Richard. Cloſtern, Château où ils faiſoient leur principale réſidence, étoit éloigné de Buttorf de ſix milles: cet eſpace fut bien-tôt franchi. On préſente un domeſtique; on demande d'où il vient; on examine ſa figure: ces circonſtances ſont trop indifférentes pour mériter d'être détaillées. Si quelque choſe donna un air

un peu plus neuf à une action si commune, ce fut l'extrême embarras, ce fut la confusion de Richard. Le présent & l'avenir l'humilioient également. Il ne trouvoit rien à répondre aux questions de ses Maîtres ; le Pasteur suppléoit à son silence, aidé des instructions du Chapelain. Lui, dans l'attitude d'un coupable dont on va prononcer le jugement, trembloit d'être refusé, & craignoit d'être admis. Les graces même décontenancées, sont toujours des graces. La rougeur lui couvroit le front & animoit sa physionomie. Les bras pendants, les yeux baissés, le corps placé de travers, il avoit l'air noble, & paroissoit toujours bien fait : il ne put prendre une attitude qui parût gauche, & son silence même eut l'air intelligent.

Milady ordonna à Foible, c'étoit le nom de la Femme-de-chambre françoise, de lui faire essayer la livrée : l'habit étoit neuf, & prit un air d'ajustement, de parure, quand il fut sur son corps. La Dame très-satisfaite de l'épreuve, or-

donna à la Suivante de conduire le nouveau Domeſtique à l'office : commiſſion, dont celle-ci s'acquitta de l'air de la plus grande ſatisfaction.

Allons, Richard, lui diſoit-elle, c'eſt votre nom, vous plaiſez à Milady, tout le monde ne lui convient pas : voilà vos affaires en bon train. Mangez de ce fromage, c'eſt du Chiceſter, & cette demi-biere eſt excellente ; nous n'en buvons point d'autre ici.... Il ne mange point! Il verſe des larmes!... Comment vous pleurez, Richard! Eſt-ce de joie, mon ami? vous ſentez votre bonheur, je vous en félicite.... Mangez donc. Levez les yeux ſur moi.... Ils ſont beaux vos yeux. En vérité, depuis le jour où Milady & moi partîmes de Paris, je n'ai pas vu de créature plus raviſſante :... mais mangez donc....

Richard céda aux inſtances de la Demoiſelle Suivante.... Ah, je commence à être contente de vous, continua Foible, buvez ce coup.... Vous commencez à vous remettre.... Vous m'accorderez

votre amitié, Richard : je crois l'avoir déja un peu méritée. Madame ne ſe décide pas ſans mon avis : il ne tiendra qu'à vous d'être de mieux en mieux dans ſon eſprit. Je vous dirai ce que vous aurez à faire. Vous aurez beſoin de moi, Richard : il faut de l'expérience, de la conduite, pour ſe maintenir dans une maiſon comme celle-ci; il y a beaucoup de monde, force eſprits de travers, des idiots, des imbécilles & des brutes.... Vous voilà quatrieme Laquais de Milady; regardez ſes autres femmes, avec ces grands yeux qui ſont faits pour voir ſi clair, vous ne pourrez les ſouffrir : à l'égard de vos camarades, il faudra les ſupporter; mais ne vous enivrez pas avec eux, je vous le défends.... Allons, encore ce coup-ci, Richard, & nous irons arranger la toilette de Milady.... Vous ne dites rien! Parlez-moi donc.... Etes-vous content?

Oui, Mademoiſelle, je le ſuis, reprit Richard aſſez triſtement.... Vous le ſerez encore davantage, reprit la Demoi-

ſelle, du moins je l'eſpere ; faiſons notre ouvrage : ce ſoir, en quatre mots, je vous mettrai au fait du caractere de nos Maîtres, & de ceux de toute la maiſon. Ecoutez-moi ; & s'il vous échappe une fauſſe démarche, vous ne pourrez pas vous en prendre aux mauvais conſeils de Foible.

Richard étoit tombé en bonnes mains ; Mademoiſelle Foible avoit le cœur ſuſceptible ; un goût très-vif venoit d'y naître : loin de vouloir s'en défendre, elle s'y livroit entiérement.

Deux ou trois jours ſe paſſerent ſans donner lieu à rien d'intéreſſant. Mademoiſelle Foible, voyant l'extrême retenue & l'air triſte dont Richard n'avoit pu ſe défaire, lui ſoupçonnoit quelque chagrin, lui faiſoit de temps en temps de petits reproches ſur le manque de confiance. Richard, après avoir rempli ſes devoirs, avec une régularité ſcrupuleuſe, ſe retiroit ordinairement dans ſa chambre. Il n'affectoit point d'éviter ſa nouvelle connoiſſance, mais il ne la cher-

choit pas. Foible en faisoit de modestes plaintes. Que faites-vous dans votre chambre, lui disoit-elle : la solitude convient aux gens faits pour se cacher; regardez-vous dans ce miroir, Richard, êtes-vous fait pour elle?...

Je ne me cache point, répondoit-il; j'aime à m'occuper : je lis... Ah si vous saviez le françois, dit la Demoiselle.... Je le sais un peu, repartit Richard.... Mais quel charmant petit homme! s'écria Foible, il sait le françois!... Je veux être votre Maîtresse de langue, & vous rendre accompli : il faut que je vous apprenne une chanson de mon Pays.... Alors Mademoiselle Foible chanta un couplet d'un vaudeville très-répandu; Richard, se laissant aller à la tentation de montrer le peu qu'il savoit, chanta le second : la prononciation étoit défectueuse; mais la voix étoit flûtée & méthodique. La tête pensa tourner à Foible. Oh nous chanterons ensemble, dit-elle : je vous en montrerai tant que vous voudrez. Il n'a tenu qu'à Miss Dorothée de se perfectionner avec

moi : nous étions en bon train ; mais un escroc italien venu ici l'année passée, lui a fait tourner la tête. Elle miaule sans cesse, depuis son départ, des jérémiades qu'il lui a montrées. Cette espece de cofre, dans l'encognure de ce vestibule, est encore un meuble de cet homme ; c'est son épinette.... Un clavessin ! dit vivement Richard, la clef y est-elle ?... Oui, reprit Foible, mais tout y est en désordre : tant qu'il a sonné, Miss n'a cessé de chercher dessus des tons & des accords pour ses airs italiens. Je suis sa maîtresse de langue, cela retardoit ses progrès ; & comme je l'aime sincérement, j'ai réduit au silence le complice de ses temps perdus. A propos, Richard, je juge que vous ne déplaisez pas à Miss Dorothée. Je me suis apperçu que ses regards s'arrêtoient sur vous d'un air de bonté, & même de complaisance. Richard à ce propos de Foible, baissa les yeux, & rougit. Oserois-je, dit-il à la Demoiselle, vous demander si Sir Georges & Milady agréent mon service ? Milady, reprit Foible, aime

tout ce que j'aime : c'eſt moi qui lui fais ſes goûts, comme je lui monte ſes bonnets. A l'égard du Baronnet, quand vous vaudriez trois quarts de moins, il ſuffit que vous lui ayiez appartenu huit jours, il ne vous troqueroit pas contre les Heyducs d'un Prince de l'Empire.

Pendant que Foible parloit, Richard examinoit le claveſſin, en eſſayoit le clavier en homme qui avoit quelque habitude. . . . Comment ! ſauriez-vous toucher du claveſſin, dit Foible? Un peu, reprit Richard; & ſi je pouvois me ſervir de celui-ci, j'eſſayerois de le remettre en ordre. Portez-le dans votre chambre, mon ami, dit la Suivante. Je ſais par cœur les Bergeries de Couperin, & vous les montrerai.

Richard étant au College, ſe délaſſoit de ſes occupations ſérieuſes, par l'étude de la muſique. Il étoit bien organiſé, intelligent, appliqué, & avoit fait des progrès. Devenu maître du claveſſin, il va à Exceſter, & en rapporte ce qui lui étoit néceſſaire pour remettre le claveſſin en

état, & bien-tôt après, Mademoiſelle Foible fut plus d'une fois obligée de venir l'écouter par le trou de la ſerrure; car il s'enfermoit avec ſoin, ſous prétexte de n'être point diſtrait dans ſes études.

Tant de froideurs ne rebutoient pas la Demoiſelle. Le cœur dont elle ſe propoſoit la conquête, étoit neuf, une éducation ſévere l'avoit éloigné de tout commerce de galanterie; mais on lui témoignoit un peu d'amitié, un peu de confiance; & ſi on paroiſſoit trop froid pour elle, on ſembloit être de glace pour le reſte de la nature. On bâtit un ſyſtême d'eſpérances ſur des apparences plus frivoles; d'ailleurs Lady Nettlling étoit généreuſe, la Demoiſelle avoit tiré parti de ſa condition, elle avoit un petit pécule modeſte; on pouvoit faire entrevoir un mariage, une boutique de modes à Londres : & ſi la rêverie d'un établiſſement de cette eſpece, partagé avec le plus joli mari du monde, étoit ſéduiſante pour la tête qui s'en étoit remplie, on ne doutoit pas qu'un jeune homme, réduit par la

fortune à la triste condition de porter la livrée, ne dût s'en trouver également flatté.

Foible avoit trente-cinq ans, sa fraîcheur étoit assez conservée, elle avoit la physionomie spirituelle, étoit bien faite; ses manieres, naturellement aisées, paroissoient l'être encore davantage, par leur opposition avec celles des femmes angloises de son état; plus elle se considéroit, plus elle se trouvoit dangereuse; mais ni ses propositions, ni ses charmes ne pouvoient faire d'effet sur le cœur de Richard. Une circonstance malheureuse pouvoit l'avoir jetté dans l'état où il se trouvoit; mais son ame y conservoit de la fierté. Il aspiroit à s'en tirer: un lien sérieux avec une soubrette l'y eût enchaîné pour toujours, & tout autre commerce répugnoit à son éducation & à ses mœurs. Peut-être une passion plus noble, moins convenable à sa situation, & qui devoit le subjuguer pour la vie, avoit-elle déja pris naissance dans son cœur. Il voyoit chaque jour Miss Dorothée aux heures

des repas, & ne pouvoit s'empêcher de rendre juſtice aux graces touchantes & ingénues, dont les moindres actions de cette jeune perſonne étoient animées. S'il rencontroit ſes regards, il lui ſembloit qu'il en partît des éclairs : il baiſſoit les yeux ſur le champ, rempli d'un trouble intérieur, dont ſon peu d'expérience l'empêchoit de ſe rendre compte à lui-même. Plus éclairé, naturellement ſage, comme il l'étoit, il eût déteſté ſon penchant, & ſe fût dérobé au danger par la fuite; il ne devoit s'en appercevoir que lorſque l'équilibre ſeroit rompu, & la raiſon entiérement ſubjuguée.

Cependant les premiers ſymptômes de ſa maladie commençoient à agir puiſſamment ſur ſon humeur. Le plaiſir de voir tous les jours Miſſ Nettlling lui faiſoit oublier l'humiliation de ſon état, & lui rendoit chers les inſtants de loiſir qu'il pouvoit donner à la ſolitude. Retiré dans ſa chambre, ſans s'en appercevoir, ſes rêveries, ſes occupations, tout avoit rapport à elle. Juſqu'à ce jour, les airs vifs

avoient été de ſon goût, il préféroit le mouvement & l'harmonie à l'expreſſion; il commença à prendre du goût aux airs tendres & pathétiques, & Mademoiſelle Foible, par la ſerrure, eut le déſagrément de l'entendre ſe pâmer en exécutant ces morceaux italiens qu'elle déteſtoit. Pour le coup la patience lui échappe : à force d'opiniâtreté & de bruit, elle contraint Richard à ouvrir la porte de la chambre. Mais vous devenez fol, mon ami, lui dit-elle; je ne m'étonne pas ſi vous êtes ſi rêveur, ſi triſte : vous mourrez bientôt de la conſomption. Maudits ſoient les Italiens ! ils ont chaſſé la gaieté de l'Europe, & ont plus contribué depuis ſix ans, en Angleterre, aux progrès du ſpleen, que la lecture des Gazettes, les brouillards, le charbon de terre, les ſpectres de Drurylane, l'uſage du thé, du punch, & des liqueurs. Touchez des airs écoſſois, des gigues, puiſque je vous fais haïr le françois. Mais ſi vous vous obſtinez encore à pſalmodier ces ridicules doléances, je leve votre ſerrure, briſe

le claveſſin, & vous ne ſerez plus aſſez habile pour le raccommoder.

La vue, les reproches de Foible, arracherent Richard à une ſituation tenant de l'extaſe & du ſommeil. Miſſ Dorothée, pendant qu'il chantoit, s'étoit offerte à ſon imagination ; il croyoit la voir, & cette rêverie lui avoit fait produire ces ſons tendres & pathétiques, ſi révoltants pour l'oreille de Mademoiſelle Foible. Revenu à lui-même, il fut embarraſſé, la fit aſſeoir; & pour déſarmer un peu ſa colere, il exécuta pluſieurs petites brunettes qu'il avoit appriſes d'elle, de maniere à lui rendre la tranquillité.

Tandis que cette ſcene ſe paſſoit à la manſarde du Château, la jalouſie d'une rivale de Foible préparoit à Richard des aventures plus brillantes & plus dangereuſes pour lui. Molli, femme-de-chambre de Miſſ Dorothée, trouvoit Richard à ſon gré, & ne pouvant ſouffrir la Françoiſe, cherchoit à donner du ridicule à toutes les actions de celle-ci. Miſſ, dit-elle à ſa jeune Maîtreſſe, le claveſſin du Maître

italien a été porté au galetas : Mademoiſelle Foible a transformé Richard en Muſicien, tous deux paſſent leur temps à faire des concerts.

Cela ne ſe peut, Molli, répond Miſſ Dorothée ; Foible ne ſait pas la muſique, & ne peut l'enſeigner. Cela eſt vrai, Miſſ, repartit la Suivante, Foible ne ſait rien ; mais elle fait accroire qu'elle ſait, & Richard perd ſon temps avec elle.

L'avez-vous entendu, Molli, repliqua la jeune Miſſ ?... Oui, répondit Molli, il fait beaucoup de bruit ; mais ce n'eſt ſans doute que du bruit.... Ce jeune homme eſt décent, & paroît avoir reçu une éducation au-deſſus de ſon état, diſoit Miſſ Dorothée ; il pourroit ſavoir des choſes que Foible ne ſeroit pas en état de lui montrer. Mais quand touche-t-il du claveſſin ?... Le matin, l'après-midi, enfin dès que ſon ouvrage eſt fait ; car d'ailleurs, je lui rends juſtice, il remplit ſes devoirs, & fait plutôt trop, que trop peu, & n'a que le travers d'écouter Foible ; cette intrigante le menera loin ; elle

l'obſede continuellement, je le trouve déja bien changé....

En voilà aſſez, Molli, dit Miſſ Dorothée, ſi vous entendez demain Richard faire de la muſique dans ſa chambre, s'il y eſt ſeul, avertiſſez-moi, je voudrois l'entendre. Ce ſera beaucoup pour moi, ſi le claveſſin de Meſſer Pamphile eſt en état de me donner le ton.

Le lendemain, vers les dix heures du matin, Molli vint avertir ſa Maîtreſſe. Tout étoit tranquille dans le Château, Sir Georges chaſſoit, Foible étoit au lever de Milady, & Richard à ſes Etudes. Miſſ Dorothée monte, & vient écouter à travers la ſerrure. Elle entendoit de lui des choſes au-deſſus de l'état d'un Domeſtique, mais elle étoit bien éloignée de penſer qu'il pût être à la fois Chanteur & Harmoniſte. Par un effet du hazard, il exécutoit alors un air italien, compoſé en Angleterre, & fort en vogue. Miſſ auroit bien voulu le ſavoir; mais depuis le départ de Meſſer Pamphile, elle avoit déſeſpéré de l'apprendre. Elle fut tentée

d'inſtruire Richard de ſa préſence, & de ſe faire ouvrir la porte; mais, jugeant la démarche meſſéante à ſon ſexe, à ſon âge, à ſa condition, elle deſcendit l'eſcalier très-émue, & diſpoſée à s'occuper du talent du jeune Muſicien Anglois, plus qu'elle ne l'auroit dû faire pour ſon repos. Pendant le repas qui ſuivit cette ſcene, elle jetta ſouvent les yeux ſur lui. Sans doute elle avoit déja remarqué ſa figure; mais elle ne s'en étoit point occupée. Ses traits, l'élégance de ſa taille, l'avoient frappé en général; mais la phyſionomie, le parfait enſemble du tout lui avoit échappé : elle y fit attention, ſoupira, & ce premier ſoupir vint d'un ſentiment de compaſſion, & d'une réflexion naturelle. Comment, d'auſſi heureux dons pouvoient-ils être le partage d'un homme deſtiné à languir toute ſa vie dans une condition ſervile!

Ce que Miſſ Dorothée ſentoit, ſe peignoit dans ſes regards avec énergie. Richard les rencontra; ils le pénétrerent, il ſentit un trouble, un déſordre inconce-

vable. Les occupations de la journée amenerent quelques diſtractions ; mais le ſouper ayant donné lieu à une ſituation toute ſemblable à celle du dîner, Richard, ſans pouvoir manger, ſe retira dans ſa chambre, le cœur ſaiſi au point de ne pouvoir reſpirer. Il ſe coucha, s'agita dans ſon lit, ſans pouvoir fermer la paupiere, & ſe leva plus fatigué, de beaucoup, que lorſqu'il s'étoit couché.

Miſſ Dorothée n'étoit guères moins occupée de l'ariette qu'elle avoit entendue. Son goût pour la muſique redoubloit, par la négligence de ſes parents à lui procurer les moyens de s'y perfectionner ; mais comment rapprocher d'elle le claveſſin & Richard ? Employer Foible pour cette négociation, lui paroiſſoit un moyen au-deſſous d'elle ; en s'adreſſant à Milady Nettlling, elle s'expoſoit à être contrariée. Il lui ſembla qu'elle réuſſiroit plus aiſément & mieux, par le moyen de Sir Georges. Souvent ſon pere la preſſoit de chanter ; elle avoit, ſelon lui, le plus bel organe de l'Angleterre, &

comme il affectoit le bon air, il siffloit volontiers quelques traits de la musique la plus à la mode, lorsqu'il pouvoit les saisir. Il lui arriva, naturellement, de fredonner quatre tons de l'ariette favorite de Miss Dorothée. Ah! dit-il à sa fille, si vous saviez celle-là! elle est délicieuse: Mistriss Bel, notre voisine, croit la chanter; cela fait compassion..... Mais cela se pourroit, mon pere, dit Dorothée; on dit que Richard, le Laquais de Milady, l'exécute à ravir.... Lui! dit Sir Georges: cela ne me surprendroit pas. Kalender, mon Piqueur, est devenu ici, en six mois, le plus ferme cor-de-chasse de l'Europe: il est engagé pour l'Opéra cet hyver. Vous dites que Richard chante: quelqu'un l'a-t-il oui?... Molli, ma femme-de-chambre, me l'a dit, répondit Dorothée.... Oh, dit le Baronnet, Molli est une connoisseuse; mais, mon pere, reprit Dorothée, il s'accompagne sur le clavessin; il a remis en ordre celui de Messer Pamphile.... Quoi, reprit le Baronnet, il est Facteur! Oh, c'est un habile garçon.

L'impatience prend au Baronnet d'entendre le nouveau Virtuose; il fallut que Richard quittât le service dont il étoit occupé : on redescend le clavessin à la hâte; on l'établit dans un petit sallon, donnant sur la terrasse du jardin, & le concert doit commencer sur le champ.

Richard n'avoit jamais eu pour témoin de son exécution, qu'un très-bon Maître attaché à l'Université d'Oxfort, dont il avoit pris les leçons. La curiosité, les empressements, le feu du Baronnet le mirent dans le plus grand embarras; naturellement timide, il en savoit assez pour se défier beaucoup de son talent. Il est assis; la partition est sous ses yeux, le clavessin sous ses doigts, & peut-être, il n'eût pu trouver un son ni une note, si Miss-Dorothée, d'une voix angélique ne lui eût dit : mais chantez donc, Richard. Pressé par des ordres dont il reconnoissoit tout l'empire, il obéit.

D'abord la voix étoit tremblante, peu à peu elle se remit, & l'exécution satisfit l'auditoire au point d'occasionner à Miss

un très-grand plaiſir, & de faire pouſſer au Baronnet des cris de triomphe, qui percerent juſqu'à l'appartement de Milady.

On en voulut ſavoir la raiſon, un domeſtique la rapporta. Mademoiſelle Foible, voyant ſon idole ſur le trottoir, flottoit entre l'inquiétude & la joie. Milady diſoit froidement, Sir Georges imagine toujours des choſes extraordinaires. Il entra bien-tôt lui-même, & donna lieu de croire que rien n'étoit ſi ſurprenant. Vous l'entendrez, Milady, vous en ſerez étonnée, charmée: Milady ricannoit, & l'on remit la ſeconde repréſentation à l'après-midi.

Pourquoi s'appéſantir ſur de petites circonſtances. Richard chante; Miſſ Dorothée chante à ſon tour, accompagnée par Richard. Milady Nettling, le Baronnet, toute la famille s'habituent à voir l'héritiere de la maiſon devenir l'écoliere du Virtuoſe en livrées. Le Maître n'étoit pas conſommé, mais il avoit un goût naturel; il étoit aſſidu, patient à l'excès: l'Eco-

liere étoit appliquée; les progrès furent ſurprenants, & tout parut s'être arrangé pour le mieux.

La ſeule Mademoiſelle Foible n'étoit pas contente. Vouloit-elle donner une leçon de françois à Miſſ Dorothée, on n'avoit pas le temps de la prendre : hors de l'appartement de Milady & des corridors, elle ne voyoit preſque plus Richard qu'à table. Il étudioit dans le ſallon où le claveſſin étoit inſtallé, elle venoit quelquefois ſe mettre ſur ſes épaules. On faiſoit peu d'attention à elle; un domeſtique paſſoit, la ſurprenoit dans cette attitude, & une raillerie la forçoit d'abandonner le poſte.

Elle aimoit véritablement; ſa ſituation lui devint inſupportable. Selon ſon calcul, Richard ne devoit pas être de marbre; elle imagina donc d'abord, & ſans fondement, que ſon inſenſible s'étoit laiſſé toucher par les charmes de la jeune Miſſ, & les ſuivant de l'œil l'un & l'autre, elle en acquit bien-tôt la conviction.

Un jour cachée derriere un rideau,

elle voyoit donner la leçon. Tout, dans le diſcours, étoit analogue à ce dont on paroiſſoit occupé; mais le ſon de la voix avoit un caractere ſi tendre, qu'on ſembloit ſe dire des douceurs, en parlant de tenues, de trilles & de bémols : tant de complaiſance d'ailleurs, d'intérêt, de feu dans les regards, de gêne dans la reſpiration de l'un & de l'autre, une émotion ſi bien marquée par de petits treſſaillements, que, pour une connoiſſeuſe, la ſcene étoit déciſive.

L'eſpion ſort de ſon embuſcade, ſe laiſſe voir, s'avance. La rougeur, déja extrême, parut encore redoubler : on ſe troubla d'abord; mais on ſe remit bientôt, & on reprit ſon étude avec autant d'aiſance qu'auparavant, ſans s'embarraſſer ſi l'on avoit, ou non, un témoin ſuſpect.

La leçon finit. Mademoiſelle Foible s'étoit campée ſur le chemin de Richard; il auroit voulu l'éviter, mais elle l'avoit ſaiſi par la baſque de ſon habit. Elle l'entraîne. Vous ne pourrez m'échapper, lui dit-elle, il faut que je vous parle.

Etes-vous fol, Richard? Comment, vous avez l'infolence de lever les yeux fur notre jeune Maîtreffe! Vous en êtes amoureux! Vous en êtes aimé! Si Sir Georges & Milady en avoient le moindre foupçon, on vous traiteroit comme un fcélérat, & demain vous feriez renvoyé aux Colonies, condamné à un banniffement perpétuel.

On peut imaginer l'étonnement de Richard : il étoit criminel fans le favoir. Confus d'être accufé, il fut un inftant fans répondre.

Moi, dit-il à Mademoifelle Foible, j'aurois la lâcheté de trahir des Maîtres fi dignes de mon attachement & de mon refpect! J'oferois être amoureux de leur fille! Elle feroit amoureufe de moi! Vous êtes folie vous-même....

Vous êtes au moins un innocent, repartit Foible, vous ne favez ce que vous faites; vous ignorez votre état. Laiffez votre Ecoliere; ou mon amitié pour vous, & mon zele pour mes Maîtres, me feront faire des chofes dont nous

aurons

aurons à nous repentir. Ne faites plus tant le ridicule avec moi, je vous ôterai ces idées de la tête. Tout ce mal, mon ami, vous vient par votre faute....

Du mal, Mademoiselle, dit Richard, vous vous moquez de moi, je n'en ai pas, je n'en fais pas. Je prends plaisir à donner des leçons à Miss, & elle les reçoit avec bonté; Sir Georges & Milady en sont contents.... Et je ne le suis pas, dit Foible. Encore une fois, je ne veux pas que la tête de Miss Dorothée tourne pour un Laquais; je ne veux pas que ce Laquais parte malgré lui pour la Caroline.... On nous regarde.... On me force à vous quitter.... Laissez la porte de votre chambre ouverte ce soir, & je vous en dirai davantage.

Richard se sépara de Foible, dans un état difficile à peindre. Il alla s'enfermer dans sa chambre. Il vouloit se refuser à la lumiere que Foible lui avoit présentée; mais elle avoit pénétré dans son cœur. Il s'examinoit. Tout le temps écoulé avant d'avoir vu Miss Dorothée, lui paroissoit





un néant dont il étoit sorti : en la quittant, il lui sembloit que ce même néant dût l'engloutir. Toujours pénétré du plus grand respect pour elle, il s'étoit livré au plaisir de la voir, de l'entendre, de passer des heures entieres occupé d'elle. Oh Ciel! s'écrioit-il, Foible m'auroit-elle dit vrai, serois-je assez malheureux, assez coupable pour aimer?... C'en est fait, réduit au dernier des états par le malheur de ma destinée, le cœur rempli d'une passion outrageante pour mes bienfaicteurs, condamné aux plus affreuses privations, ou destiné au crime, la mort seule est à desirer pour moi, & il faut la chercher.... Mais Foible dit que Miss Dorothée m'aime : cela n'est pas possible. Du sein de l'opulence, environnée des dignités qui la recherchent, elle a pu laisser tomber des regards de bonté sur un pauvre garçon qui ne lui en paroît pas indigne ; mais m'aimer!... M'aimer!... Moi.... Je serois fol, si je pouvois le croire.

Telles étoient les réflexions du pauvre Richard. Foible les interrompit en grat-

tant à la porte : il fit le ſourd, puis le malade, & n'ouvrit point. Elle s'en alla furieuſe ; mais étoit-il en ſituation de recevoir une ſemblable viſite ?

Il paſſa la nuit dans la plus violente agitation. Le lendemain il deſcendit pour faire ſon ſervice, changé, comme on l'eſt à la ſuite d'une maladie ſérieuſe. A l'heure de la leçon, il ſe retira dans ſa chambre. Lady Nettlling, par hazard, levée plus matin qu'à l'ordinaire, trouva ſa fille ſeule au claveſſin. Où eſt donc le Maître ? demanda-t-elle ; Miſſ Dorothée répondit, il a ſans doute des affaires, car il eſt très-exact. Lady Nettlling ordonna qu'on l'allât chercher. Molli ſe chargea de la commiſſion avec beaucoup de plaiſir : elle avoit cru démêler que ces études n'étoient point du goût de Foible.

Richard vient aux ordres de Milady, déja retirée dans ſon appartement. Il veut donner des leçons, & tremble de tout ſon corps. Qu'avez-vous, Richard ? dit Miſſ Dorothée, d'un ton capable d'émouvoir un inſenſible : il ne vous eſt

rien arrivé? Vous n'êtes pas malade?... Non Miſſ, répondoit Richard, & il ne ſe remettoit point.... On a peut-être, dit Miſſ Dorothée, fait quelque choſe qui vous a déplu; j'en ſerois fâchée : je m'intéreſſe beaucoup à vous.... Non, Miſſ, répondoit Richard, on a plus de bontés pour moi que je n'en mérite; mais j'ai mal paſſé la nuit.... Vous êtes peut-être mal couché, Richard : j'en parlerai à Milady, elle donnera des ordres.... Je ſuis bien à tous égards, Miſſ.... Non Richard, vous êtes trop modeſte; je ſens ce que vous valez : Sir Georges & Milady ſavent vous diſtinguer comme moi.

Le pauvre Richard étoit bien embarraſſé : en commençant la leçon, il crut ſe tirer d'affaire.... Miſſ veut-elle chanter?... Très-volontiers, répondit-elle. Commençons par ce morceau du Signor Annibal, que vous m'apportâtes hier; je crois l'avoir bien étudié; il me plait beaucoup.

Le Maître prélude d'une main mal aſ-

furée, & Miss commence. Voici à peu près le sens de la partie qu'elle chantoit: c'étoit un duo.

Si vous comprenez mes regards,
Ils vous disent que je vous aime.

La partie de Richard exprimoit un trouble extrême. Toutes les deux furent rendues avec tant de vérité, que la fin de la scene pensa devenir tragique. Miss mettoit une expression singuliere dans son chant. Richard se rappelle tout-à-coup les discours de Foible, croit en voir la vérité dans les deux beaux yeux sans cesse attachés sur lui; plein d'une joie involontaire, de remords, d'inquiétude, de douleur, ne pouvant supporter le choc & l'excès de tant de passions opposées, la tête lui tourne, le cœur lui manque: il veut reculer sa chaise pour se lever & prendre la fuite, il tombe sans connoissance aux pieds de Miss Dorothée. La jeune personne, émue, touchée, embarrassée, appelle du secours: deux domestiques se présentent, on emporte le malade, & le bruit de l'a-

venture arrive en un moment jusqu'aux oreilles de Foible.

Elle coëffoit alors Milady. On peut juger de ses inquiétudes : elle précipite la toilette; il en coûta plus d'un cheveu à Lady Nettlling; enfin, le devoir rempli tant bien que mal, la Suivante vole au chevet du malade; il n'étoit pas barricadé. Qu'avez-vous donc eu, Richard? lui dit-elle.... Ce n'est rien, Mademoiselle, lui répondit-on d'un air d'humeur & d'embarras. Hier vous me fîtes de la peine.... Je ne soupai point.... Je n'ai pas dormi.... Ce matin j'ai eu une foiblesse.

N'est-ce que cela, mon ami? Ne me déguisez-vous rien, reprit la Suivante? Vous dissimulez, & faites mal. Pouvez-vous compter sur personne autant que sur moi? Ingrat! je vous adore, & ne conçois point de bonheur au-dessus de celui de passer ma vie avec vous.....

Laissez-moi, Mademoiselle, vous me tourmentez, lui dit Richard. J'ai de l'amitié pour vous : je suis sensible à celle que vous me témoignez. Je vous tromperois

en vous en diſant davantage. Je vous plains d'attacher votre bonheur à paſſer votre vie avec moi..... Nous ne nous convenons point....

Petit monſtre, reprit Foible, avec un ſentiment amer, je vois la raiſon de tes mépris. Tu pourrois les colorer, ſi tu voulois; je ſuis d'une Nation que la tienne hait, & qu'elle affecte de méſeſtimer; mais tu ne me crois pas digne d'être amuſée par le moindre détour, ma perſonne t'eſt odieuſe, tu veux que je le ſache; tu la crois indigne de tes bontés, & ta vanité ſouffriroit, ſi je pouvois prendre le change. Eh bien, je te le répete encore, homme ſans principes, tu abuſes de l'aſyle qu'on te donne généreuſement; tu as l'audace d'aimer Miſſ Dorothée, & tu t'en es fait aimer....

Que la foudre vous écraſe, Mademoiſelle, pour avoir oſé prononcer un blaſphême auſſi déshonorant contre une perſonne, l'objet de mon profond reſpect & du vôtre.... Sortez de ma chambre, & ne me parlez jamais des horreurs que

vous imaginez, ou je vous en ferai repentir....

Perſonne au monde n'étoit plus doux que Richard. Il éprouvoit un mouvement de colere pour la premiere fois de ſa vie; mais l'ame ébranlée par une grande paſſion, demeure ouverte à toutes les autres, & peut ſe livrer aux derniers excès. Le charmant devient le terrible Richard. Mademoiſelle Foible effrayée, tire la porte ſur elle, & s'enfuit, ſaiſie de crainte, en proie aux fureurs du dépit & de la jalouſie.

La colere a rendu les forces à Richard. Il ſe leve : il réfléchit. Il peut, en ſe cachant, donner lieu à des conjectures déshonorantes à Miſſ Dorothée, & autoriſer les préſomptions hardies de Foible. Sa paſſion pour Dorothée n'eſt plus une énigme pour lui. Peut-être en eſt-il aimé. Le danger de la ſituation pour l'un & pour l'autre le frappe vivement. Il faut prendre un parti, s'éloigner du Comté de Devon pour la vie; mais il faut colorer le départ, pour ne donner aucune

prise au soupçon. La poste doit arriver le lendemain : il supposera une Lettre, & prétextera la nécessité de son départ. Le plan étoit digne de la droiture de son cœur ; mais le sort le destinoit à donner au Château de Clostern deux scenes, sources pour lui d'événements beaucoup plus bizarres. Sorti de sa chambre, après un modeste repas, il a repris son service, avec un air d'activité capable de rassurer les personnes intéressées à sa santé. Il redoubloit ce jour-là de zele. La compagnie du Château revenoit de la chasse ; il va au-devant de Sir Georges, qui vouloit descendre de cheval, pour lui tenir l'étrier ; il reconduisoit par la bride le coureur à l'écurie, un domestique mal-adroit fait partir un fusil à quelque distance, le coup porte sur Richard : il est blessé. En un moment, son visage, son col, sa chemise, le colet, la manche de son habit sont couverts de sang.

Le bruit avoit réveillé l'attention des Habitants du Château : elle s'étoit portée du côté où le coup avoit pu frapper ; les

Dames étoient aux fenêtres. Miſſ Dorothée s'écrie tout-à-coup, oh Ciel! Richard eſt tué. A l'inſtant elle ſe trouve mal, & tombe ſur un fauteuil, heureuſement placé derriere elle. On s'empreſſe d'un côté à la faire revenir, de l'autre on va au ſecours de Richard. Une poſte lui avoit enlevé un bout de l'oreille, & le ſang découloit en abondance de cette plaie, quoique légere; un peu d'eau de boule en fut le remede, & Miſſ Dorothée, raſſurée par cette nouvelle, étant revenue à elle-même, on vit renaître la tranquillité ſur les viſages de la nombreuſe compagnie aſſemblée alors au Château. Il eſt inutile de dire comment elle étoit compoſée, il ſuffit, pour la ſuite de l'hiſtoire, d'en faire connoître deux principaux perſonnages. L'un étoit Miſſ Brown, Douairiere reſpectable du Comté de Suſſex, ſœur de Sir Georges; & l'autre, le Lord Scarecrew, fils ainé du Duc de ***, arrivés tous deux de la veille, pour des raiſons qu'on aura lieu de détailler. Miſſ Brown étoit une femme d'un eſprit borné, d'un caractere

excellent, d'une conduite exemplaire; elle étoit ſans enfants, & regardoit Miſſ Dorothée comme ſon héritiere.

Le Lord Scarecrew, âgé de vingt-ſix ans, avoit voyagé & vécu : ſa figure ſe reſſentoit des fatigues & des amuſements auxquels il s'étoit livré; mais elle étoit noble & impoſante. Un air aiſé & retenu, un ton hardi; un art d'éluder les queſtions, & terminer une diſpute par un badinage; l'idée de beaucoup de choſes, nulle connoiſſance préciſe; ce jargon du monde qui fait tout dire avec agrément, ſans s'aſſujettir au terme propre; une politeſſe exacte, quelquefois haute, ſouvent froide; tel étoit le perſonnage. C'étoit un homme de qualité. Le Seigneur du Château le combloit d'attentions, rapportoit tout à lui : la chaſſe du jour étoit une partie arrangée pour l'amuſer. On lui deſtinoit un petit concert pour le ſoir. Sir Georges ne voulant pas perdre le mérite de la galanterie préméditée, vient à lui. Le coup qui vient de partir, Milord, lui dit-il, dérange une ſur-

prife agréable que je comptois vous occafionner. Ce domeftique bleffé touche divinement du claveffin, & je voulois vous régaler de quelques ariettes chantées par Miff Dorothée : mais notre accompagnateur eft hors de combat.

Le Lord ne répond à Sir Georges que par une inclination de tête, & fe tournant du côté de Lady Nettlling.... Mylady, comprenez-vous ce que dit le Baronnet? Il m'auroit donné de la mufique; fa fille accompagnée par un Laquais! Je m'étonne que, fachant le monde, vous ne lui appreniez pas que ces affortiments ne font pas d'ufage. On peut, dans le fecret de fa maifon, tirer quelquefois parti de fa livrée; mais.... Milady répliqua, en pliant les épaules, que vous dirai-je, Milord, vous connoiffez Sir Georges; & on changea de converfation.

Foible avoit été très-allarmée de la bleffure de Richard; elle avoit volé à fon fecours; mais il préféra les foins de Molli; il repouffa même la Françoife avec un peu de dédain. Enfin, la tête entourée

d'un léger appareil, il regagna sa chambre, après avoir désespéré la Demoiselle par toutes les rigueurs qu'il put imaginer.

Il ne parut pas le lendemain. Il étoit occupé des idées de son départ; instruit de l'évanouissement de sa jeune Maîtresse, par Molli, il concevoit clairement la nécessité de s'éloigner. Foible vint pour l'accabler de reproches, il en reçut la moitié dans sa chambre, & le reste par le trou de la serrure; enfin Molli étant venue de la part de Miss Dorothée à la porte du blessé, pour savoir de ses nouvelles, y trouva la Françoise, lui fit un pied-de-nez : pour le coup la fureur de celle-ci monta au comble, & la détermina à la vengeance.

Le jour suivant, Richard vint reprendre ses fonctions dans l'appartement de Milady, avec une mouche de taffetas sur l'oreille. Molli en porte sur le champ la nouvelle à Miss Dorothée : cette jeune personne venoit d'en apprendre une beaucoup moins agréable pour elle. Molli, dit-elle, je vais au clavessin, dites

à Richard de venir m'y trouver, s'il est libre. Richard reçoit les ordres, & ne peut désobéir. Il voit Miss Dorothée baignée de larmes : il s'approche d'un air consterné ; & sans pouvoir ouvrir la bouche : Richard, lui dit-elle, en essayant de se remettre, je ne prendrai plus de vos leçons, je vais sortir du Château ; mes parents me marient au Lord Scarecrew : tout est arrangé, & sera terminé sous peu de jours. Adieu Richard...... Mon changement d'état me sera plus facile à supporter, s'il me met un jour dans le cas de vous faire du bien..... Je vous en voulois beaucoup..... Je vous en ferai, si je puis..... Ne m'oubliez pas....

Miss Dorothée sentit de nouveau couler ses larmes ; elle s'apperçut que Richard en versoit abondamment. Ne pleurez pas, lui dit-elle..... Vous me pénétrez..... Adieu..... Richard, hors de lui-même, met un genou en terre, pour baiser la main qu'elle lui tend. Tout-à-coup Sir Georges furieux, une épée nue à la main, entre, & veut fondre sur le jeune

homme; il se heurte contre un siege, se renverse, se releve pour s'élancer de nouveau. Richard, malgré l'agitation où l'avoit mis sa scene avec Miss Dorothée, poussé plutôt par un instinct naturel, qu'obéissant à un mouvement raisonné, évite son agresseur, & saute par une fenêtre ouverte donnant sur la terrasse.

Sir Georges mugit, écume, parcourt la maison, appelle ses domestiques, ceux des étrangers. Qu'on s'arme! Qu'on coure! Qu'on le saisisse! Qu'on l'arrête! Qu'on le livre au bourreau, l'infame! Le ravisseur!

On accourt. On voit Miss Dorothée étendue sur le parquet, pâmée, sans connoissance, sans sentiment. On demande au Baronnet de qui il a à se plaindre, qui il faut saisir. Richard, répond-il, l'infame Richard. Il est dans le jardin. Sir Georges à l'instant sort lui-même, à la tête du monde ramassé autour de lui, pour aller à la poursuite.

Foible & Molli ont emporté Miss Dorothée dans son appartement. Milady s'entretenoit à sa toilette avec le Lord

Scarecrew. Ils entendent le vacarme, & ſortent pour en apprendre le ſujet. Les gens de Milady héſitent à le lui dire. Le valet-de-chambre du Lord ne lui déguiſe rien. On peut juger de l'effet d'une ſemblable aventure ſur un homme diſpoſé à ſe marier par arrangement. Il tire ſa montre, conſidere le temps qu'il fait, ordonne à ſes gens d'atteler ſa voiture, fait une inclination profonde à Milady, en lui demandant ſes ordres pour Londres.

Vous partez, Milord! dit Lady Nettlling, étonnée de cette bruſque réſolution.... Oui, Milady, il vient de me ſurvenir une affaire indiſpenſable; je ne puis prendre congé du Baronnet, & vous prie de lui faire agréer mes excuſes. En diſant cela, il tourne ſur le talon, & va hâter les apprêts de ſon départ.

Milady eſt enfin inſtruite de l'aventure, ornée des circonſtances que faiſoient imaginer la fureur de Sir Georges, la fuite de Richard, & la ſituation équivoque de Miſſ Dorothée. La Dame avoit

le caractere léger, mais un semblable événement sembloit perdre de réputation, sans ressource, sa fille unique, l'exposoit elle-même aux discours d'un Public assez mal disposé en sa faveur, & surtout la privoit de l'honneur tant recherché d'être la mere d'une Duchesse. Remplie de trouble & de chagrin, elle passe à l'appartement de sa fille. Elle vouloit l'interroger pour en tirer des détails, & l'accabler ensuite de reproches; mais la jeune Miss n'étoit en état de satisfaire à sa curiosité, ni d'entendre ses invectives. Trop effrayée, trop saisie, elle n'étoit pas encore revenue de son évanouissement. La bonne Mistriss Brown, sa tante, la tenoit dans ses bras, & essayoit de la ranimer.

Le Baronnet parcouroit ses potagers, ses boulingrins, son parc, & ne trouvant point ce qu'il cherchoit, ordonnoit à ses gens de monter à cheval pour battre la campagne. Une sécurité imprudente lui avoit fait fermer les yeux sur les longs tête-à-têtes de sa fille avec un jeune hom-

me; une confiance téméraire l'avoit empêché de les obſerver. Le mariage du Lord Scarecrew ſe fût fait, Miſſ Dorothée prévenue d'une inclination que l'orgueil & la raiſon déſavouoient, eût cherché à oublier Richard; la fureur jalouſe de Foible changea tout-à-coup la ſituation. Molli paſſe pour aller chercher Richard de la part de Miſſ Dorothée. La Françoiſe va trouver le Baronnet, lui dit ce qu'elle croit ſavoir, ce qu'elle devine, le conduit ſur le lieu de la ſcene qui va ſe paſſer. Sir Georges arrive au moment où Richard, un genou à terre, baiſoit la main de Miſſ Dorothée, en prenant congé d'elle. Les viſages étoient enflammés, les yeux baignés de larmes; le Baronnet en vit plus qu'il n'en voyoit, plus qu'on ne lui en avoit dit, entra dans une fureur ridicule, ſuivie des démarches les plus imprudentes de ſa part.

Foible étoit vengée; mais ſes remords & ſes craintes lui faiſoient acheter bien chérement une auſſi triſte ſatisfaction. Elle n'avoit point le cœur mauvais, & ſa

jeune Maîtreſſe étoit déshonorée. Elle aimoit Richard de tout ſon cœur; s'il étoit arrêté, il étoit perdu. Sa jeuneſſe, ſon inexpérience, ſa foibleſſe le livroient à un homme puiſſant; les Loix alloient toutes tourner contre lui.

Voilà le tableau des paſſions dont les habitants du Château de Cloſtern étoient agités, tandis que Richard s'enfuyoit à toutes jambes, ſans ſavoir où. Du jardin il avoit gagné le parc, ſauté, à pluſieurs repriſes, un ruiſſeau large de huit pieds, qui l'embarraſſoit dans ſes détours. Parvenu à la clôture formée, par une paliſſade de planches, il l'avoit franchie. Il ſe trouvoit dans une campagne couverte de houblons, la plante & les échalats embarraſſoient ſa marche, mais la couvroient de maniere à la rendre un peu plus ſûre. Il fit près d'une lieue de cette façon, ſans ſuivre aucune route frayée. Enfin, ayant perdu de vue le Château, il s'abandonne à ſuivre celui des ſentiers offerts à ſes regards, qui ſemble devoir l'éloigner le plus de Cloſtern.

Il marchoit aiſément, ſa taille étant dégagée; mais ſes forces n'étoient point en proportion, il étoit obligé de s'arrêter ſouvent pour prendre haleine. Parti à onze heures du matin, à ſept heures du ſoir à peine avoit-il fait douze milles. Il arrive à la porte d'une petite Ferme écartée, périſſant de laſſitude & de beſoin. Il entre; on lui offre de bonne grace des rafraîchiſſements. Il mange peu, & demande un lit pour ſe repoſer; on le lui donne, il ſe couche, & la fievre le prend. Il n'avoit dans ſa poche qu'une guinée: le reſte de ſon tréſor demeuré avec ſon linge & ſes hardes au Château, montoit à dix livres ſterlings. Il donna ſa guinée à la Fermiere, pour aller lui chercher les ſecours dont il avoit beſoin. Frank étoit le nom de cette femme: elle étoit âgée, veuve, mere de pluſieurs enfants déja en âge de l'aider dans l'exploitation de la Ferme. Frank alla chercher les choſes néceſſaires pour faire du bouillon au malade. Il eût eu beſoin d'autres ſecours. L'eſprit & le cœur étoient encore plus travail-

lés que le corps. Inquiet pour Miss Dorothée, pour lui-même, sachant qu'il étoit poursuivi, il se voyoit assiégé par la honte & le châtiment. Il avoit manqué à ses Maîtres. Le Pasteur de Buttorf, le Chapelain de Woodstock, toute la nature étoit devenue son ennemie. Comment pourroit-il échapper? Le seul habit qui lui restât étoit la livrée de l'homme déterminé à le poursuivre. Ses seules ressources étoient dans un endroit d'où il lui paroissoit impossible de les tirer. L'idée de Miss Dorothée, qu'il adoroit, dont il alloit faire le malheur, dont il se voyoit séparé pour la vie, ajoutoit encore au désordre de son imagination.

La fievre dura trois jours sans relâche. Frank & ses enfants, entre autres Dolli, une de ses filles, âgée de dix-huit ans, ne cessoient de lui rendre les soins les plus charitables. Le quatrieme jour le sang se calma, Richard dormit, & à la suite d'une sueur abondante, l'accès tomba entiérement.

Le malade, quoique foible, voulut se

lever. Il s'aſſit dans la chambre de ſes Hôtes, ſervant à la fois de ſalle, de cuiſine & de magaſin. Là, les deux coudes ſur la table, & la tête appuyée ſur les mains, il rêvoit triſtement; des éclats de rire, & beaucoup de caquet qui ſe faiſoient entendre à la porte, l'interrompirent.

Une de ces femmes, déſignées communément ſous le nom de Bohémiennes, tenoit la main de Dolli, lui prédiſoit un mariage prochain, une aiſance honnête, une famille nombreuſe & toute jolie, une vieilleſſe avancée, de la ſanté, de la joie, du bonheur en tout genre. La jeune perſonne ne ſe poſſédoit pas, enchantée par la perſpective d'un avenir auſſi flatteur; & la Sorciere, pour la combler, chargeoit ſans ceſſe ſes prophéties de circonſtances plus agréables. Miſſ Dolli entre pour faire part à ſa mere de ſa bonne aventure, la Bohémienne la ſuit, attirée, en apparence, par l'eſpoir d'une tartine de beurre & d'une taſſe de lait, dont on devoit récompenſer ſon ſavoir & ſa com-

plaiſance. C'étoit une femme d'une taille fort au-deſſus de l'ordinaire, le tein bazanné, l'œil vif & parfaitement beau, une phyſionomie aquiline, & dont on étoit ſaiſi au premier aſpect. Richard en fut frappé, il ſortit de ſa rêverie pour la conſidérer : elle-même le fixa pendant quelque temps ſans rien dire, d'un air d'intérêt; enfin elle approche de lui, & l'apoſtrophe.... Oh! oh! beau jeune homme, que faites-vous ici?

A ce propos, Richard, occupé ſurtout à ſe cacher, ſe croit reconnu, & roubit. Savez-vous qui je ſuis, bonne femme [illegible] lui dit-il d'un air inquiet....

Peut-être, lui répondit-elle, mon métier eſt de connoître les gens ſouvent mieux qu'ils ne ſe connoiſſent eux-mêmes. N'ayez pas de frayeur cependant, je ne trahis perſonne, encore moins les jeunes gens aimables : au contraire, je ſuis toute à leur dévotion.

Richard la tire par la manche, la conduit un peu à l'écart. Parlez, bonne femme, me connoîtriez-vous, en effet?

Ou je ne ſuis pas Sorciere, répond la Bohémienne.... Si vous n'êtes que Sorciere, dit Richard, vos connoiſſances ne me donnent point d'inquiétude, & je n'ai rien à vous demander.

Mais voyez le petit incrédule! dit la Bohémienne; vous avez donc bien du mépris pour mon art. C'eſt à Oxfort que vous l'avez puiſé.

A Oxfort, reprend Richard avec précipitation; que parlez-vous d'Oxfort, Madame? Le Paſteur de Buttorf vous auroit-il dit....

On ne me dit rien, répliqua la Der-nereſſe. Soyez moins incrédule, per. complaiſant, & bien-tôt nous en ſaurons tous deux plus que le Chapelain de Woodſtock, le Miniſtre de Buttorf, & tout le Clergé d'Angleterre ne pourroient nous en apprendre. Sortons : venez avec moi ſous ce maronnier; Richard la ſuit : ils s'aſſeyent. Allons, lui dit-elle, donnez-moi votre main.

Et qu'y pourrez-vous lire? reprit Richard avec humeur, & ſoupçonnant tou-

jours

jours le Miniſtre de Buttorf d'avoir parlé ſur ſon compte.

Bien des choſes, repartit la Bohémienne, cette main, ces yeux, ce front ſont un excellent Livre.

Richard levoit les épaules. On peut, lui diſoit-il, vous avoir donné ſur mon compte le peu de lumieres dont vous faites parade ; mais je ſuis trop prévenu contre votre art, pour en attendre rien de raiſonnable.

Que vois-je, repliqua la Bohémienne, un eſprit fort de dix-huit ans ſous un habit de livrée ! Cela me ſurprendroit, ſi j'étois moins faite aux prodiges. Regardez-moi entre deux yeux, & faites attention à ce que je vais vous dire. Dans un moment d'ici, je vous le pronoſtique, vous m'accorderez plus de confiance que je n'en voudrai, & me demanderez plus de choſes que mon art, tout étendu qu'il eſt, ne me permettra de vous en apprendre. Dites-moi votre nom, votre âge....

Je ne vous dirai pas un mot, Madame ; vous faites profeſſion de deviner :

commencez par les petites circonſtances dont vous paroiſſez curieuſe; c'eſt vous mettre à une très-petite épreuve.

Quelle obſtination, s'écria la moderne Pithoniſſe! Vous en dégoûteriez une autre; mais nous avons des Livres, & en cherchant bien, on y trouve des ſecrets d'une toute autre importance. Alors elle tire de ſa poche un petit livret de la groſſeur & de la forme d'un calendrier, le parcourt, marmotte, & prenant un ton un peu emphatique, elle lit. "*Richard Oberthon, né à Londres, il y a eu dix-huit ans, le jour de Pâques dernier.*" Elle s'arrête, ferme le Livre, & prenant Richard par la main; Eh bien, mon ami, nous avons, vous le voyez, le moyen de nous procurer les connoiſſances que l'on nous refuſe. . . . .

Une ſueur froide avoit ſaiſi Richard de la tête aux pieds. On lui diſoit un ſurnom déguiſé avec ſoin depuis ſon départ du College. On lui rappelloit des circonſtances appriſes dans ſa jeuneſſe à Southam, de Miſtriſſ Hallen, ſa bienfaictrice,

& presque oubliées depuis. Ses principes sont renversés. Il n'ajoutoit aucune foi aux devins & aux sortileges, il y va donner trop de confiance.

La Bohémienne le fixoit, le pénétroit. Allons, jeune homme, lui dit-elle, je vous étonne un peu, mais je ne dois pas vous effrayer. Je ne saurois être dangereuse pour vous. Votre vue m'a occasionné un plaisir surprenant, je suis éprise d'une affection singuliere pour ce qui vous touche; abandonnez-vous à moi, je vous réponds d'un bonheur au-dessus de vos espérances.

M'abandonner à vous, Madame! reprit Richard, en la fixant à son tour avec une sorte d'effroi. Hélas, en vous regardant, je ne m'y sens que trop porté! Je ne sais quoi, au moment où je vous ai vue, m'a parlé en votre faveur; mais votre profession, si justement décriée, m'inspiroit de la répugnance, maintenant vous me forcez à reconnoître la vérité de votre art; vous m'inspirez de l'effroi.... & je m'abandonnerois à vous!...

Mon enfant, dit la Bohémienne, en le regardant d'un air attendri & lui parlant d'un ton plein de douceur, écartez la défiance & l'effroi. Puis-je vouloir vous tromper? Vous êtes jeune, malheureux, abandonné, pour ainsi dire, de toute la nature. Quelles feroient mes vues? Et si je ne me sers de mon art que pour découvrir vos besoins, vos foiblesses, vous secourir & vous défendre; si mes conseils ne contrarient jamais les regles de la morale la plus scrupuleuse; s'ils ne vous engagent que dans le sentier de la vertu & du bonheur, comment pourrez-vous vous défendre de les suivre, & de vous attacher à moi?

Richard regardoit la Bohémienne avec des yeux étonnés; il la fixoit; elle ne baissoit point la vue, soutenoit ses regards: un certain air de vérité, de noblesse, de dignité même, perçoit dans sa physionomie, se répandoit sur son action, & triomphoit de l'habillement bizarre & délabré qui la couvroit.

Voyant que Richard restoit dans le

ſilence, elle fut un moment ſans l'interrompre; puis démêlant dans ſes regards une ſorte de déciſion, les moments ſont chers, reprit-elle, ou mon art me trompe, ou votre ame eſt déchirée par bien des paſſions dont il faut modérer l'activité. Vous êtes inquiet de votre ſûreté, de votre exiſtence, & ne l'êtes pas pour vous ſeul....

Oh, qui que vous ſoyez! s'écria Richard, mortelle, ange ou démon favorable qui venez me ſecourir dans cette ſolitude, puiſque rien n'échappe à votre connoiſſance, dites-moi qui je ſuis, où je dois aller; comment pourrai-je me tirer d'un ſéjour ſi dangereux pour moi? Comment pourrai-je m'éviter moi-même? Je me hais, je m'abhorre, je me déteſte.

Modérez ces excès, reprit la Bohémienne, ils tiennent d'un déſeſpoir qui n'eſt ni raiſonnable, ni même fondé. Donnez des bornes à votre curioſité. Vous en êtes où je vous avois promis que vous en viendriez bien-tôt. Vous

ne vouliez rien apprendre de moi ; maintenant vous voulez tout ſavoir, & même les choſes dont il vous eſt dangereux d'être inſtruit avant le temps. Vous n'êtes point ce que vous paroiſſez être, il ne m'eſt pas permis de vous en dire davantage. Malheureux être, dégradé par la faute des auteurs de vos jours, méritez par votre réſignation, votre douceur, votre patience, de revenir à votre place. Ignorez-vous juſques-là. Laiſſez-moi prendre ſoin de votre conduite : je veux une obéiſſance aveugle. Sir Georges, laſſé de ſes vaines pourſuites, a abandonné votre trace, qu'on a ſu lui dérober. Ses gens ſont de retour, & un déguiſement va vous mettre hors d'état d'être découvert, en ſortant d'ici. Sous quelque forme que vous me voyiez, n'en concevez point de ſurpriſe ; aucune ne me ſera naturelle, mais tout ſera relatif à votre repos, à votre ſûreté, à votre bonheur, devenu déſormais l'objet de mes deſirs les plus chers.

Rien n'égaloit la ſurpriſe, l'agitation de l'ame du pauvre Richard ; le prodigieux

ſavoir de la Bohémienne, dont il demeuroit convaincu, l'impoſant de ſa figure & de ſes diſcours, ce qu'il y avoit de flatteur dans ſes promeſſes, auroient pu l'ébranler, ſans mériter ſa confiance : un mouvement plus fort l'entraînoit. Partagé entre la crainte & le reſpect, il ſentoit ſon cœur ſe porter vers elle, lui baiſoit la main & la mouilloit de ſes larmes.

J'ai vaincu, Richard, lui diſoit-elle, vous êtes déſormais à moi. Allons, mon fils, permettez-moi dès aujourd'hui ce nom ſi tendre, vous m'entendrez un jour vous le donner avec plus de ſatisfaction.

Hélas! dit Richard, jamais perſonne ne me l'a donné.... Je le ſais, mon ami, repliqua la Bohémienne, vous avez été privé d'une grande douceur, & je veux vous en dédommager; mais il faut m'ouvrir votre cœur, avec toute la confiance due à celle que vous nommerez d'un nom ſi tendre.... Avez-vous oublié Miſſ Dorothée?....

Oh Ciel! Madame, s'écria Richard, vous me percez le cœur.... Non, je ne

l'oublierai jamais, ses bontés si mal reconnues, la tendresse, l'estime de ses parents que je lui ai peut-être fait perdre, feront le malheur de ma vie. Hélas! Madame, le fond de mon cœur étoit innocent, ou me paroissoit l'être. On voulut me dessiller les yeux : je ne voulus pas les ouvrir; mais j'étois, sans le savoir, coupable de la derniere ingratitude : elle a pensé me coûter la vie.... Vous étiez bien imprudent, mon enfant, repartit la Bohémienne; Sir Georges & Milady l'ont été plus que vous....

Je suis bien puni, reprit Richard. J'ai offensé Miss Dorothée.... Je ne puis la voir; je ne puis vivre séparé d'elle : je ne tarderai pas à mourir....

Il ne faut pas, mon fils, vous livrer à des idées si funestes; vous aimez ardemment. Il est sans doute malheureux pour vous d'avoir conçu une passion si violente pour une personne dont l'état paroît avoir aussi peu de proportion avec le vôtre; mais la fortune a ses vicissitudes.

Ciel! s'écria Richard, comblez toujours

de vos faveurs l'aimable Dorothée, ne permettez pas qu'elle tombe jamais assez bas, pour que je puisse aspirer à elle sans la faire rougir.

Voilà un sentiment noble, mon fils; il vous rend digne d'un meilleur sort. Je ne vous conseille point de vous livrer à des espérances trop flatteuses; mais conduisez-vous sagement, les circonstances peuvent s'arranger de maniere, que Miss Dorothée puisse accepter un jour votre main, sans être dégradée à ses yeux, ni aux vôtres....

Elle m'épouseroit un jour! dit Richard, avec un transport qui tenoit de la convulsion. Vous voulez que je l'espere, Madame....

Je ne veux, reprit la Bohémienne, ni de ces transports, ni de ces folles confiances; pensez que la prudence humaine, aidée des secours du Ciel, peut opérer d'heureux changements en votre faveur, si vous y contribuez par votre retenue, par votre sagesse. Livrez-vous entiérement à ma conduite, & commencez à quitter l'habit que vous portez, il vous

exposeroit beaucoup en tout autre lieu que dans cette espece de désert. Rentrons dans la maison, je vais vous en donner un propre au déguisement qui vous est nécessaire.

La Bohémienne se fait conduire par Richard au petit cabinet où il avoit passé la nuit; elle lui ordonne d'y rester, de l'y attendre. Un quart-d'heure après, elle rentre les mains pleines de hardes de femme très-simples, mais très-propres, achetées de la bonne femme Frank, & aide à Richard à s'en revêtir. Dès qu'il fut habillé, elle le fait asseoir. Ecoutez-moi bien, lui dit-elle. Je mets en œuvre un innocent stratagême. Vous en connoîtrez un jour toute l'utilité. Songez maintenant, soit par vos actions, soit par vos discours, à ne pas me démentir.

La Fermiere & sa famille demeurent persuadées que vous êtes fille de Tom Cawsson, Gentilhomme du Comté de Kent: votre nom est Arabelle. On vouloit vous donner un mari d'un âge peu proportionné au vôtre; vous avez fui la

maison paternelle pour vous dérober à ce lien. Vos parents ont donné commission de vous chercher dans toute l'Angleterre. Votre pere, oubliant votre égarement, vous tend les bras; attaché depuis trois mois sur vos traces, ayant découvert votre séjour dans un Château des environs, il est à dix milles d'ici. Je pars pour l'avertir; il viendra sans doute vous chercher après-demain matin; tenez-vous prête à le recevoir. Adieu, Miss Arabelle Cawsson, vous ne tarderez pas à me revoir.

A peine la Bohémienne étoit sortie, Dolli & sa mere entrent. Ah! ah! Miss, lui dirent-elles, nous avions toujours soupçonné la vérité. Vous avez l'air délicat, la voix flûtée, & cet habit de livrée vous alloit si mal; on voyoit bien qu'il n'étoit pas fait à votre taille. Enfin tout va bien pour vous; Mastor Cawsson, votre pere, doit arriver après-demain. Tranquillisez-vous. Vous ne mangez rien depuis trois jours: cette conduite n'est pas raisonnable.

La harangue embarraſſa Richard : il étoit peu fait au menſonge, rougiſſoit aiſément ; & en gardant le ſilence, il joua très-naturellement ſon rôle. La différence du ſexe avoit rendu juſqu'alors Dolli & ſa mere très-réſervées avec lui ; dégagées de toute crainte, elles lui firent des carreſſes un peu vives, & rendirent ſon perſonnage plus difficile à ſoutenir. Cependant la ſoirée & la journée du lendemain ſe paſſerent ſans qu'il ſe fût démenti.

Le jour déſigné pour le départ de la fauſſe Miſſ Arabelle pointoit à peine, deux hommes paroiſſent à la porte de la Ferme ; ils étoient à cheval, & en conduiſoient un en leſſe, proprement harnaché. On étoit levé, & Miſſ Arabelle préparée à toute aventure.

Les Cavaliers deſcendent, un d'eux s'adreſſe au frere de Dolli, & demande ſi Miſſ Arabelle Cawſſon n'eſt pas dans cette maiſon. A cette queſtion, la fauſſe Miſſ elle-même ſe préſente ; le plus apparent des deux Cavaliers, le viſage preſque couvert d'un colet de redingotte,

vient à elle avec précipitation, l'embraſſe avec tendreſſe. L'autre Cavalier lui amene ſa monture, l'aide à monter. Le pere de Miſſ paroiſſoit occupé à parler aux gens de la Ferme, & à les remercier. Toutes ces opérations furent vives, & la compagnie, un moment après, étoit en route.

Richard traveſti marchoit ſur les traces de deux conducteurs inconnus de lui : ſans doute ils étoient envoyés par la Bohémienne. Mais de quelle nature étoit cet être ſecourable dont il recevoit des ſecours ? Les études avoient décrédité dans ſon eſprit la chiromancie, la magie, & tous les prétendus arts de cette eſpece. Il ne pouvoit concevoir un Devin ou un Sorcier qui ne fût pas un frippon. Par quelle médiation d'ailleurs les prodiges qui le ſurprenoient pouvoient-ils s'opérer ? Sa religion lui permettoit-elle d'accepter des ſecours dont la ſource étoit inconnue, & pouvoit être ſuſpecte ? Mais on lui parloit de le conduire dans le ſentier de l'honneur & de la vertu. Un être corrompu par ſon eſſence, & mal inten-

tionné, pouvoit-il tenir ce langage, & prendre de ſemblables engagements? Flottant entre tant d'idées qui ſe contrarioient entr'elles, plein de la lecture des Ouvrages de Platon & d'Apulée, il ſe rappelle le démon de Socrate; un inſtant après il va plus loin encore en fait de crédulité, il rêve de Génies & de Fées. Rien ne lui paroît vrai: il trouve de l'apparence à tout; mais il ſe promet bien d'examiner ſcrupuleuſement les conſeils qu'il pourra recevoir, ou les actions dans leſquelles on l'engagera, pour en démêler les principes.

Après trois heures d'une marche aſſez vive, la cavalcade arrive à Honyton, à la porte d'une Auberge. Un des Cavaliers prend les devants, & entre dans la maiſon; l'autre reſte pour donner la main à la fauſſe Miſſ, à la deſcente de cheval. On la fait entrer dans une ſalle baſſe. Elle y étoit ſeule. Un jeune homme aſſis ſur la porte en-dehors, paroiſſoit être dans le plus violent déſeſpoir, & jettoit des hauts cris. Richard s'aſſeoit en ſilence,

trop plein de sa propre aventure, pour pouvoir s'occuper de celle d'autrui. Un instant après, une Servante d'Auberge vient lui dire de la suivre. Monsieur votre pere, lui dit-elle, vous attend dans la chambre qu'il a choisie pour se reposer, & je vais vous y conduire; Richard la suit. La Servante lui montre la porte, & se retire: il entre, & trouve un homme d'une taille mince, mais assez haute & proportionnée, d'une figure noble, très-revenante, d'un maintien aisé, décent, Cavalier de trente-cinq ans, à peu près. Cet homme l'aborde d'un air familier & libre à la fois, l'embrasse. Eh bien, lui dit-il, ma chere Miss, êtes-vous fatiguée?

Richard très-embarrassé des politesses de l'inconnu, le reçoit froidement, l'examine de la tête aux pieds, & ne se rappelle point de l'avoir vu nulle part. Celui-ci rit de son embarras. Vous ne remettez point ma physionomie, ma chere Miss; cependant je n'en ai pas pris une absolument méconnoissable. Il y a deux ours, vous étiez garçon, vous vous ap-

pelliez Richard, & j'étois votre mere; ce matin vous étiez fille de Tom Cawsson, & j'étois votre pere : mais je ne suis plus un lourd Gentilhomme campagnard; je suis le Capitaine Sentri, Officier attendant la réforme, & vous êtes ma fille. Allons, poursuivit-il, avec gaieté, vive Miss Bekit Sentri, & faites-moi connoître qu'elle est digne, par ses sentiments, d'appartenir à un homme dont l'état est content, & qu'on récompensera bientôt, en le mettant sur le rôle des mortes-paies.

Hélas, répondit Richard, vous êtes ce qu'il vous plait d'être, dites-moi ce que je dois être moi-même. Je reste fille : cela vous plait; mais ce sera, je m'en flatte, en apparence.

Le soi-disant Capitaine sourit de la frayeur de sa fille prétendue. Le rôle d'une jeune & jolie personne, lui répondit-il, n'est pas à dédaigner : mais je ne prétends point gêner vos goûts à cet égard. Le bien de vos affaires exige votre déguisement actuel : songez à ne pas vous

écarter de votre rôle; & s'il vous confond avec des perſonnes du ſexe dont vous avez l'apparence, préſervez-vous ſur-tout des écarts du vôtre; ſi vous veniez à vous oublier, je ſuis vindicatif, & ne répondrois de rien.

Cette menace faite d'un ton ſérieux, fit faire quelques réflexions à Richard, & lui fit paroître ſon ajuſtement plus incommode. Sans doute, dit-il au Capitaine, vous me délivrerez bien-tôt de cette ſujétion.

Au contraire, repliqua celui-ci, vous aurez tout le temps d'en prendre l'habitude : je ne ſais pas même ſi vous reſterez Angloiſe; cela ne convient point à vos intérêts ni à mes vues.... Vous ſerez Galloiſe.

Galloiſe! moi, cela ne ſe peut. Je ne ſaurois être Gallois ni Galloiſe ; je n'ai jamais été au Pays de Galles.... Je n'entends pas un mot du jargon....

Tout dans ce monde n'exiſte qu'en apparence, repliqua le Capitaine. Moi, qui vous parle, je ne ſuis pas moi, mais un autre, & vous me connoîtrez un jour.

Vous ne ſerez ni Miſſ Bekit Sentri, ni Galloiſe; vous paroîtrez l'être : au reſte, il ne faut pas employer le merveilleux à tout. Nous allons prendre le chemin du Pays de Galles : vous y ſerez en bonne maiſon, & quand vous ſerez inſtruite comme vous devez l'être, je vous produirai ſur la ſcene où je veux vous faire réuſſir.

Richard, la tête pleine de tant de diſcours énigmatiques, reſtoit dans le ſilence : ſa phyſionomie caractériſoit ſon étonnement & ſon embarras. Le pauvre enfant, diſoit le Capitaine, il eſt abſorbé : il faut que je lui parle de Miſſ Dorothée.

Miſſ Dorothée ! reprit vivement Richard, avez-vous quelque choſe à m'en apprendre ?... Vous lui tenez bien au cœur, reprit le Capitaine.... Elle eſt donc bien malheureuſe, reprit Richard.... Elle a, répond le Capitaine, reçu quelque légere conſolation. Elle avoit bien des reproches à eſſuyer; Miſtriſſ Brown, ſa tante, femme pleine de bonté & d'indulgence, l'en a défendue. Qu'elle ſorte de la maiſon, cette fille ſans ſentiment, diſoit Sir

Georges. Je la recevrai dans la mienne, disoit la bonne tante.... Je la déshérite, ajoutoit le Baronnet.... Elle aura tout mon bien, répondoit la Dame.... C'est une ordure, c'est une horreur, disoit Milady Nettlling, je ne puis la voir. Et moi, répondoit la tante, je ne pourrai la voir assez. Je la chasse de chez moi, crioit le Baronnet. Et moi, disoit Mistriss Brown, je l'emmenerois sur le champ à ma Terre, si on pouvoit la transporter sans risques.

Elle est donc malade? s'écria Richard, d'un air allarmé.

Tout est calmé, dit le Capitaine, elle fait mieux. Elle suivra sa tante. Déja elle n'est plus obsédée par son pere & par sa mere. Ils sont partis tous deux pour une de leurs Terres, dans le Comté de Derbent; & je me trompe fort, ou les plus grandes inquiétudes de Miss Dorothée roulent aujourd'hui sur l'incertitude du sort de son pauvre Richard.

Cette chere Miss, dit Richard; elle m'aimeroit! elle s'inquiete pour moi! ah! Monsieur, vous voulez me flatter.... Mais

dites-moi.... Je ne puis vous en dire davantage, ma chere Bekit, dit le Capitaine, en s'éloignant un peu d'un air diſtrait, & paroiſſant arrêter ſes regards ſur quelque choſe qui ſe paſſoit dans la cour de l'Auberge. Le compagnon de voyage du Capitaine & de Richard y parloit à ce jeune homme éploré, que le dernier avoit vu à la porte du ſallon, lors de ſon entrée à l'Auberge. Cet homme, Domeſtique en apparence du Capitaine, abandonnant la converſation dont il étoit occupé, monte dans la chambre, & vient avertir la jeune Miſſ & ſon pere qu'on va leur ſervir à dîner.

Tom, lui dit le Capitaine, quelle raiſon a ce jeune homme de ſe déſoler?

C'eſt, répondit Tom, le fils d'un Fermier du voiſinage. Pendant l'abſence de ſon pere, il a pris un cheval de la Ferme pour aller voir une courſe à Culliton. En revenant, un voleur le rencontre dans un ſentier creux & détourné, à un mille d'ici, le force à changer de ſurtout avec lui, & lui enleve le cheval. Le jeune homme n'oſe retourner chez ſon pere.

Tom, dit le Capitaine, le voleur ne ſavoit pas le mérite du ſurtout dont il s'eſt défait. Dites au jeune homme de fouiller au fond de la poche droite, il y trouvera une bourſe & des guinées, dont la vue conſolera ſon pere de la perte d'un aſſez mauvais cheval.

Tom deſcendit avec précipitation, & bien-tôt après le Capitaine & Richard, par la fenêtre, furent témoins de la joie exceſſive du Payſan, à la vue du tréſor qu'on venoit de lui découvrir. C'étoit en apparence une vingtaine de guinées. Pendant qu'on examinoit cette ſcene, le dîner fut ſervi. On mangea, & on ſe remit en route.

A rendre compte de la ſituation de l'eſprit de Richard, de ſes idées, de ſes réflexions, de ſes imaginations, de ſes ſurpriſes, on tomberoit dans la monotonie. La petite troupe, après avoir marché leſtement, arriva le ſoir à Bridgwater. Richard, à peine remis de la fatigue occaſionnée par un violent accès de fievre, & quatre jours de diete, témoigna de l'inclina-

tion pour le repos; il fut décidé que la marche feroit fufpendue le lendemain. Dès le même foir, Tom, ce Domeftique apparent du Capitaine, fut envoyé, on ne fait où, fous prétexte d'une commiffion dont le Maître fe réferva la connoiffance.

Des François, prifonniers de guerre, rempliffoient l'Auberge où le Capitaine & fa fille prétendue étoient defcendus. Il y avoit parmi eux un Enfeigne de vaiffeaux, deux Gardes de la marine, un Chirurgien & deux Pilotes. Ces étrangers trompés par le déguifement de Richard, & frappés des agréments de fa figure, en le voyant, s'écrierent affez haut pour être entendus de lui: voilà une très-jolie Miff. Le Capitaine & Miff Bekit parurent ne point faire attention à un compliment indirect fait en langue étrangere, & peut-être affaifonné d'une exclamation tant foit peu marine. Richard fe coucha, & dormit la graffe matinée. Le Capitaine fortit de très-bonne heure.

Vers les onze heures, Richard venant

de ſe lever, aidé par une fille de l'Auberge, cherchoit à donner de la bonne grace à ſon ajuſtement, lorſqu'on entendit beaucoup de bruit dans la maiſon. Les Officiers François y rentroient en jurant. La populace les ſuivoit, & leur jettoit des pierres. Ils ferment la porte ſur eux. Bientôt après un Connétable, armé de ſon bâton, l'aſſiege, frappe à grands coups, & ordonne d'ouvrir de la part de la Juſtice. L'Hôte vouloit obéir; les François l'en êmpechoient. En-dedans, en-dehors de la maiſon, c'étoit un vacarme épouvantable.

Richard, curieux de ſon naturel, ſortit de ſa chambre, & demanda en françois aux priſonniers, le ſujet de la diſpute. Ceux-ci, charmés de trouver une Demoiſelle Angloiſe inſtruite aſſez pour les entendre, répondirent, *des gens du Peuple nous ont inſultés & frappés mal-à-propos, nous les avons repouſſés. Il eſt étonnant qu'on ſe ſoit porté contre nous à de tels excès; nous ſommes ſous la ſauve-garde du Gouvernement; on veut ſans doute pouſſer*

*plus loin l'insulte ; mais, avant de le souffrir, nous nous ensevelirons sous les ruines de la maison.* En disant cela, ils s'armoient de leurs épées, & déliberoient s'ils feroient, ou non, une sortie sur la canaille.

Richard ignoroit le fond de l'aventure, n'entendoit rien au droit des gens, & ne sut à qui donner raison. Il voyoit beaucoup de colere & de résolution endedans de la maison ; il mettoit la tête à la fenêtre, & distinguoit un homme de bonne mine, simplement vêtu, animé de fureur, & excitant celle de la populace. *J'en aurai vengeance*, crioit cet homme : *J'irai au Juge de paix, à l'Amirauté, au Parlement, au Roi. Qu'on enfonce la porte, qu'on démolisse, s'il le faut, la maison.*

Le désordre étoit extrême, & le danger assez grand pour les deux partis. Tout-à-coup le Capitaine Sentri paroît dans la rue, il aborde d'un air honnête l'homme qui haranguoit la foule & le Connétable.

M. Or-

M. Orchard, leur dit-il, & vous Monſieur l'Officier de paix, les perſonnes que vous prétendez arrêter ici par violence, ſont des Priſonniers de guerre dignes de vos égards. S'ils vous ont offenſés, s'ils ont troublé le bon ordre, s'ils doivent des réparations, des dédommagements, je les connois, & me rends caution pour eux de dix mille livres ſterlings. S'ils doivent aller chez le Juge de paix, ils y viendront avec moi ſans contrainte. Faites écarter la foule. Dès que je ſerai entré dans la maiſon, la porte s'en ouvrira pour vous; & lorſque vous vous ſerez inſtruit de l'affaire, vous vous ſaurez gré d'avoir obſervé les ménagements que je vous conſeille.

Le Connétable ſe tourne vers M. Orchard. Monſieur, lui dit-il, il y a dans dix mille livres ſterlings de quoi payer bien des têtes caſſées, & remplir toute l'étendue des dommages & intérêts prononcés par un Jugement. Ce Monſieur, en montrant le Capitaine Sentri, parle en honnête homme qui ſait les loix du Royau-

me, & comme Officier de Juſtice, j'opine que vous devez vous tranquilliſer, & le laiſſer faire.

M. Orchard fut obligé de déférer à l'avis du Connétable : celui-ci fit un ſigne de ſon bâton & un cri. La populace entend le ſignal, s'écarte, & le Capitaine ſe préſente à la porte, qui lui eſt ouverte ſur le champ. Il aborde les Officiers François d'un air aiſé, & leur adreſſant la parole dans leur langue, avec une facilité ſurprenante : Meſſieurs, leur dit-il, un homme d'honneur, un des plus riches Fermiers des environs, ſe croit offenſé par vous; je connois votre innocence, & puis la faire connoître; mais il faut l'en convaincre lui-même, & mettre l'Officier de Juſtice en état de faire ſon rapport. Tous deux ſont diſpoſés à entendre raiſon, & vous leur devez, par égard pour votre repos, les éclairciſſements qu'ils deſirent.

Les Officiers François ſe rendent à des propoſitions auſſi raiſonnables. La porte s'ouvre. M. Orchard & le Connétable

ſont admis. On les fait aſſeoir, & le Capitaine Sentri entre en matiere.

De quoi vous plaignez-vous, M. Orchard? Ces Meſſieurs n'entendant point notre langue, je me charge de répondre pour eux.

Ces François, reprit le bon Fermier, rencontrent une de mes filles au ſortir de l'Egliſe, comme elle traverſoit le pré pour ſe rendre à la maiſon, ils ſont trois: ils l'inſultent. Quelques jeunes gens du Village ſurviennent, & veulent prendre la défenſe de ma fille, on les a aſſommés. Pendant ce temps, on a vu un camarade des agreſſeurs enlever mon enfant.... Je ſors de l'Office, j'apprends ces outrages....

Calmez-vous, M. Orchard, dit le Capitaine, votre fille n'a point été inſultée; elle n'eſt point enlevée. Ces trois Meſſieurs ayant chacun un bouquet, ſe ſont trouvés ſur ſon paſſage, lui ont fait la politeſſe de le lui offrir: elle s'en défendoit; ils n'entendoient pas ſon langage: elle ne comprenoit rien au leur. Pendant une converſation auſſi mal ſuivie, cinq jeu-

nes gens de la Paroiſſe ſe ſont avancés, ont attaqué ces Meſſieurs, en ont été bien reçus : votre fille effrayée étoit prête à ſe trouver mal, un honnête Anglois eſt venu lui offrir le bras, & l'a reconduite chez vous ; elle y eſt. L'origine de la diſpute, les trois bouquets, ſont encore ſur le champ de bataille.

Vous m'aſſurez cela, Monſieur, dit le Fermier au Capitaine ? Oui, Monſieur, répond celui-ci, & je m'offre pour caution de la vérité de mon rapport. En ce cas, reprit le Fermier, ceux qui ont été maltraités peuvent aller chercher des dédommagements où ils voudront, & faites agréer, je vous prie, à ces étrangers, les excuſes que je leur fais de m'être prêté aux emportements de quelques étourdis de ma Nation. Vous voudrez bien enſuite m'accompagner chez le Juge de paix avec le Connétable, pour arrêter les ſuites de cette affaire.

Pendant la négociation, les Officiers avoient les yeux attachés ſur le Capitaine & le Fermier ; ils ne concevoient rien à

la conversation; mais ils voyoient la physionomie de M. Orchard se calmer comme par degrés, tandis qu'il regnoit un air de mécontentement sur celle du Connétable. Le Capitaine s'approche des François : tranquillisez-vous, Messieurs, leur dit-il, le tumulte est appaisé. M. Orchard reconnoît son tort, & vous prie d'oublier la part qu'il a prise à l'insulte dont vous avez droit de vous plaindre. Les François firent une inclination à M. Orchard, il la leur rendit, & les trois Anglois sortirent.

Richard, seul témoin de l'aventure, (l'intelligence des deux langues l'avoit mis à portée de n'en pas perdre un mot,) resta avec les étrangers. Le plus âgé des trois s'approcha de lui : aimable Miss, lui dit-il, nous ne comprenons que la moitié de ce qui se passe; mais, selon toute apparence, nous avons les plus grandes obligations à M. votre pere. Convenez-en : il parle un françois trop pur, il montre trop d'inclination à nous servir, il est François lui-même.

*Il vient de faire le devoir d'un véritable Anglois*, répliqua Richard : *Il l'est sans doute.* Cette réponse coûta quelque chose à sa franchise. Plus il voyoit le Capitaine, & moins il parvenoit à le définir. Une heure s'étoit à peine écoulée, lorsque celui-ci rentra dans l'Auberge. Miss, dit-il à la fausse Bekit, prenez votre chapeau & vos gants : l'honnête M. Orchard nous engage à dîner, & nous y allons.

L'air sérieux du Capitaine & la tournure de la proposition déconcerterent presque Richard. Assurément, Monsieur, répondit-il, fait comme je le suis, vous ne devriez pas chercher à me montrer : quel personnage voulez-vous que je joue parmi des inconnus ?

Celui, répondit le Capitaine, d'une jeune personne sans usage du monde & sans maintien, que tout embarrasse ; celui de ma fille, enfin. Vous avez bien des dispositions à le remplir ; mais vous avez besoin de vous y perfectionner. Je ne suis pas mécontent de la façon dont vous vous êtes conduite hier dans le chemin,

& ce matin dans cette Auberge; mais il faut vous eſſayer ſur un théâtre plus étendu, où l'on vous voie plus long-temps, & de plus près.

Richard, déterminé juſqu'à un certain point à ſe laiſſer conduire, obéit, ſans faire d'autres repréſentations au Capitaine, & tous deux ſe rendirent au lieu de l'invitation.

Sous le plus grand air de ſimplicité, la maiſon de M. Orchard reſpiroit l'aiſance & même l'abondance; la candeur, la bienveillance étoient peintes ſur la phyſionomie des perſonnes dont ſa famille étoit compoſée. Miſtriſſ Orchard & trois filles éblouiſſantes de fraîcheur de jeuneſſe & d'agréments, viennent au-devant de Richard, & le préviennent par les embraſſements les plus affectueux; deux grands garçons nerveux & bien bâtis lui tirent leur révérence, d'un peu moins bonne grace, mais cependant avec une modeſte aſſurance. On ſe met à table; on peut ſe figurer un repas fait à la campagne, chez un riche Fermier : plus

de propreté que de recherche & d'élégance; plus d'abondance que de goût; du bon cœur sans démonstration, des attentions sans ménagements, de la franchise sans ouverture, de la bonne humeur sans gaieté, des mets succulents sans être assaisonnés, de la biere du temps du Roi Jean, & de six sortes de poudings. On vouloit deviner les goûts du Capitaine & de Richard, & on les servoit sans relâche. La fausse Miss étoit l'objet des agaceries des jeunes Demoiselles, qui la regardoient comme leur compagne, & des œillades amoureuses des jeunes gens, qui la trouvoient fort à leur gré. Le repas fini, M. Orchard & ses fils demeurent à table avec le Capitaine; Mistriss Orchard & ses filles conduisent Richard dans une autre chambre, où on avoit dressé un cabaret chargé de liqueurs.

Quand les femmes se crurent seules entre elles, les filles de Mistriss Orchard, jusques-là retenues dans les avances qu'elles avoient faites à Richard, se livrerent un peu davantage, & lui firent les caref-

ſes les plus vives, les plus capables de le flatter. La ſituation de la fauſſe Miſſ étoit très-embarraſſante : l'ingratitude n'étoit point dans ſon caractere, & la bienſéance vouloit qu'il rendît honnêteté pour honnêteté. S'il ſe livroit un peu, il craignoit bien-tôt de ſe livrer trop. Les objets étoient âgaçants : il ſe voyoit au moment de repouſſer ou de fuir. Heureuſement MM. Orchard & le Capitaine entrerent. L'ainé apportoit un violon, & le cadet un tambourin ; on propoſa de danſer, & le Capitaine Sentri ouvrit le bal avec Madame Orchard, & danſa l'horn-pipe, avec les graces d'un homme de Cour, le feu, la légéreté, la force d'un jeune homme. Mlles. Orchard firent admirer à leur tour leurs graces naïves. Tout alloit bien, lorſque l'ainé de la maiſon vint prier Richard à danſer ; celui-ci s'en excuſoit ſur ſon ignorance. Allons, Bekit, diſoit le Capitaine, vous n'avez jamais danſé ; mais la compagnie eſt remplie d'indulgence. Il faut, ma fille, ſavoir s'amuſer, & contribuer à l'amuſement des

autres. On a d'abord mauvaise grace; on ne sait ce qu'on fait : ensuite on se perfectionne par l'exercice. Faites deux tours de chambre; écoutez la mesure, & figurez. Richard ne put se dispenser d'obéir. Il s'en acquitta mal. Par-tout ailleurs on auroit ri. Où il étoit, on lui sut bon gré de sa complaisance : elle lui valut les embrassements des Dames, & par-dessus tout, ceux du Capitaine, qui le serroit dans ses bras avec une tendresse extraordinaire. L'heure du thé survint : on en prit, & on se sépara, en se promettant de ne jamais s'oublier.

Richard revenoit à l'Auberge avec le Capitaine. Je ne puis, lui disoit celui-ci, ma chere Bekit, trop applaudir à votre complaisance pour mes volontés : elle acheve de vous gagner mon cœur. Je vous aurois fait chanter tantôt; mais vous vous en acquittez trop bien, & ce n'eût pas été une politesse obligeante pour nos Hôtes, de développer devant eux un talent aussi correct, dont ils ne sont pas à portée de faire l'école. J'ai

mieux aimé vous faire danser; votre maladresse même a prouvé l'envie que vous aviez de leur être agréable.

Richard s'entendant toujours traiter de Bekit ou de Miss, dit avec douceur. Vous m'avez, Monsieur, habillé en fille : oubliez-vous que je ne le suis pas; ces jeunes personnes tantôt....

Je vous entends, dit le Capitaine, elles vous auront mis dans l'embarras; mais il faut des épreuves de cette nature pour vous préparer à de plus grandes. Quittez ce petit ton boudeur & mécontent, sur-tout ni de Monsieur, ni de Madame avec moi. Je suis votre pere, ou votre mere, selon l'occasion, & vous proteste, soit que je vous sois l'un ou l'autre, que le Ciel ne pouvoit vous en donner un plus tendre. Le Capitaine craignant d'avoir mortifié Richard par cette petite réprimande, l'embrassa avec une tendresse si marquée, que celui-ci en fut ému, & y répondit. Ils rentroient à l'Auberge. Un homme en uniforme aborde le Capitaine. Eh bon jour, lui dit-il, mon brave

Commandant. Ah! ah! c'eſt vous, Sergent? Oui, mon Commandant, c'eſt votre ſerviteur Harry Baggot.... Je vous croyois à Bath, Baggot, on vous avoit donné un congé pour aller prendre les eaux.... J'y allois, mon Commandant. J'ai trouvé un de mes anciens camarades, tenant taverne : il m'a propoſé d'eſſayer de ſon cidre & de ſa biere; je ſens que je me rétablis : ſi cela continue, je laiſſerai couler l'eau à la mer.

Mais, Baggot, dit le Capitaine, on vous a envoyé votre congé abſolu à Bath. Vous êtes libre déſormais. Votre décompte eſt fait; votre argent conſigné à l'Amirauté : vous pouvez le recevoir ſur votre quittance. La ſomme eſt honnête, Baggot, & vous mettra en état de vous établir avec agrément, dans quelque endroit de l'Angleterre que vous vouliez choiſir.

Que le Ciel vous en récompenſe mille fois! s'écria Baggot, dans l'enthouſiaſme où le mettoient tant de bonnes nouvelles. J'apprends que cette jeune Demoiſelle

est votre fille ; puissiez-vous tous deux être comblés de bénédictions. Ah, Miss, pardonnez-moi la hardiesse, vous avez pour pere le plus brave, le plus digne Officier qui soit dans les Troupes.

Je suis, mon cher Baggot, dit le Capitaine, bien sensible à ces témoignages de votre amitié & de votre bon cœur; puis se tournant du côté de Richard, ma fille, lui dit-il, je n'ai pas d'argent sur moi, donnez au Sergent de quoi boire à notre santé.

Richard regarda le Capitaine d'un air étonné; mais, mon pere, comment donnerai-je de l'argent? je n'en ai pas. Vous devez en avoir, ma fille, reprend le Capitaine : souvenez-vous de l'histoire de ce jeune homme que nous rencontrâmes hier, & cherchez dans vos poches.

Richard cherche, & parmi de petites nippes propres à l'usage d'une femme, dont il ne se croyoit pas possesseur, il trouve une bourse remplie d'or, assez bien nourrie, en tire une guinée, & la donne au Sergent. Celui-ci remercie &

prend congé. Richard, la bourſe à la main, ſe tourne du côté du Capitaine; que ferai-je, Monſieur, de cet argent-ci?... Du bien, ma fille; je vous conſeille de ne pas perdre une ſeule occaſion : elles ſont toutes précieuſes.

Vous me choiſiſſez donc pour votre Aumônier, dit Richard : je me tiens honoré de l'emploi, & m'en acquitterai.

Le lendemain le Capitaine & ſon Eleve partirent de grand matin. Le jour ſe paſſa ſans événement. Le ſoir ils s'arrêterent dans un petit Village. Un Bouchon, en aſſez mauvais ordre, étoit le ſeul gîte où l'on pût y paſſer la nuit. Une chambre unique, un lit qu'il faut partager, en font toutes les reſſources. Après un léger repas, Richard, jeune, & peu fait à la fatigue, s'endormit ſur le champ, & reſta ſur une oreille juſqu'à neuf heures du matin. Le ſoleil dardant alors ſur ſon lit, le réveille; il ouvre les yeux, & ne voyant pas le Capitaine Sentri à côté de lui, il écarte un peu le rideau, & le cherche dans la chambre. Le Capitaine n'y étoit pas.

Une femme, affife contre une table, le dos prefque tourné au lit, dans un déshabillé lefte, & couverte d'un peignoir, faifoit fa toilette.

Richard furpris de cette apparition, s'avance doucement fur le pied du lit, pour regarder le nouvel Hôte admis à partager leur petit appartement.

C'étoit une femme entre deux âges, d'un air extrêmement noble, le tein uni & affez frais, fans beaucoup d'éclat, des cheveux beaux, parfaitement noirs, qu'elle paroiffoit très-attentive à arranger; elle jetta, par hazard, les yeux fur le pied du lit, & vit la tête de Richard fortant entre les rideaux.

Elle fe leve, vient précipitamment au lit; eh bien, dit-elle d'un air careffant & gai, d'une voix douce, comment ma petite Miff a-t-elle paffé la nuit?

Richard ouvrant fes yeux de toute leur largeur, envifage la femme qui lui parle, l'examine pendant quelque temps, compare ce qu'il a vu à ce qu'il voit. Il croit reconnoître quelques traits de la Bohé-

mienne & du Capitaine, mais très-embellis. La taille semble plus haute, le maintien est tout autre : ce n'est plus la même action, le même jeu de physionomie.

Oh Ciel! dit-il, Madame, c'est vous. Encore Madame! reprend la femme en peignoir. Vous êtes une petite entêtée. Je suis votre mere aujourd'hui, & qu'il ne vous arrive pas de l'oublier. Levez-vous, venez m'aider : il faut acquérir de l'adresse, pour pouvoir par la suite être utile à soi-même.

Richard se leve, prend ses jupons, & vient montrer, en servant sa mere, plus de bonne volonté que d'expérience. La Dame, quoique décemment, lui laissa voir assez de chose pour le convaincre qu'elle étoit parfaite dans le sexe qu'il lui avoit plu d'adopter pour ce jour-là. Dès que la toilette fut faite, la Dame ordonne à Richard d'aller faire seller les chevaux : il obéit. Les Hôtes du Bouchon voyant la métamorphose opérée chez eux, en furent un peu surpris. Ils n'étoient pas en droit d'en demander compte : ils étoient

bien payés. Ils virent partir les Dames ſans rien dire, & leur ſouhaiterent un bon voyage.

Richard n'avoit pas le loiſir de s'ennuyer en route. N'eût-il pas eu le cœur rempli d'une grande paſſion, les actions & les métamorphoſes de ſon guide, leur lien, ſi difficile à comprendre, avec le bien qu'on lui permettoit d'eſpérer, euſſent fourni une matiere ſuffiſante à ſes rêveries.

Il falloit qu'on le conduisît par des chemins bien détournés; l'endroit où on le fit arrêter ce jour-là pour dîner, étoit encore, pour l'apparence & les commodités, au-deſſous du gîte mal-aiſé où ils avoient paſſé la nuit.

Richard deſcendu de cheval, étoit aſſis ſeul dans une chambre aſſez grande, mais où tout étoit en déſordre. La Dame s'étoit écartée, ſous quelque prétexte.

Trois hommes d'aſſez mauvaiſe mine, du fond d'un cabinet où ils ſont attablés, voient la fauſſe Bekit, ſe levent, viennent à elle; l'un lui dit qu'elle eſt jo-

lie; l'autre la prend par le menton; le troisieme veut lui faire une caresse un peu vive. Richard se défend, crie, & donne un soufflet à l'insolent : tous trois peu rebutés par ses rigueurs, s'acharnoient sur lui, quand la Dame arrive.

Ces trois hommes avoient l'épée au côté, la Dame tire du foureau la premiere des trois qui lui tombe sous la main, & frappe à grands coups sur ceux qu'elle appelle les ravisseurs de sa fille. Un des trois bandits se retourne pour lui faire tête; elle croise le fer qu'on lui oppose, & d'un coup de fouet désarme son adversaire.

Ce trait de vigueur a suspendu les attaques tournées contre Richard. La Dame, l'épée haute, a l'air de Médée en fureur: ses yeux étincellent; elle prononce, d'un son de voix rauque & élevé, des paroles dont le sens est inconnu : le son même en est effrayant. Les trois hommes, la terreur peinte dans les yeux, la regardent, l'écoutent, sortent avec précipitation, regagnent leurs chevaux atta-

chés près de là à une paliſſade, prennent le galop, & diſparoiſſent.

La Dame ſort un moment, va dire quelques paroles à l'Hôte du Bouchon, & rentre d'un air auſſi tranquille, que s'il ne ſe fût rien paſſé d'extraordinaire; Richard ne demandoit compte de rien; l'uſage de ſon guide n'étoit pas d'en rendre: on dîna, & on partit bien-tôt après, ſans entrer en éclairciſſement.

On ne doit point imaginer cependant, que nos deux voyageurs gardaſſent toujours le ſilence en marchant. Au contraire, la converſation étoit ordinairement ſuivie, nourrie & animée, dès que le terrein leur permettoit de s'approcher aſſez l'un de l'autre.

Les différentes productions de la nature étoient preſque toutes inconnues à Richard : on lui détailloit avec complaiſance les façons de les cultiver, de les multiplier, & leurs différents uſages. On lui faiſoit connoître avec ſoin les lieux qui ſe trouvoient ſur le chemin, & ſi l'hiſtoire les avoit rendus fameux, on rap-

portoit briévement les actions auxquelles ils étoient redevables de leur célébrité; Richard, en écoutant, pensoit lire un des meilleurs Livres qu'il eût lu de sa vie.

Ils marchoient depuis deux jours dans des terreins difficiles; lorsque la Dame s'adressant à son Compagnon de voyage; voici, lui dit-elle, ma chere Bekit, la frontiere du Pays de Galles, & nous touchons de près au terme de notre voyage. Ce soir je vous conduirai chez une Dame de la connoissance de votre bon ami le Capitaine Sentri: vous savez que vous êtes sa fille; apprenez que je suis sa sœur. La bonne Galloise, chez laquelle vous allez trouver un asyle, a deux filles très-aimables: elles seront vos compagnes. Dans le commencement, elles ne comprendront rien à vos discours, & les leurs ne seront pas plus intelligibles pour vous; c'est un avantage dont vous connoîtrez l'utilité: il vous débarrassera de beaucoup de questions épineuses, si vous n'aviez pas le temps de réfléchir & d'arranger vos réponses. Quand les Dames pour-

ront vous entendre, elles vous demanderont bien des choſes relatives à leur ami le Capitaine, à vous, à moi. Voici ce que vous pourrez leur répondre. Vous aviez perdu votre mere de très-bonne heure; emporté par ſon goût pour les voyages, ou par les devoirs du Service auquel il s'étoit attaché, votre pere avoit confié votre éducation à un honnête Fermier de Bridgewater, appellé William Orchard, & vous ne l'avez vu que fort peu. Vous ne me connoiſſiez pas davantage, moi qui ſuis ſa ſœur. Vos réponſes doivent être courtes : évitez toute eſpece de confidence; votre bonheur dépend de votre diſcrétion. Le Capitaine Sentri a eu l'attention de prévenir la Dame de notre arrivée, ainſi nous devons nous attendre à être bien reçues. Demain je vous quitte; cette ſéparation ſera douloureuſe pour moi, ma chere Bekit; mais je veillerai ſans ceſſe autour de vous; cependant mes attentions vous ſeront inutiles, ſi vous ne veillez à votre tour ſur vous-même. Vous pourrez vous ennuyer dans la

retraite où je vous ensevelis. Tant mieux, ma chere fille, il faut apprendre de bonne heure à souffrir cette espece d'affection de l'ame. On y est sujet dans les plus brillantes situations de la vie; & si on ne sait pas la supporter, on est toujours malheureux, & difficilement sage.

Vous aurez ici une occupation nécessaire : c'est d'apprendre la langue du Pays, pour parvenir à vous y faire entendre. Vous vous saurez gré, par la suite, d'avoir fait cette étude : &, comme votre temps ne se trouveroit pas suffisamment rempli, vous pourrez vous délasser en faisant de la dentelle. Les filles de Mistriss Bullcock entendent parfaitement ce petit travail : elles vous enseigneront avec plaisir. Vous acquerrerez en même temps de l'adresse, & prendrez une contenance habituelle, convenable à une personne du sexe.

Mais, Madame, interrompit Richard, d'un air un peu altéré, vous me parlez toujours de mon sexe de fille : le garderai-je encore long-temps ?

Ecoutez, ma fille, reprit la Dame d'un ton fâché, il viendra peut-être un temps où vous ferez au déſeſpoir de ne l'être plus. Mais, Madame, dit Richard.... Mais Bekit, reprit celle-ci, je ne ſuis point Madame, avez-vous oublié que je ſuis votre tante, & croyez-vous, par vos indocilités, vos impatiences, vos aigreurs, me paroître plus digne de conſerver le ſexe dont je ne vous ai fait perdre encore que l'apparence? Vous êtes à moi: vous êtes ce qu'il me plait que vous ſoyiez, agiſſez pour m'obéir, & parlez pour me plaire.

Richard jetta les yeux ſur la tante, & vit de la ſévérité dans ſes regards. Porté à la reſpecter, à lui déférer par inclination, par habitude, par inſtinct, il crut l'avoir mécontentée, & fut allarmé. La Dame craignant d'avoir pouſſé la réprimande un peu trop loin, lui jette les bras au col, l'embraſſe de tout ſon cœur; il lui rend ſes careſſes, & l'intelligence eſt rétablie.

On arrive chez Miſtriſſ Bullcock; c'étoit le nom de la Dame Galloiſe. Les vi-

ſages, les habits, la langue, les uſages, tout étoit neuf pour Richard. On accueillit la Dame avec beaucoup de reſpect, & lui, comme la fille du meilleur ami de la maiſon. Il eut une chambre commode; la mere & les filles s'étudierent à lui rendre leur compagnie agréable, & ſa tante, en partant, lui laiſſa lieu de ſe flatter que ſa nouvelle ſociété ne lui pourroit être à charge, faute d'attention de la part des perſonnes dont elle étoit compoſée. Dès le lendemain, Richard ſe trouva ſeul au milieu d'un petit peuple tout Gallois; déja lui-même en avoit l'apparence; une des filles de Miſtriſſ Bullcock étoit de ſa taille, on lui en avoit fait prendre les habits : il ne lui fut plus permis de les quitter.

Il eſt naturel de vouloir écouter les autres, & s'en faire entendre; on ne doit point s'étonner, ſi Richard s'appliquoit au gallois de tout ſon cœur. Ses progrès étoient rapides, & encore moins ſurprenants, l'eſprit & la mémoire ayant été cultivés de bonne heure par l'étude. Au bout de quinze jours, il en ſavoit aſſez pour

ne se laisser manquer de rien ; quinze jours après, il pouvoit nommer par leurs noms tous les objets qui entrent dans le cercle des idées communes : bien-tôt il eût été en état de soutenir une conversation ordinaire. Cette application se joignant à l'apprentissage de la dentelle, remplissoit une partie de ses moments ; les rêveries, & quelques promenades solitaires autour de la maison, occupoient passablement le jour. Les nuits étoient plus longues ; il les passoit à rêver à Dorothée, à concilier les espérances qu'on lui donnoit de la voir, de la posséder un jour, avec les moyens extravagants employés par son guide. Pesant avec soin les actions dont il avoit été témoin, si quelques-unes lui sembloient extravagantes, & confondoient sa raison ; tout étoit beau, sage, noble, dans le petit nombre de celles dont il pouvoit être juge. Un desir ardent de le revoir étoit le résultat de ce combat de réflexions. Mistriss Bullcock & ses filles animoient sans cesse ce sentiment, en lui parlant tous les jours du Capitaine Sentril, & témoignant leur





inquiétude de ne pas recevoir de ſes nouvelles. Il penſa pouvoir tirer de ces Dames quelques lumieres, & leur demanda ſi leurs liaiſons d'amitié avec le Capitaine ſon pere étoient anciennes. Il y a plus de dix ans, chere Miſſ, répondit Miſtriſſ Bullcock, qu'un de ſes amis & des nôtres, nous l'amena. Depuis, il nous a preſque toujours regardé comme ſa famille, le Pays de Galles, comme ſon Pays; il nous a donné tous ſes loiſirs.

Mais, dit Richard, ſaviez-vous qu'il fût marié?... Je l'appris il y a cinq ans, par occaſion, reprit Miſtriſſ Bullcock. Une Dame du voiſinage, de figure revenante, d'un bon âge, bien accommodée de la fortune, veuve d'un Juge de paix, prit beaucoup d'inclination pour lui; il paroiſſoit avoir de l'eſtime pour elle. Je fus comme chargée de négocier cette affaire. Le parti étoit très-avantageux. Je fus ſurpriſe de l'éloignement de votre pere pour un ſemblable établiſſement: je le preſſai, & ce fut alors, qu'en me demandant le ſecret, il m'avoua qu'il étoit

engagé, & avoit un enfant : j'ignorai même, ma chere Miss, si vous étiez fille ou garçon.

Vous connoissiez sa sœur, Madame? reprit Richard. Non, répondit Mistriss Bullcock. Jamais homme ne parla moins de lui, de ce qui lui appartient, que le Capitaine. Ce n'est point par un effet de cette réserve de caractere naturelle à sa Nation, nous autres Gallois ne sommes pas plus ouverts, pas plus francs que lui, mais il s'oublie avec les autres, & semble se perdre entiérement de vue.

Trouvez-vous, ajouta Richard, des traits de ressemblance marquée entre ma tante & lui?

Beaucoup, reprit la Dame; elle est moins brune, a la physionomie plus ouverte; mais si elle mettoit la perruque blonde de son frere un peu en avant sur le nez, ce seroit son portrait.

Richard, pour ne pas s'exposer à des questions embarrassantes pour lui, cessa d'en faire; d'ailleurs, lui disoit-on rien de propre à l'éclairer? Voici la conclusion

naturelle qu'il en tiroit. L'être singulier qui s'est chargé de me gouverner, a pris l'apparence d'un homme connu & très-estimé, pour me donner entrée dans cette maison; mais qu'y fais-je? A quoi peut aboutir ce stratagême?

Six semaines s'étoient passées de la sorte, quand le Capitaine Sentri surprit agréablement Richard & ses connoissances, par son arrivée imprévue. Richard ne s'avança point pour le recevoir, ne sachant si c'étoit le vrai ou le faux Capitaine. Bien-tôt ses inquiétudes se dissiperent: un regard de connoissance, un coup-d'œil caressant le mirent à son aise. Le Capitaine, entouré de la famille, rendoit compte des raisons de son silence: des affaires embarrassantes, heureusement terminées, en avoient été la cause. Il venoit de rendre des comptes très-importants & relatifs aux emplois dont il avoit été chargé. Errant jusqu'alors dans les trois Royaumes, il s'étoit déterminé à asseoir sa petite fortune dans le Comté de Sussex, & venoit chercher sa chere Bekit pour

l'y conduire. Miſtriſſ Bullcock lui reprocha avec amitié d'avoir choiſi un ſéjour éloigné d'elle : il s'en excuſa ſur des raiſons d'intérêts aſſez forts, & diſpoſa les Dames à le voir partir le lendemain. La converſation étoit toute en gallois, & le Capitaine remarqua avec plaiſir l'air d'attention & d'intelligence de Richard.

Le lendemain on ſe ſépara avec des marques d'affection réciproques. Richard, dans la route, marchoit derriere le Capitaine, examinoit ſa grace à manier un cheval, ſon air délibéré, militaire.

A quoi rêvez-vous, ma fille ? lui demande le Capitaine en langage gallois.

Avez-vous oublié l'anglois, Capitaine ? répondit Richard.

Non, reprit le Capitaine ; mais vous ferez bien de l'oublier. D'ailleurs, je puis être le Capitaine Sentri tout court pour ceux dont je ſuis connu ; mais vous & moi, ma fille, ne nous devons-nous pas des noms plus tendres ?

Je vous demande pardon, dit Richard ; nous changeons ſi ſouvent enſemble de

relation, qu'en vous parlant, j'oublie ſi je dois m'adreſſer à mon pere, ou à ma tante.

Je veux, dit le Capitaine, vous mettre à l'abri déſormais de vos oublis & de vos diſtractions. Vous me verrez ſous cette forme-ci juſqu'au moment où vous reprendrez un nouvel être. Alors je paroîtrai à vos yeux ſous celle qui m'eſt naturelle : puiſſiez-vous, par votre bonne conduite, donner lieu à des heureuſes transformations.

*Fin de la premiere Partie.*

# LE LORD

## *IMPROMPTU.*

SECONDE PARTIE.

# LE LORD IMPROMPTU,

## NOUVELLE ROMANESQUE,

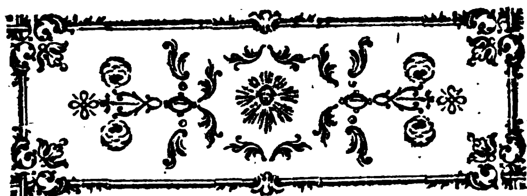
*Traduite de l'Anglois.*

SECONDE PARTIE.



*A AMSTERDAM,*
Chez ARKSTÉE, & MERKUS.

M. DCC. LXVII.



# LE LORD IMPROMPTU,

## NOUVELLE ROMANESQUE.

### *SECONDE PARTIE.*

NOs Voyageurs arriverent au Comté de Suſſex, ſans aventures dignes d'être rapportées. Ils s'arrêterent dans un Village conſidérable, nommé Corntrée, à la porte d'un aſſez grand Château, vis-à-vis duquel le Capitaine avoit loué une maiſon petite, de peu d'apparence, meublée ſimplement, & avec propreté. Une Servante courte & robuſte en compoſoit tout le domeſtique. Le Capitaine Sentri

renvoya ſur le champ ſes chevaux, & le petit ménage fut inſtallé.

Le lendemain Richard, à ſon réveil, trouva à côté de ſon lit un ajuſtement gallois neuf, complet, & du meilleur goût; il le conſidéroit: le Capitaine entra. Ma chere Bekit, lui dit-il, vous devez paroître ici une franche Galloiſe: le jargon que vous parlez eſt encore trop plein d'angliciſmes; il vous déceleroit: mais la décoration que vous allez prendre, rendra l'illuſion parfaite. Je vais vous aider à arranger ce corps-de-jupe, à avancer ce beguin ſur vos yeux & ſur vos tempes. Votre phyſionomie conſervera ce qu'elle a de piquant, votre taille ne perdra rien de ſon élégance: vous ſerez très-gentille, ma chere Bekit. Vous n'aurez plus de fatigues à prétexter maintenant; prenez l'habitude de vous lever de bonne heure. Je vous fais l'Intendant de mon petit ménage: la pourvoyeuſe attend vos ordres, & ſur-tout parlez gallois; s'il vous échappe une phraſe angloiſe, je vous reconduis au Pays de Galles, & vous me

perdrez de vue pour six mois. Votre gallois n'étant pas correct, la pourvoyeuse vous devinera à peu près; en tout cas je vous traduirai.

Richard, novice dans son nouvel emploi, s'acquitta d'abord assez mal du rôle de Maîtresse de maison; mais habitué depuis deux mois à se plier à tout, il se mit au fait de son détail, & partagea son loisir entre ses occupations domestiques, & le tabouret à faire de la dentelle.

Le Capitaine sortoit & rentroit à ses heures réglées. Arrivoit-il à la maison? il venoit à Richard avec un empressement qui paroissoit toujours nouveau, & s'en séparoit avec un regret aussi marqué. Les attentions de sa part étoient portées à l'excès. Son humeur étoit toujours égale, mais il n'aimoit pas à être contredit. Si son éleve lui faisoit des questions, il répondoit avec une patience & une complaisance infinie à toutes celles qui ne sortoient point des bornes prescrites à la curiosité du jeune homme, parloit volontiers de Miss Dorothée, & toujours pour

en donner des nouvelles conſolantes, & ſe plaiſoit à nourrir la douce eſpérance de la revoir un jour. Lui demandoit-on des choſes relatives à la conſtitution du Gouvernement, & aux mœurs des différents Etats de l'Europe, à leurs uſages? on recevoit les réponſes les plus ſatisfaiſantes, les plus capables d'éclairer. Les idées étoient préciſes, les définitions courtes, les différences caractériſées; mais quelquefois l'éleve, ou par curioſité, ou pour embarraſſer ſon Inſtituteur, cherchoit à jetter la converſation ſur les ſciences abſtraites, ſur les myſteres de la nature. Ne me tentez point, Bekir, répondoit le Capitaine, d'un ton ſérieux. Quand je ſaurois toutes les vérités, ce qui n'eſt pas de l'eſſence d'un être fini, je vous cacherois même celles que vous devez apprendre. Etudiez, arrachez, ſi vous le pouvez, des ſecrets à la nature, c'eſt l'unique moyen de devenir capable & judicieux: ſavant, vous ne pouvez pas l'être; il ſeroit ſans doute dangereux pour vous de le devenir trop. Après ce trait

de morale, le Capitaine quittoit le ton ſévere, & retomboit dans le familier & le badin.

Un matin il rentra d'aſſez bonne heure avant dîner. Bekit, dit-il à Richard, il faut doubler notre ordinaire. Un de nos amis vient dîner avec nous; vous m'aiderez à lui faire nos honneurs. C'eſt le Miniſtre de la Paroiſſe : un galant homme; il aura de la peine à entendre votre gallois; mais je vous ſervirai d'Interprete; du reſte, il parle anglois comme vous & moi, vous ne perdrez rien de ce qu'il dira. Peut-être vous étonnera-t-il beaucoup, Bekit, mais ſoyez maîtreſſe de vous-même. Réglez votre attitude, vos mouvements. Je jugerai, par la façon dont vous allez vous conduire, du fond que je puis faire, pour la ſuite, ſur votre prudence : ayez attention ſur-tout à paroître moins froide à mon égard. Vous êtes du Pays de Galles, on y reſpecte ſes parents, mais on les aime encore davantage. Après cette courte inſtruction, Bekit préparée à quelque choſe de nou-

veau, alla donner ordre à ſon ménage, & le Miniſtre arriva pour l'heure du dîner.

Il s'appelloit M. Jackmann, homme qui tiroit ſur ſa cinquantaine, d'aſſez bonne mine, de peu d'eſprit, mais ayant d'ailleurs l'apparence d'un honnête homme, & d'un bon Eccléſiaſtique. Il avoit beaucoup d'appétit, & parla peu pendant le repas; cependant il laiſſoit de temps en temps échapper des regards du côté de Bekit: elle baiſſoit les yeux, déja couverts de ſon beguin gallois: cependant il en admira la beauté, & en fit compliment au Capitaine. Enſuite il demanda à la jeune Miſſ, ſi c'étoit par attachement pour la façon de ſe mettre dans ſon Pays, qu'elle ne s'habilloit point à l'angloiſe. Bekit crut devoir répondre qu'elle ſuivoit moins ſon propre goût, que celui de ſon cher pere. La réponſe étoit en gallois, mais aſſez mêlée d'anglois, pour pouvoir être entendue du Miniſtre, à peu près.

Bekit vous trompe, mon cher Paſteur, dit le Capitaine; elle quittera la

mode de ſon Pays, lorſqu'elle parlera bon anglois. Bekit ne répondit rien, & la converſation tourna ſur d'autres objets.

Vous avez bien fait, Capitaine, diſoit M. Jackmann, de venir vous établir dans ce Village. La ſituation en eſt charmante, l'air y eſt ſain, le terrein fertile, le Peuple y eſt bon, vous ne pouviez mieux choiſir un ſéjour dans toute l'Angleterre, pour y manger agréablement votre demi-ſolde. La Dame du lieu, Miſtriſſ Brown, veuve d'un homme de diſtinction, eſt une femme reſpectable à tous égards. Je vous en ferai faire la connoiſſance. Nous avons déja parlé de vous: elle m'a même chargé de l'excuſer, ſur ce qu'elle n'a pu vous rendre votre viſite; elle eſt incommodée depuis quelques jours. Elle vit d'ailleurs dans une grande retraite, & preſque vis-à-vis de Miſſ Dorothée Nettlling, ſa niece, que les ſuites d'une aventure aſſez ridicule ont forcée de ſe jetter dans ſes bras.... Vous en aurez oui parler, Capitaine: cette affaire a fait beaucoup de bruit.

Non, répondit le Capitaine, je ſuis très-peu inſtruit des aventures de la Contrée....

Oh, il faut que je vous raconte celle-ci, reprit M. Jackmann; elle eſt ſinguliere: je la tiens de Miſtriſſ Brown; elle s'eſt paſſée ſous ſes yeux.

Milady Nettling avoit un Laquais beau comme un Ange, chantant à ravir. Le Laquais & Miſſ Dorothée faiſoient tous les jours de la muſique enſemble; il paroiſſoit regner entre eux beaucoup d'intelligence. Sir Georges crut avoir ſurpris ſon Laquais faiſant violence à ſa fille. Il tira l'épée, fit un vacarme étonnant, ordonnant à tous ſes gens de monter à cheval pour courir ſur le raviſſeur, qui, dit-on, s'étoit évadé. Un grand Seigneur, venu de Londres exprès pour épouſer Miſſ Dorothée, s'en retourna comme il étoit venu. La jeune perſonne étoit déshonorée; le croiriez-vous, Monſieur? ce Laquais, ce galant, ce raviſſeur étoit.... (il montroit du doigt Bekit) étoit auſſi dangereux que cette jeune Miſſ: c'étoit une fille.

Une fille! reprit le Capitaine, en a-t-on des preuves? Ne dites-vous pas qu'il s'étoit ſauvé?

Mille preuves, reprit le Paſteur, cent mille preuves plus claires que le jour. Miſtriſſ Brown elle-même les a vues, les a tenues dans ſes mains; le Château, les domeſtiques, tous les Payſans des environs en ſont convaincus. C'étoit la fille de Tom Cawſſon, un riche Particulier du Comté de Kent: il eſt venu la réclamer, l'a conduite chez lui.... C'étoit une fille, vous dis-je: c'en eſt encore une, à moins qu'elle ne ſoit mariée. La réputation de Miſſ Dorothée eſt parfaitement rétablie, & tout le monde a blâmé le Baronnet de ſes vivacités & de ſon indiſcrétion.

Rien n'eſt plus ſingulier, dit le Capitaine. Il faut étouffer de rire, dit le Miniſtre.... Miſſ Bekit ne rit point! peut-être ne m'a-t-elle pas entendu?... Pas tout-à-fait, dit le Capitaine; mais je lui expliquerai l'aventure, & elle en rira à ſon tour. En finiſſant ce propos, le Mi-

niſtre acheva de vuider une bouteille d'excellent vin, ſe leva de table, & ſortit.

Richard étoit demeuré ſtupéfait, la bouche béante. Quoi, dit-il en anglois, dès qu'il ſe vit ſeul avec le Capitaine, Dorothée eſt à Corntrée! elle croit que je ſuis une fille! on lui en a donné des preuves plus claires que le jour.... C'eſt vous, Monſieur, qui m'avez joué ce tour, vous avez apoſté quelque fantôme....

Doucement, doucement, Bekit, reprit le Capitaine; vous en êtes aux invectives, & vous oubliez le gallois & mon nom. Juſqu'ici j'ai été plus ſage que vous; pourquoi doutez-vous de moi? Votre maîtreſſe eſt à Corntrée : vous êtes à deux pas d'elle, vous reſpirez le même air, & vous vous plaignez. Sa réputation étoit compromiſe, & peut-être perdue; elle étoit brouillée avec toute ſa famille, & expoſée, pour l'amour de vous, aux chagrins les plus amers: d'un coup de baguette j'ai changé la ſcene, j'ai mis les rieurs de ſon côté, & fait tomber le ridicule ſur ceux qui méritoient plus qu'elle

d'en être chargés. Je l'ai même vengée du Lord Scarecrew : il eſt bien mortifié aujourd'hui de l'avoir auſſi légérement dédaignée.

Elle me croit fille, ajoutoit Richard... Je ne trompe, répondit le Capitaine, que ceux que j'ai intérêt de tromper; ſuppoſez qu'elle eût cette opinion, elle ne ſeroit pas tout-à-fait déraiſonnable, vos impatiences, votre humeur m'engageroient bien-tôt à la juſtifier. Perſuadez-vous qu'il m'eſt auſſi facile de vous faire ma fille, comme de me faire votre pere. La punition ſeroit forte, & vous ne me pouſſerez point à ces extrémités. Je veux vous trouver plus docile, être content de vous, vous rendre heureuſe. Ceſſez de vous inquiéter, quand je veille pour vous. Prenez votre tabouret : achevez ce reſeau de dentelle. Je ſors, & ne veux pas trouver à mon retour la trace d'humeur la plus légere. Le Capitaine ſortit en effet : Richard prit ſon ouvrage, ſans ſavoir ce qu'il faiſoit, ce qu'il devoit eſpérer ou craindre.

Tout avoit plû au Miniſtre dans la mai-

ſon du Capitaine, ſes façons, ſa table, ſon vin, & ſur-tout les beaux yeux de Bekit. Tant d'attraits l'attiroient vers le petit ménage, qu'il s'y rendit bien-tôt familier; & pour devenir utile & intéreſſant, s'il étoit poſſible, il propoſa d'enſeigner l'anglois à la jeune Galloiſe. Le Capitaine fit très-ſérieuſement part à ſon pupille des bonnes intentions du Paſteur: celui-ci s'en défendoit, comme d'une étude inutile; il ſavoit mieux l'anglois que ſon Inſtituteur prétendu. Apprenez toujours, ma chere Bekit, diſoit le Capitaine; dans le monde, ſi l'on ne veut déſobliger perſonne, on eſt tous les jours dans le cas de ſe laiſſer enſeigner les choſes que l'on ſait, par des gens qui les ignorent. Richard n'oſant perſiſter dans ſon refus, devient malgré lui l'écolier du Miniſtre. La leçon étoit longue & peſante, car il falloit affecter une grande ignorance. Cependant le Maître étoit facile à tromper. S'il échappoit à Richard de prononcer un mot d'une maniere trop correcte pour un commençant, le Précepteur re-

gardoit cette mal-adresse dans l'exécution du rôle, comme un progrès rapide, en attribuoit au moins la moitié de ce succès prétendu à sa propre suffisance. Il redoubloit de zele pour presser les études, & fût devenu insupportable, s'il n'eût parlé souvent des personnes du Château. Pendant plusieurs jours il en avoit donné des nouvelles assez indifférentes; mais il en apporta un matin qui penserent mettre Richard au désespoir.

Sir Archibald Hottwell, Chevalier Baronnet très-riche, ami de la maison de Mistriss Brown, arrivoit de ses voyages. C'étoit un homme de bonne maison, un Cavalier très-aimable : il étoit amoureux de Miss Dorothée; la tante favorisoit ouvertement cette inclination, & les deux familles, de concert, pressoient une alliance également convenable aux deux partis.

Richard déconcerté par ce récit, se fût trahi par une exclamation, si le Capitaine, attentif à ses mouvements, ne l'eût rassuré d'un coup d'œil. Le Ministre ter-

mina ſa viſite, & donna lieu, par ſa retraite, aux explications.

Voilà le terme de mes eſpérances, diſoit Richard. Je ſerai venu dans cette ridicule maſcarade pour être témoin du mariage.... Et qui ſuis-je, après tout, pour diſputer le cœur d'une perſonne riche & charmante, à un homme brillant de tous les avantages de la nature & de la fortune?

Vous êtes, reprit le Capitaine, une petite Galloiſe très-inquiete, très-défiante, toute entiere à vos premiers mouvements. Un mariage projetté eſt-il achevé? Sur ce pied, je dois vous appeller Miſtriſſ Jackmann, car mon ami le Miniſtre m'a propoſé de ſe donner à vous avec cent livres ſterlings de rente, dont il jouit de ſon patrimoine, deux cents livres qu'il retire de ſon Bénéfice, les bijoux, la garderobe, & tous les effets de feue Madame Jackmann. Miſtriſſ Brown, Miſſ Dorothée, tout le monde deſire cette union; vous me feriez preſque ſouhaiter qu'elle eût lieu; cependant vous croyez-vous mariée?

M. Jackmann m'épouſer! moi! & vous l'entretenez dans cette idée!

Je ne le flatte point, reprit le Capitaine, je ne le déſeſpere point. Je ſuis bon pere, & ne veux pas forcer votre inclination....

Mais, dit Richard, me propoſez-vous ſérieuſement de me marier avec cet Eccléſiaſtique?

Je vous propoſe, dit le Capitaine, de ne rien croire légérement, d'en uſer obligeamment avec les perſonnes dont les vues nous font honneur. M. Jackmann prêche demain, & nous invite à venir l'entendre : nous lui devons cette marque d'attention.

L'heure du Sermon arriva. M. Jackmann vint chercher Bekit & ſon pere pour les placer, à ce qu'il diſoit, de la maniere la plus avantageuſe. On s'arrête à la porte d'une Chapelle; on entre; on fait aſſeoir Richard : il étoit, ſans le ſavoir, dans le Château. Il leve les yeux : Miſſ Dorothée, dans une Tribune en face de lui, eſt le premier objet qu'il apper-

çoit. Elle étoit belle comme un Ange. Un Cavalier, qui ne lui cédoit en rien du côté des avantages extérieurs, étoit assis derriere elle, & lui parloit.

Que la fausse Galloise fut déconcertée à ce spectacle imprévu! Que de passions s'élevent dans son ame! l'amour, la jalousie, la crainte d'être reconnue..... Le Capitaine, attentif à tout, lui serre la main, lui parle à l'oreille, lui ordonne de prendre courage. L'Office étoit commencé, les Dames étoient à leurs prieres, & Richard eut le temps de se remettre, avant de devenir l'objet de leur attention; mais il ne put éviter les lorgnées de Sir Archibald. Ce Cavalier profite d'un intervalle entre l'Office & le Sermon, se penche à l'oreille des Dames, & leur montre la Galloise: bien-tôt toute la Tribune a les yeux de ce côté.

Ce qui n'étoit qu'un objet de curiosité pour Mistriss Brown, en devint un de surprise & même de saisissement pour Dorothée. La ressemblance la frappa. Ne se croyant point observée, elle ne

détourna point les yeux de dessus Richard ; éloignée de soupçonner que ce pût être lui-même, elle ne revenoit point de l'étonnement que lui occasionnoit une aussi parfaite ressemblance, & M. Jackmann acheva de débiter son homélie, sans s'être attiré la plus légere attention de sa part. Richard, toujours lorgné par Sir Archibald, observé avec tant d'attention par Dorothée, beaucoup regardé de Molli, n'avoit pas levé les yeux. Le Capitaine avoit un air froid & désintéressé, comme s'il n'eût rien su, rien vu, n'eût pris aucune part à ce qui se passoit. Il se préparoit à retourner chez lui. M. Jackmann, suivi d'un domestique du Château, vient l'engager à dîner de la part des Dames. Le Capitaine accepte ; Richard est entraîné : il se trouve vis-à-vis de Miss Dorothée, sans avoir eu le temps de réfléchir sur l'embarras d'une pareille entrevue. Il étoit entré les yeux fermés, pour ainsi dire. Mistriss Brown lui fit, ainsi qu'au Capitaine, un accueil caressant. On examina l'ajustement gallois, on en

loua la propreté, l'arrangement. On dit des choſes obligeantes ſur la figure. Miſſ Dorothée ne diſoit mot, & regardoit avidement, ſurpriſe de trouver tant & auſſi peu de différence. Le beguin gallois avancé juſques ſur les yeux & ſur les tempes, changeoit la phyſionomie, & en quelque ſorte les traits. La taille, les habitudes du corps étoient dénaturées, le tout enſemble repréſentoit, d'une maniere vraie, une Galloiſe jeune & timide, fille d'un Officier réformé, recherchée en mariage par M. Jackmann : mais cela reſſembloit étrangement à Richard.

On ſert le dîner. Placé en face de Sir Archibald & de Dorothée, Richard ne pouvoit lever la vue, ſans rencontrer la leur attachée fixement ſur lui. Le Baronnet adreſſoit ſouvent la parole à la jeune Miſſ ; il donnoit un tour galant à ſes expreſſions : Dorothée, quoique d'un air un peu diſtrait, lui répondoit avec douceur & poliment. Chaque mot de cet entretien étoit un coup de poignard pour la fauſſe Galloiſe ; dans ſon idée, Miſtriſſ

Brown regardoit déja ce Cavalier comme ſon neveu, & la niece le traitoit en amant. Le chagrin, la jalouſie étoient à leur comble; heureuſement le caractere habituel de ſa phyſionomie n'étoit pas aſſez connu, pour que le déſordre pût en être remarqué, déja l'attention étoit entraînée d'un autre côté; profitant d'une queſtion que lui avoit faite Sir Archibald, le Capitaine racontoit un fait aſſez extraordinaire, dont il avoit été témoin. Sa narration étoit pleine de feu, de préciſion, d'agrément, d'intérêt; on s'y attacha, & Dorothée ſeule, demeurant occupée de la figure & des mouvements de Richard, il eut le temps de reſpirer & de ſe reconnoître.

Le repas finit, l'heure de ſe ſéparer arrive: Miſtriſſ Brown témoigne beaucoup de ſatisfaction au Capitaine d'avoir fait ſa connoiſſance & celle de ſa fille; elle & Dorothée embraſſent Bekit, & on ſe quitte.

La jeune Miſſ fut ſenſible à l'éloignement de la Galloiſe; le mouvement dont

elle étoit agitée étoit confus; quelque chose de plus fort qu'une inclination naissante lui parloit en faveur de cette jeune étrangere : d'ailleurs, peut-on se séparer sans regret du portrait d'un amant chéri? Pour Richard, il étoit hors de lui-même. L'impression du baiser que lui avoit donné Dorothée avoit passé dans son cœur; il étoit encore sur ses levres imprimé avec des traits de feu, la raison étoit égarée, la tête étoit perdue. M. Jackmann & le Capitaine le reconduisoient en le tenant sous le bras, & le portoient, pour ainsi dire. Le bon Ministre félicitoit son ami de l'effet prodigieux de sa visite dans le Château : son mérite y avoit subjugué tout le monde, & Sir Archibald lui-même déclaroit hautement qu'il feroit toutes les avances pour gagner son amitié, s'il lui étoit possible d'y réussir.

D'après ce discours du bon Ministre, on ne doit point être surpris de voir s'établir une liaison intime entre les deux Maisons. Sir Archibald fait toutes les avances imaginables au Capitaine; Mistriss

triſſ Brown & Dorothée viſitent exactement ſa prétendue fille, & Bekit devient leur compagnie de tous les jours; mais elle ne rentroit jamais chez elle de bonne humeur.

Ma fille, lui diſoit le Capitaine, je ne vous conçois pas; vous jouiſſez de la vue, de la converſation, de la familiarité de la perſonne que vous aimez, & vous ne paroiſſez pas contente.

Je n'aimois qu'éperdument, répondoit Richard, & vous me faites aimer à la fureur. Je ne vois que des choſes qui m'enchantent, me mettent hors de moi, & me déſeſperent; mon bonheur devient impoſſible....

Impoſſible! dit le Capitaine; oui, reprit Richard; voulez-vous que je ne le croie pas? voulez-vous m'épargner le plus affreux tourment? éloignez Sir Archibald....

Vous ne le voulez pas pour rival, repartit le Capitaine, il faut donc l'avoir pour amant....

Pour amant! moi! s'écria Richard,

quelle nouvelle ridiculité!... Que cela ſoit ridicule ou non, dit le Capitaine, vous prendrez patience, autrement vous m'expoſeriez à la perdre. En finiſſant cette petite diſpute, le Capitaine ſortit & laiſſa Bekit ſeule. Cela ne lui étoit pas arrivé depuis quelque temps. Il étoit très-aſſidu à la maiſon, & lui avoit tenu fidélement compagnie.

Il n'y avoit pas un quart-d'heure qu'il étoit abſent, quand Sir Archibald entra. Surpris de ne trouver ni M. Jackmann, ni le Capitaine, il aborda Bekit d'un air d'enthouſiaſme. Quelle nouveauté, belle enfant, vos Gardiens éternels vous ont abandonnée! Cela tient du prodige. Bekit voulut répondre, que le Capitaine l'aimant beaucoup, ne ſe ſéparoit d'elle qu'à regret. Et non, non, mon petit Ange, reprit le Baronnet, il n'y a pas d'excès dans ſon attachement, Veuf & jeune encore, vous devenez un embarras pour lui; &, pour ſe mettre à ſon aiſe, il prémédite de vous faire l'économe & la garde-malade d'un vieux Curé de Village, & il

vous obſede, crainte qu'un ami ne vous éclaire ſur les ſuites d'un engagement auſſi abſurde, auſſi peu fait pour vous. Richard regardoit fixement le joli Baronnet, attendant avec curioſité la ſuite d'un entretien annoncé par un ſemblable début. Sir Archibald ſe voyant écouté, ſuivit ſa pointe. Que j'ambitionnois, dit-il, le moment de vous parler tête-à-tête! Je n'ai pu vous voir ſans émotion, ma chere Bekit : dès le premier jour, vous avez dû le démêler dans mes regards; nous avons toujours été obſervés, il a fallu me contraindre : jamais on n'aima plus vivement, plus ardemment que je vous aime.

En faiſant cette déclaration cavaliere, le Baronnet s'étoit ſaiſi d'une main, & la baiſoit. Richard la dégagea. Vous vous trompez, Sir Archibald, lui dit-il, vous penſez être auprès de Miſſ Dorothée.

Non, je ne me trompe point, charmante Bekit, repart vivement le Baronnet. Dorothée a du mérite; nos parents veulent nous arranger, & je me prête à cette union ſans répugnance : mais quelle

différence entre l'eſtime que je reſſens pour elle, & le goût paſſionné qui m'emporte vers vous! Je vous adore, ma chere Bekit; je ne puis vivre ſans vous poſſéder; j'y ſacrifierois ma fortune & ma vie, mais laiſſez-moi vous dérober à ce mariage diſproportionné, à cette vie frugale & meſquine, à ce miſérable petit Village. Londres vous attend, venez-y partager ma fortune, venez-y faire votre ſort & le mien....

Sir Archibald, emporté par ſa paſſion, étoit tombé aux genoux de Richard, les lui ſerroit, cherchoit à dérober quelques petites faveurs; on le repouſſoit avec des bras aſſez potelés, mais très-nerveux; on entend du bruit, le Baronnet reprend une attitude décente. M. Jackmann entre; le Capitaine le ſuit de près & trouve la Galloiſe, l'air fort allumé, entre ſes deux prétendants. Elle attendit que la compagnie fût retirée pour exhaler ſa petite chaleur. Se voyant ſeule avec le Capitaine, vous me l'aviez promis, Monſieur, lui dit-elle; vous n'avez pas tardé

à me tenir parole, la tête tourne à Sir Archibald, autant qu'à M. Jackmann. Je ne mets point les paſſions burleſques que je fais ſur le compte de mes triſtes charmes; les vôtres y peuvent plus que les miens. Cela peut vous être utile, & à moi, je le veux croire; mais ces gens vous comblent d'amitié. Ce ſentiment qu'ils vous témoignent en toute occaſion, a été juſqu'ici la meſure des égards, des ménagements que j'ai eus pour eux. M. Jackmann m'ennuie à périr. Je n'aimois point Sir Archibald : je le regarde maintenant comme votre victime, & il me fait pitié. Quelle conduite dois-je tenir avec eux? Prévoyez-vous une fin à mon embarras & à leur folie?

Mais ſérieuſement vous me grondez, Bekit, reprit le Capitaine d'un air enjoué. Je penſois avoir mérité plus d'amitié, de confiance de votre part, & que vous ſeriez plus tranquille ſur ce qui ſe paſſeroit autour de vous, ſoit que j'y priſſe part ou non; mais vos paſſions vous rendent difficile à gouverner; vous laſſeriez peut-

être la patience d'un autre, mais la mienne eſt égale à ma tendreſſe pour vous, & par conſéquent n'a pas de bornes; juſqu'ici vous avez été contente de moi: refuſerez-vous de vous conduire encore quelque temps ſur mes avis? Doutez de tout ce que vous voyez; ſuſpendez votre jugement ſur mon compte, ſur celui d'autrui, & laiſſez-moi ſuivre mes deſſeins ſans les troubler.

Mais comment, dit Richard, dois-je me conduire avec les étranges courtiſans que vous m'avez faits?

Ne leur battez ni froid ni chaud, reprend le Capitaine, ils ſuivront leur petite pointe, mais ils n'iront pas loin.

Richard eſt encore une fois réſigné. Il voit tous les jours Sir Archibald dans la maiſon du Capitaine, & au Château; mais, ne ſe trouvant jamais ſeul avec lui, il en eſt quitte pour recevoir quelques œillades lancées à la dérobée par le Baronnet, ou pour un tendre ſerrement de main: c'étoit fort peu de choſe; mais un ſoir il trouva ce billet dans ſon métier à dentelles.

*A la charmante Miss Bekit.*

„ Vos malheurs & les miens touchent
„ à leur comble. J'ai oui le Capitaine,
„ Mistriss Brown & Jackmann s'entrete-
„ nir de votre mariage, il se décide sous
„ huit jours. Oh, mon ange, nous lais-
„ serez-vous sacrifier à ce vieux Prêtre?
„ On n'a nul ménagement pour vous;
„ en aurez-vous pour quelqu'un, au ha-
„ zard d'être malheureuse toute votre
„ vie? Prenez conseil, ma chere Bekit,
„ de votre cœur & de votre amant. Dé-
„ robez-vous à des vues mercénaires,
„ bourgeoises & économiques; disposez
„ de moi & de ma fortune. Votre dis-
„ crétion à mon égard me persuade que
„ je ne vous suis point indifférent. Oh
„ quelle vie délicieuse! Quel enchaîne-
„ ment de plaisirs nous attendent! Une
„ voiture se trouvera devant votre porte,
„ le soir que vous voudrez la souhaiter.
„ Elle vous conduira à Londres. Un pe-
„ tit appartement commode, une com-
„ pagnie agréable & complaisante vous

„ y recevront, y charmeront l'ennui de
„ votre ſolitude, pendant le peu de jours
„ que mes affaires & la néceſſité de ca-
„ cher notre intelligence me forceront à
„ reſter ici. Que j'aurai à ſouffrir, ma
„ chere Bekit, pendant ce court inter-
„ valle qui doit éloigner nos plaiſirs !
„ Avec quel raviſſement vous rejoindrai-
„ je ! Mais peut-être me flattai-je trop,
„ peut-être dois-je à vos ſeules bontés le
„ ſecret que vous avez gardé au Capi-
„ taine ſur ma paſſion. Ne me déſeſpé-
„ rez pas, ma chere Bekit, qu'un regard
„ de vos yeux, un mot de votre main
„ m'apprennent que vous approuvez la
„ tendreſſe & les projets de l'amoureux,

*Archibald Hottwell.*

Tenez, Monſieur, dit Richard, en remettant cette Lettre au Capitaine, épouſerai-je Jackmann ? Me laiſſerai-je enlever ?

Les deux partis ſont violents, reprit le Capitaine, & je penſe que nous en

pourrons prendre un autre plus avantageux pour vous : en disant cela, il mettoit froidement la Lettre de Sir Archibald dans sa poche ; il la retire un instant après, & la déchire. J'ai, poursuivit-il, reçu des Lettres de la Province de Cornouailles, elles me forcent de prendre de petits arrangements où vous avez part. Je sors, & vous expliquerai à mon retour le succès de mes soins.

Richard demeura seul, rêvant à la Lettre, aux projets de Sir Archibald, à l'air froid & dégagé dont le Capitaine prenoit ces événements.

Un moment après, raisonnant avec lui-même : il force, disoit-il, par des moyens surnaturels, un jeune homme à m'aimer, peut-il ne pas excuser les déréglements d'une passion qu'il a fait naître?... Il a reçu des Lettres de Cornouailles, il doit prendre des arrangements à ce sujet : j'y aurai part.... Qu'ai-je à démêler avec la Province de Cornouailles?... Plus je vais en avant, moins je pénetre les vues de cet homme.... Que

dis-je cet homme! Ne ſais-je pas qu'il eſt femme quand il lui plaît? Sais-je ce qu'il eſt? Il me retient ſous ce déguiſement bizarre, exige de moi des démarches ridicules, expoſe tout ce qui m'environne à en faire, & je m'oublie cependant; je me plais avec lui! Veux-je conteſter quelque choſe, je me ſens forcé de me rendre; ſubjugué, je ne démêle même pas la nature de la violence que j'éprouve, elle ne m'eſt point pénible, elle ſemble prendre ſa force dans mon propre cœur; la réſiſtance m'eſt impoſſible, l'obéiſſance aiſée; aucun remord ne la ſuit; mon ame s'y repoſe comme dans l'accompliſſement d'un devoir:... en vérité, je m'y perds.... Je ſuis enſorcelé comme Jackmann, comme Archibald, comme tous ceux que le hazard approche....

Le Capitaine, en rentrant, mit fin à ce ſoliloque. Ma chere Bekit, dit-il, mes affaires me forcent à m'abſenter pour quelques jours. Il falloit vous laiſſer ſeule dans cette maiſon, vous y abandonner à la diſ-

crétion d'un Domeſtique. Je me ſuis confié à M. Jackmann; on vient de prendre un arrangement, ſans doute plus agréable pour vous: vous paſſerez, au Château, le temps que doit durer mon voyage, vous y ferez compagnie à Miſſ Dorothée.

A Miſſ Dorothée, dit vivement Richard; & verrai-je encore continuellement Sir Archibald?

Il faudroit donc le bannir du Château, dit le Capitaine d'un air rêveur; eh bien, ajouta-t-il, Bekit, après un inſtant de ſilence, vous me forcez à faire des choſes extraordinaires.... Vous ne verrez plus Sir Archibald; oubliez la part que vous avez à ſon aventure, & ne prononcez pas même ſon nom. Mais, après ce trait de complaiſance, je puis exiger de vous, que vous continuyez de régler votre conduite ſur mes avis. Vous touchez au moment d'une épreuve bien délicate; pourrez-vous ſoutenir du matin au ſoir la vue, & peut-être les carreſſes de la perſonne que vous aimez, ſans trahir votre ſecret? Cependant votre bonheur dépend

de ce point eſſentiel. Si vous êtes démaſqué, Dorothée eſt compromiſe, mon honneur devient ſuſpect, votre perſonne expoſée, & vous n'avez, pour perſpective, qu'une retraite obſcure dans le Pays de Galles. Mais ſi, oubliant que vous n'êtes pas une fille, vous étiez capable d'abuſer de la confiance que votre déguiſement vous attire, vous ſavez que je puis quelque choſe; la vengeance ſuivroit de près l'intention & préviendroit infailliblement la faute, par la métamorphoſe la plus humiliante pour vous.

Le Capitaine n'eut pas le temps de donner plus d'étendue à l'inſtruction. M. Jackmann venoit de la part des Dames prendre Bekit, pour la conduire auprès d'elles.

Le Capitaine eſt parti. La Galloiſe n'a point trouvé Sir Archibald au Château; elle eſt devenue la compagne de Miſſ Dorothée, paſſe tous les jours avec elle, & les nuits dans un cabinet joignant à la chambre de la jeune perſonne, & où couchoit déja Molly; on la careſſe, on la

ſert avec attention; on va au-devant de ſes moindres fantaiſies. La ſituation étoit aſſez douce; cependant elle ſe vit expoſée à un revers dès le lendemain du départ du Capitaine. On propoſe de l'habiller à l'Angloiſe : elle devoit être charmante ſous cette parure; on ſuit cette idée avec feu, la garde-robe eſt étalée; Richard a beau s'en défendre; on lui ſuppoſe un petit entêtement qui ne peut avoir de motif raiſonnable : Molly a la main ſur le beguin gallois pour l'arracher. Le jeune homme, ſe voyant au moment d'être découvert, perd la tête, & bien-tôt l'uſage des ſens : c'eſt ici où le danger redouble. On va couper ſon lacet; on va le mettre preſque à nud. Heureuſement M. Jackmann arrive; il voit ſa pauvre Bekit étendue ſur le parquet. On lui dit la raiſon de cet accident, le bon Miniſtre vient à elle, la prend dans ſes bras, gronde tout le monde. Richard revient au ſon bruyant de la voix de ſon protecteur, reçoit un verre d'eau de ſa main. L'évanouiſſement, la garde-robe, tout ſe

dissipe, & les Dames ont renoncé à leur projet.

Miss Dorothée disoit à sa tante, comment M. Jackmann peut-il, à son âge, penser à lier son sort à celui d'une petite sauvage ? Ç'en est une : elle est jolie ; mais elle n'a pas le sens commun.

Elle ressemble à Miss Cawsson comme deux gouttes d'eau, disoit Molly, mais ce n'est que par la figure.

Ce discours de Molly faisoit monter la rougeur aux joues de Dorothée, mais on n'y faisoit pas d'attention.

De son côté, Richard s'appercevoit bien du mauvais effet de son peu de complaisance; mais il abandonnoit volontiers son caractere gallois à la critique, pourvu qu'il se vît à l'abri d'une aventure de l'espece de celle dont M. Jackmann venoit de le tirer.

Miss Dorothée, lui pardonnant ses préjugés, ses petits travers, lui témoignoit ses bontés ordinaires, passoit les matinées entieres avec lui, répétoit les airs qu'il lui avoit appris à Clostern, jettoit

les yeux ſur lui dans les endroits les plus tendres ; & ſi Richard ſembloit ne pas la regarder, elle levoit les épaules.

Un moment après, elle prenoit un Livre. Elle avoit l'habitude de lire haut du françois le matin, pour ſe perfectionner dans la prononciation de cette langue. En liſant, elle jettoit les yeux ſur la fauſſe Galloiſe, & continuant de parler françois du même ton dont elle auroit lu dans ſon Livre : pauvre Richard ! diſoit-elle, voilà vos traits ; mais où eſt votre ame ?... Je n'entends plus parler de ce digne Eccléſiaſtique qui vint à Cloſtern m'entretenir de votre part. Aimable Miſſ Cawſſon, toujours Richard pour moi, qu'il me fit de plaiſir en m'apprenant votre innocente ruſe, les ménagements délicats que vous aviez pour ma réputation ! Qu'il ſoulagea mon cœur en m'apprenant que votre naiſſance ne faiſoit pas de honte à la mienne ; que je pouvois me livrer à mon penchant ſans rougir ! La fortune, ajoutoit-il, eſt la ſeule barriere. Et peut-être.... Où eſt-il cet homme bienfaiſant ?... Il m'a pro-

mis de revenir. S'il connoiſſoit ma tendreſſe, mes impatiences, mes inquiétudes, mes allarmes.... Ah! Richard, mon cher Richard! Un toit de chaume avec vous me ſembleroit préférable aux richeſſes, aux dignités, aux honneurs dont on me flatte. Non, je n'aimerai que vous.... Je le jure devant cette idole qui vous reſſemble; je vous aimerai juſqu'au dernier ſoupir.

Miſſ s'interrompit un moment, & reprit avec vivacité, toujours en françois. Cette ſotte Galloiſe me regarde avec les yeux de Richard. Elle me fera tourner la tête. Les larmes ſuivirent ce petit emportement.

Qu'on s'imagine ce qui ſe paſſoit dans l'ame de Richard. Que de choſes ſurprenantes, flatteuſes, attendriſſantes pour lui! Quel étoit ce généreux Eccléſiaſtique, ſe diſant envoyé à Cloſtern de ſa part, inſtruit du myſtere de ſa naiſſance, myſtere ignoré de lui-même? Quoi, ſa maîtreſſe uniquement occupée de lui, le préférant à toute la terre, tourmentée

d'inquiétudes si vives sur son compte! Que d'efforts il falloit faire pour ne point se trahir, se précipiter aux genoux d'un objet adoré & adorable! Il souffroit à ne pas se découvrir tout ce qu'une ame sensible, reconnoissante, passionnée à l'excès peut souffrir; mais il pouvoit encore se maîtriser lui-même jusqu'à ce qu'il eût vu Dorothée verser des larmes. Alors il cesse un moment de se posséder, il jette son métier à dentelles, se leve l'œil enflammé, les bras ouverts.... Il va parler. A l'instant, les menaces du Capitaine reviennent à sa mémoire & frappent vivement son imagination. Il se rappelle qu'il va perdre Dorothée pour toujours. L'odieuse jupe qu'il portoit semble déja prendre racine sur lui. Il retombe sur son siege. Qu'avez-vous, dit-il, dans son demi-gallois, d'une voix altérée, tremblante, aimable Miss? Il me semble que vous pleurez.

Ce n'est rien, Bekit, reprit Dorothée, un peu confuse & trop préoccupée pour avoir remarqué le désordre de la fausse

Galloiſe.... Je lis un Roman françois. Il m'a attendrie, & feroit le même effet ſur vous ſi vous pouviez le lire comme moi. Après cette réponſe, Dorothée alla s'enfermer dans ſon cabinet, ſans doute pour ne pas avoir de témoin de ſes larmes : ſe reprochant d'avoir laiſſé voir tant d'émotion à une Etrangere, qui pouvoit, malgré ſon peu d'expérience & d'eſprit, en pénétrer en partie les motifs.

De ſon côté Richard, rendu à lui-même, goûtoit la ſenſible douceur d'aimer & d'être aimé auſſi tendrement. Il faiſoit couler des larmes : il eût donné ſon ſang, ſa vie pour les faire ceſſer; mais la crainte de faire évanouir des eſpérances ſi cheres à tous les deux, le forçoit à garder ſon ſecret. Il appréhendoit néanmoins des épreuves un peu plus vives, ſouhaitoit & craignoit d'être témoin d'une ſcene ſemblable à celle qui venoit de l'enivrer de joie en lui déchirant le cœur : heureuſement il ne s'y trouva pas expoſé. Miſſ ne voulut plus ſe compromettre, & le Capitaine revint du Comté de Cornouail-

les. Il s'informa de la conduite de sa fille, reçut des réponses dont il eut sujet d'être content; remercia les Dames des bontés dont elles avoient comblé Bekit, & la reconduisit à sa petite maison.

Tout va bien, Bekit, lui dit-il, dès qu'ils furent entrés; M. Jackmann viendra aujourd'hui; nous lui ferons nos adieux; nous lui recommanderons notre maison, & partirons pour la Province de Cornouailles, où d'importantes affaires nous appellent....

Je ne reverrai donc plus Miss Dorothée? dit Richard.... Vous reprenez demain l'habit cavalier, répondit le Capitaine; pensez-vous pouvoir vous présenter au Château avec assurance dans cet équipage?...

Je serai demain habillé en homme, dit Richard.... Vous en aurez du regret, ma chere Bekit, repartit le Capitaine, & je vous l'avois prédit. Rendez justice à mon art; prenez plus de confiance en moi.... Je n'en manquai jamais, mon cher pere, répondit tendrement Richard,

&, après les biens que j'ai reçu de vous, je puis m'y abandonner entiérement.... Nous verrons, Bekit, reprit le Capitaine. Vous croyez pouvoir compter ſur vous-même : moi, je vous connois & vous crains par rapport à vous : vos ſentiments chanceleront encore.

Richard ſe croyoit à l'abri de toutes ſes défiances. Dans la meilleure intelligence poſſible, il accompagna ſon pere au Château, prit congé des Dames, de M. Jackmann. Le Capitaine conſervant ſa maiſon à Corntrée, & n'annonçant qu'un voyage pour quelques ſemaines au plus, l'eſpoir de ſe revoir bien-tôt rendit à tout le monde l'idée de la ſéparation ſupportable.

Le lendemain, le Capitaine réveille Richard avant le jour, & lui fait prendre les habits annoncés de la veille; ils étoient dans une grande ſimplicité. Une voiture à deux, auſſi étoffée que commode, ſe préſente; des chevaux de poſte y ſont attelés : on part.

Juſqu'au moment où l'on entra dans le

Comté de Cornouailles, Richard n'avoit rien de neuf dans sa situation, hors les noms de Richard & de mon fils, que lui donnoit constamment le Capitaine. Du moment qu'on eut mis le pied dans la Province, la conversation prit un tour aussi sérieux qu'extraordinaire.

Jusqu'ici, dit le Capitaine au jeune homme, mon cher fils, il ne m'a pas été permis de penser à assurer votre fortune & votre état. Il est temps de donner une attention réfléchie au choix que vous devez faire. Vous êtes homme : vous vous devez à la société : il faut que vous y jouiez un rôle. Consultez vos dispositions & vos penchants. Je ne prétends gêner, ni vos goûts ni vos inclinations : prenez un parti, Richard : je vous ouvre la porte à tous les emplois que vous connoissez, & vous impose la seule nécessité d'arrêter votre choix & de le suivre en homme d'honneur.... Vous ne me répondez point, Richard ! Doutez-vous de mon affection, de mes bontés ?.... Sont-ce les bornes de mon pouvoir qui

vous allarment?... Eſſayez de me croire, mon fils, & décidez-vous.

Richard, encore une fois défiant malgré lui, crut devoir ne pas ſe laiſſer pénétrer. Je ne me connois pas moi-même, répondit-il; à peine connoiſſant les différents états par leurs noms, comment en balancerois-je les inconvénients, les devoirs avec mes propres reſſources & mes beſoins?

Le Capitaine s'engage à l'aider dans ſon choix. Tous les états paſſent en revue; moins ils peuvent convenir à l'époux de Dorothée, moins ils ont d'attraits pour Richard. Naturellement le jeune homme rapportoit tout à cette idée, même en regardant la converſation comme un ſimple jeu d'eſprit. Le moyen qu'une perſonne riche autant qu'aimable, devint le partage d'un Commerçant, d'un ſimple Gentilhomme campagnard, d'un Miniſtre Eccléſiaſtique, d'un Juge de Paix, ou d'un Officier ſubalterne? On trouvoit de l'inconvénient à tout. Cependant, mon fils, diſoit le Capitaine, il faut vous déci-

der : il faut être quelque chofe. Je vous ai propofé les conditions communes. Je vous euffe vu vous y attacher fans regret. Le bonheur ne dépend pas du degré d'élévation ; mais votre ambition fe porteroit-elle plus haut ? Voudriez-vous être un Membre de la Chambre des Pairs ? Un Lord d'Angleterre ?

Vous infultez à mon néant par ce trifte badinage, reprit Richard ; mes vues doivent être plus modeftes. Treve de modeftie, reprit le Capitaine : en vous mettant à portée de choifir, je n'ai pas prétendu vous borner. Expliquez-vous : voulez-vous être Lord, Richard ?

Comme il vous plaira, repliqua le jeune homme, impatienté, & voulant faire finir la plaifanterie : je veux être Lord : je veux être Pair : où eft ma Pairie ?

Votre Pairie, reprend le Capitaine ; faifons arrêter nos chevaux.... On en découvre plufieurs du haut de la montagne où nous fommes.... Choififfez.... Ce Château me paroît plus élevé, plus confidérable, plus noble que les autres ;

vous conviendroit-il ? Oui, reprit Richard, qui aſpiroit à un dénouement quelconque.... Eh bien, ajouta le Capitaine, je vous embraſſe, Milord, Comte de Weſtfield, accordez vos bontés au Capitaine Sentri, qui s'honorera déſormais du titre de votre Gouverneur.... Poſtillon, droit au Château de Weſtfield....

Le Poſtillon obéit. La chaiſe vole. Richard penſe que ſon guide, ſon ancien pere, ſon nouveau Gouverneur, &c. a perdu les ſens, ou croit lui-même rêver.

On entre dans la cour du Château. Des valets-de-pied, couverts de livrées, viennent d'un air attentif préſenter la main au Capitaine pour lui aider à deſcendre; il la refuſe honnêtement. Aidez à Milord, leur dit-il, en leur montrant ſon compagnon de voyage. Alors les domeſtiques s'emparent avec reſpect de Richard, le ſoulevent, l'enlevent, pour ainſi dire, de la voiture, & le portent ſur l'eſcalier du perron, tenant au veſtibule du Château. Alors ſon Gouverneur le prend par la main, lui fait

tra-

traverſer des appartements ſuperbes, au milieu de beaucoup de gens qui s'inclinent en le voyant paſſer. Ils entrent dans un cabinet. Un homme modeſtement vêtu y étoit aſſis; ſe leve en les voyant, vient au-devant d'eux. Le Capitaine lui dit deux mots à l'oreille : auſſi-tôt cet homme ouvre une porte, la tire après ſoi & diſparoît.

Richard ouvroit de grands yeux & regardoit autour de lui, d'un air tenant de la ſtupidité. Tout-à-coup il entend du bruit : une porte s'ouvre à deux battants; un homme de cinquante ans, d'un aſpect vénérable, en ſort; l'Ordre de la Jarretiere éclate en broderie ſur ſon habit. Il frappe dans la main au Capitaine, regarde Richard, l'embraſſe d'un air ſatisfait. Je ſuis content, dit-il au Capitaine. Notre monde eſt ici; conduiſez le Lord dans ſon appartement; faites-le repoſer. Il faut lui faire faire une toilette; car je veux qu'il paroiſſe à ſon avantage. J'en uſe familiérement avec lui, il le trouvera bon. Je le laiſſe entre vos mains : nous nous reverrons à dîner.

Richard, ſans ouvrir la bouche, ſuivit ſon Gouverneur. On le conduiſit dans un très-bel appartement: deux Valets-de-chambre s'emparent de lui, le déshabillent. On lui fait prendre une robe-de-chambre de ſatin d'Hollande, à fleurs d'or: on la couvre d'un peignoir; on le friſe. Un ſurtout d'écarlate, relevé d'une broderie auſſi légere que brillante, prend la place du déshabillé, & rend l'ajuſtement complet.

Pendant la toilette, le Capitaine aſſis à côté d'une croiſée, liſoit tranquillement une brochure, tombée par hazard ſous ſa main. Les Valets-de-chambre ont diſparu. Richard, magnifiquement vêtu & tout d'une piece, eſt vis-à-vis d'une glace, ſans ſe reconnoître; pour ainſi dire, ſans ſe voir.

Comment ſe trouve votre Seigneurie, Milord, lui demande le Capitaine? Se peut-il que l'heureux changement de ſes affaires ne lui occaſionnent point de ſatisfaction?

Je dors, j'en ſuis ſûr, dit Richard. Ceci

n'eſt qu'un rêve, ou vous m'entourez d'illuſions. Comment dois-je vous regarder ?

Ce ne ſont, Milord, ni des illuſions, ni des rêves, répond le Capitaine, & votre Gouverneur n'eſt pas en peine de la façon dont vous le regarderez aujourd'hui : cependant il vous conſeille de quitter cet air d'étonnement qui éclipſe en partie vos avantages naturels. Vous allez paroître dans le grand monde ; faites-vous un effort ; prenez un peu d'aiſance : ſans perdre de votre modeſtie, en attendant que vous faſſiez des preuves plus eſſentielles, montrez-vous digne, par une honnête aſſurance, du rang où votre choix vous a placé.

Un Domeſtique interrompit le Capitaine : il venoit avertir Richard que ſa Seigneurie étoit attendue pour dîner. Le Capitaine le prend gaiement par la main & le conduit dans la ſalle à manger. Le même Seigneur, à qui le Capitaine avoit préſenté Richard, y étoit déja rendu, il vient au-devant de ſon nouvel Hôte, de

l'air le plus caressant, le fait asseoir à côté de lui. Deux hommes de qualité, d'environ trente ans, distingués par des Ordres, & le Capitaine Sentri, formoient toute la compagnie.

Il ne se dit rien d'intéressant pendant le repas. Lorsque l'on eut desservi, les Domestiques étant retirés, le Seigneur, à côté duquel Richard étoit assis, le prend par la main, & s'adressant aux deux autres assis vis-à-vis de lui : Milords, leur dit-il, je vous ai proposé de prendre le nom & les armes de ma Maison ; vous ne l'avez pas voulu ; vous avez pensé sans doute que mes Ancêtres & moi lui avions fait trop peu d'honneur pour qu'elle valût la peine d'être relevée. J'en ai l'entêtement ; mais vous croiriez-vous dégrader par cette complaisance, & je cesse de l'exiger. Voici un jeune homme plus téméraire. Il veut bien se charger, après moi, d'empêcher ce vieux Château de tomber en ruines, & de perpétuer en Angleterre l'humble & médiocre race des Comtes de Westfield.

Cette harangue parut confondre ceux à qui le Lord s'adreſſoit. Ils regardoient Richard avec des yeux étonnés. Lui devenu plus rouge que ſon habit, paroiſſoit beau comme un Ange.

Vous ne répondez rien, diſoit l'ancien Lord aux autres : vous devez me connoître. Vous penſez à vous, & ne faites cas que de ce qui vous touche. Trouvez-vous extraordinaire que j'aie quelque retour vers moi?

Mais, Milord, reprit un des jeunes Seigneurs, on ne donne pas le bien de ſes enfants par fantaiſie : on ne fait pas porter un nom comme le vôtre, & qui nous touche d'auſſi près, par un premier venu.

Premier venu, ou non, reprit le Lord, il me plait, je l'adopte, & ne ſuis pas en peine d'être applaudi du choix. Cependant, j'ai une propoſition à vous faire. Je ne veux bleſſer la juſtice, ni mécontenter les miens. Vous connoiſſez mon porte-feuille : il eſt à moi, & je ſuis ſûr que vous en faites cas : je le donne à ce

jeune homme, si le dessein dont je vous ai fait part vous révolte.

A cette proposition les jeunes Lords, presque de concert, s'écrient : Milord est maître de ses volontés, on le croit soigneux de son honneur, judicieux ; on ne s'opposera jamais.....

Ne pas s'opposer, Milords, ce n'est pas me servir, reprit l'ancien, & je n'ai que vous pour faire mes affaires ; j'ai besoin de la Cour, & n'y veux connoître personne. Vous y êtes à merveilles. Nous allons passer dans mon cabinet, & je vous donnerai les instructions & les papiers nécessaires pour réussir. Ce n'est pas tout ; je veux marier mon Comte de Westfield, & richement : il doit tenir un état dont vous & moi n'ayons pas à rougir ; & si vous le voulez, cela devient possible, sans trop intéresser notre fortune.

Les jeunes Lords répondirent, qu'ils étoient entiérement dévoués à Milord. Votre complaisance me charme, ajouta celui-ci : il y a, poursuivit-il, dans le

Comté de Devon, un Baronnet d'une extraction mince, de peu de mérite; mais d'une fortune très-ample : il a une fille unique, dont on dit du bien : je la veux; mais il ne me convient pas de faire des démarches auprès de cet homme : vous même n'avez pas besoin d'en faire; c'est une créature de votre ami le Lord Hallifax : il vous le livrera pieds & poings liés : il me faut six mille livres sterlings de rente, en fonds de terre. Voilà le gros de mon projet. Passons dans mon cabinet, vous en apprendrez les détails. Capitaine Sentri, dit le Lord, en se tournant de son côté, prenez soin de votre Eleve. Les Lords sortirent. Le Capitaine conduisit Richard dans le Parc du Château.

Ils marchoient tous deux sans rien dire. Ils arriverent dans un endroit couvert & obscurci à dessein, par la quantité des arbres que l'on avoit fait croître autour sans ordre & sans symétrie. C'étoit une de ces solitudes ménagées à plaisir, au milieu d'un Parc, où l'on voyoit d'ailleurs des beautés de tous les genres,

pour y jetter de la variété. Un tronc d'arbre, en apparence renversé par le vent, étoit le seul siege qu'on y trouvât. Richard s'assied, le chapeau enfoncé sur les yeux, les bras croisés sur la poitrine, dans l'attitude d'un homme absorbé par ses rêveries.

Milord a l'air triste, dit le Capitaine. Ne m'appellez point Milord, répondit Richard. Je ne le puis être : je ne veux pas l'être. Je vole ici l'état à quelqu'un, & ne veux point m'élever par une bassesse. On me flatte, on m'enivre des plus douces espérances qui puissent toucher mon cœur ; on fait tout pour ébranler ma Religion ; mais on ne l'a pas détruite. Vous-même me parlez sans cesse de vertu ; mais vous ne me guérissez point de mes défiances. Un mouvement de tendresse m'emporte vers vous, & je le regarde comme mon plus dangereux ennemi. En un mot, Magicien, Fée, Esprit, Ange, Démon ou Diable, qui que vous soyez, faites-vous connoître de moi. Vous avez toujours lu dans mon

cœur : ainſi je ne ſaurois avoir de ſecret pour vous. Vous m'avez connu de la douceur, de la flexibilité, de la déférence ; mais vous ne m'avez ſurpris dans aucuns de ces mouvements de puſillanimité ou de crainte dont j'aie à rougir devant vous. Quittez cette apparence qui vous eſt ſans doute étrangere, montrez-vous à moi ; vous ne m'effrayerez point : ou le malheureux Richard, ſe regardant comme votre joüet, vous quitte, & tente les moyens les plus extrêmes pour vous éloigner de lui à jamais.

Non, mon fils, mon cher fils, lui répondit-on, en l'embraſſant avec tendreſſe, nous ne nous ſéparerons point : vous me connoîtrez, vous m'aimerez, vous ſerez ma conſolation & ma joie. Non, je ne ſuis ni Fée, ni Magicienne, ni Eſprit, ni Ange, ni Démon ; je ſuis un être de votre eſpece, & quelque choſe encore de moins. Je ſuis une femme, une foible femme : enfin vous êtes dans les bras de Rebecca Weſtfield, ſœur du maître de la maiſon où nous ſommes, veuve de Sir

Patrice Oberthon, & mere de ce pauvre Richard que j'embrasse.

Vous, femme! vous ma mere! s'écria Oberthon transporté.... Où suis-je? Qu'ai-je fait? Je me suis refusé aux tendres mouvements qui m'emportoient vers vous; j'ai voulu vous fermer mon cœur; je vous ai méconnue; j'ai été assez malheureux pour vous manquer! J'embrasse vos genoux.

Vous n'avez point de tort, mon cher fils, ou votre mere en est complice.... Mais, reprit Oberthon, quel enchaînement de merveilles! Comment, par quels moyens les avez-vous opérées? Tout vous obéit dans la nature.

Hélas! reprit sa mere, mon cher fils, votre imagination seule m'a obéie. Je m'apperçus que je l'avois étonnée, la premiere fois que je vous vis sous le déguisement de Bohémienne, qu'un hazard m'avoit fait prendre; vous étiez dans une espece de danger, il falloit vous en tirer. Je devois travailler à fixer notre état encore incertain. J'avois besoin de votre soumis-

ſion, de votre obéiſſance, de votre confiance entiere : je voulois vous connoître & vous éprouver. L'idée du prodige vous ayant ſaiſi, je réſolus de la fortifier pour m'emparer de vous par ce moyen; un peu de bonheur, un peu d'adreſſe & votre heureuſe ſimplicité m'ont fait réuſſir. Mes vues d'ailleurs ſont remplies : voilà tout le merveilleux; mais comme toute eſpece de déguiſement devient déſormais inutile entre nous, il eſt temps que vous acheviez de nous connoître tous deux.





# HISTOIRE DE MISS REBECCA WESTFIELD.

VOus apprendrez avec le temps l'histoire de notre Maison ; elle est noble, ancienne ; mais ce mérite nous est étranger : il faut éviter de s'en prévaloir. Si l'on avoit des avantages personnels, l'orgueil en terniroit l'éclat.

Je suis fille d'Edwart, Comte de Westfield, & de Lady Sara Tranquill. Le Ciel avoit béni leur mariage par la naissance de six enfants. Vous connoissez l'ainé : c'est Georges, à présent Comte de Westfield. Lady Heatmoore, que vous verrez, & William, Evêque aujourd'hui de Lincoln, la suivoient ; ensuite un frere que nous perdîmes jeune ; Edwart, mort

à la guerre, dont je conſerve un tendre ſouvenir; & moi, la cadette de tous.

Mon pere poſſédoit les Fiefs de la Maiſon, devenus depuis l'apanage de notre ainé. La dot de ma mere devant être le partage des autres, nous nous voyions réduits à de médiocres eſpérances. Mon pere, attaché à la Cour par un poſte diſtingué, y vivoit. Son épouſe, devenue infirme de très-bonne heure, ſe retira ici. On envoya mon frere ainé à l'Univerſité de Louvain, pour faire ſes études & ſes exercices. Au ſortir de l'Académie, il parcourut les différentes Cours de l'Allemagne, & revint en Angleterre, âgé de vingt-cinq ans. Je le vis alors pour la premiere fois.

Le Château paternel ne l'arrêta pas long-temps. Mon pere vouloit l'attacher à la Cour, & le força de reſter à Londres: ainſi je ne l'ai preſque pas revu depuis. L'Evêque de Lincoln, encore enfant, fut envoyé à Oxford. Peu après, le Lord Heatmoore rechercha ma ſœur ainée, & l'épouſa. . . . . . . . . . . . . . .

J'avois treize ans moins que ma sœur. Le Lord Heatmoore, en me voyant, prit du goût pour moi, fut au moment de changer de vues; les intrigues de mon ainée le ramenerent à elle. J'étois trop jeune pour avoir des desseins, & n'avois rien fait pour l'attirer : je le vis reprendre sans nul regret ses premiers engagements; mais ma sœur me regarda comme sa rivale, & ne m'a jamais pardonné de l'avoir été.

Le plus jeune de mes freres étoit mort à Westminster, où on le faisoit étudier. Edwart avoit une Lieutenance dans le Régiment des Gardes; & à la réserve des temps que son emploi lui permettoit de venir passer avec nous, je restois ici seule avec ma mere, que ses infirmités réduisoient à garder la chambre, supportant avec beaucoup d'impatience la solitude où j'étois confinée.

La lecture des Romans françois, dont j'avois acquis l'intelligence, étoit ma seule occupation; elle m'entretenoit dans le dégoût de la vie sédentaire, m'inspiroit de

la curiosité pour des choses qu'il m'étoit inutile de connoître; réveilloit en moi le germe d'une passion fatale à mon repos, & me donnoit de fausses idées des hommes, du monde, & de la nature en général.

Une plaisanterie de mon frere Edwart, me fit prendre le goût d'un amusement encore plus dangereux. J'étois à-peu-près de sa taille, & nous avions beaucoup de ressemblance l'un de l'autre. Il s'avise un jour de me faire essayer un de ses uniformes; vous me voyez en habit d'homme: brillante de jeunesse, je dûs paroître encore mieux aux yeux d'Edwart sous ce travestissement: pour le rendre complet, il fut décidé qu'on feroit un habit exactement sur ma mesure, & le projet fut exécuté.

Sous ce nouvel habit, je me présentai dans les maisons du voisinage, & y fus d'abord méconnue. On me prenoit pour le plus jeune de mes freres, dont on ignoroit la mort. Ce succès m'encouragea; & en continuant de me masquer ainsi, je

pris la contenance hardie, naturelle, enfin le maintien cavalier : j'appris à manier un cheval avec adresse; & instruite par un Valet-de-chambre françois, de mon frere, autrefois Prévôt de Salle à Paris, je devins consommée dans l'art de l'escrime. Mes matinées entieres étoient employées à ces exercices; à peine reprenois-je l'habillement de mon sexe pour paroître dans l'appartement de ma mere. La chasse se joignant aux autres, bien-tôt tous mes moments furent remplis par ces occupations si peu séantes à mon état.

Le départ d'Edwart pour Londres, suspendit mes cavalcades; mais la manie en devint plus forte. J'attendois son retour avec impatience, pour m'y livrer de nouveau : il fut assez prompt; ayant obtenu un congé au bout de trois mois, il revint accompagné d'un Officier de son Corps, nommé Sir Patrice Oberthon. C'étoit un cadet d'Irlande, fils d'un Lord des plus qualifiés & des plus pauvres du Royaume. Il avoit environ trente ans. Sa figure étoit belle, noble, prévenante; son

esprit étoit agréable, adroit, insinuant: Edwart avoit beaucoup d'amitié pour lui, & le mit en tiers dans toutes nos parties.

Sir Patrice s'attacha à me plaire, & n'eut pas de peine à réussir : je n'étois pas sur mes gardes. Il me fit un aveu assez libre, & je le reçus cavaliérement; mon habit m'inspiroit de la hardiesse, & autorisoit la sienne. Je n'avois qu'un moyen à opposer à ses attaques : l'état de notre fortune devoit nous éloigner de penser l'un à l'autre. Je connoissois les préjugés de mon pere & de mon frere ainé contre les Irlandois; mais je ne pouvois alléguer honnêtement ce motif, trop bien démenti dans mon propre cœur. Sir Patrice, prétextant une grande passion, ne fut pas rebuté par une aussi foible défense; il redoubla d'empressements, continua ses assiduités au Château avec mon frere & sans mon frere; & voyant que ses affaires n'avançoient point assez, il usa d'un moyen peu digne d'un galant homme, pour me mettre dans le cas de rechercher moi-même sa main.

Dans ces entrefaites, mon frere Edwart, pourvu d'un Brévet de Colonel, eſt tué à la tête de ſon Régiment, en faiſant ſon devoir. Cette mort touche vivement mon pere, le grand âge & le chagrin le conduiſent au tombeau; bien-tôt après, ma mere, languiſſante depuis quinze ans, acheve ſa pénible carriere. Lady Heatmoore & mon frere, alors Doćteur d'Oxford, étoient venus lui fermer les yeux, tandis que le nouveau Comte de Weſtfield ſe faiſoit recevoir au Parlement, alors aſſemblé.

Ma conduite, peu éclairée juſqu'alors, ne tarda pas à être connue de mes parents. J'avois perdu dans Edwart le ſeul ami, le ſeul protećteur ſur lequel j'euſſe pu compter parmi les miens. De vieux domeſtiques zélés, ou croyant l'être, déclarerent à Lady les particularités de mon commerce avec Sir Patrice, dont notre indiſcrétion pouvoit leur avoir donné connoiſſance.

J'étois majeure; nos affaires étoient arrangées : j'avois reçu en billets, ſur la

Banque, cinq mille livres ſterlings, faiſant le fonds de ma fortune. Je fus avertie qu'on avoit écrit au Lord Weſtfield de ſe rendre promptement chez lui. On attendoit Lady Francis, ſon épouſe, ſous peu de jours. Cette Dame étoit du caractere de Lady Heatmoore, & très-liée avec elle. Je craignis de voir ma famille ſe réunir contre moi, & réſolus d'aller ſecrétement à Londres, chercher Sir Patrice; la jouiſſance de ma liberté & de ma fortune me permettant de prendre hardiment la qualité & le titre de ſon épouſe.

Un domeſtique affidé me tint des chevaux prêts, & je partis en habit d'homme; je pouvois le paroître aux yeux des autres; mais dans un voyage aſſez long, les incommodités d'une groſſeſſe, avancée de quatre mois, ne m'avertiſſoient que trop que je ne l'étois pas.

Sir Patrice logeoit en Peecadilley. J'allai le matin le ſurprendre dans l'appartement qu'il occupoit. Ce fut une ſurpriſe en effet pour lui. Ses vues ne quadroient pas avec les miennes : une minute après

mon arrivée, j'eus lieu de m'en aſſurer. Il me reçut ſans aucun empreſſement, avec un air d'embarras & de contrainte. Je le croyois peu inſtruit de mes affaires, & lui fis le détail de mon état, de nos reſſources. Il parut encore plus rêveur, plus froid. Je le preſſai, & voulus le piquer d'honneur : il devint ironique, inſultant. Le réſultat fut que le métier de Soldat, que je faiſois, ne quadroit pas avec le lien ſérieux dans lequel je voulois m'engager. Je tombai à ſes genoux, le conjurant d'avoir pitié de l'enfant dont j'allois devenir mere. Il me repouſſa d'une maniere outrageante. Je ſus me modérer; & déterminée à le pouſſer à bout, je me retirai conſternée en apparence, & furieuſe au fond du cœur.

Je me cache dans une chambre garnie, aux environs de la demeure de Sir Patrice; mon domeſtique, par mon ordre, ſe met ſur ſes traces & éclaire ſes actions; attaché à la veuve d'un riche Jouailler de Londres, dans l'eſpérance de l'épouſer, il avoit perdu de vue ſes anciennes con-

noiſſances, & lui donnoit tout ſon temps. Le ſoir il ſe retiroit chez lui, ſeul & ſans précautions. Je m'arme de réſolution; je me mets en embuſcade au coin de la rue: je le vois venir d'un bout de la place à l'autre, je m'avance au-devant de lui & le rencontre au milieu; nous nous reconnoiſſons à la clarté de la lune. Traître, lui dis-je, rends-moi juſtice. Il me répond par une invective, & cherche à m'échapper. Je mets l'épée à la main: forcé de tirer la ſienne, il veut appeller, recule, ſe bat en retraite; je le preſſe, il ne fait que parer: je le bleſſe; il devient furieux, m'attaque à ſon tour, ſe précipite ſur mon fer en voulant me déſarmer, & ſe fait une bleſſure mortelle. Il la jugea telle dès qu'il l'eut reçue: il tombe. Ah! Rebecca, me dit-il, vous m'avez tué! Ce mot me rendit à moi-même. Cher Patrice! m'écriai-je.... Malheureuſe! qu'ai-je fait?... Vous vous êtes vengée, Rebecca, & je vous pardonne; prenez ſoin de moi.

Je cours à l'autre bout de la place, je trouve une chaiſe à porteur: je la con-

duis ; je mene le bleſſé à ſon appartement, & tandis que ſon Valet-de-chambre le couche, s'attache à arrêter le ſang qui coule des bleſſures, je vole pour chercher des ſecours. Je reviens bien-tôt avec un Chirurgien habile. On poſe le premier appareil. Je ne voulois pas me retirer. Rebecca, me dit Sir Patrice, allez-vous repoſer ; venez demain matin dans des habits plus convenables. Faſſe le Ciel que j'aie le temps de réparer les torts dont vous avez à vous plaindre.

Je vins de très-bonne heure le lendemain. Sir Patrice avoit fait aſſembler chez lui un Miniſtre, deux gens de Loix, deux de ſes amis; tout étoit prêt pour notre mariage; le propriétaire de la maiſon & un parent de ſon épouſe, me ſervirent de témoins, & la cérémonie ſe fit, avant la levée de l'appareil, avec toutes les précautions qui pouvoient en aſſurer la ſolidité.

Votre pere étoit bleſſé à mort. Il l'étoit de ma main ; il m'étoit cher.... Je paſſe rapidement au moment douloureux

où je le perdis, huit jours après notre union. Je lui rendis les triftes devoirs qu'il devoit attendre de moi, m'éloignai du Quartier de Peecadilley, & vins m'établir, jufqu'au moment de mes couches, dans un petit appartement, fur la Paroiffe de S. Paul. J'avois envoyé mon Domeftique affidé aux environs du Château de Weftfield, pour favoir comment ma famille auroit pris mon évafion. Tout étoit ligué contre moi : il n'étoit queftion que de partis violents. Mon frere le Docteur, élevé depuis peu à l'Evêché de Lincoln, époufoit la haine de Lady Heatmoore; Lady Francis, époufe du Comte de Weftfield, s'y prêtoit; tous trois de concert, animoient notre ainé & l'avoient rendu furieux.

J'eftimois le Lord mon frere; mais je craignois fes préjugés, fes emportements, fon caractere. Je conçus la néceffité de m'éloigner de ma famille, de dérober à la haine de ma fœur le fpectacle de ma fituation, & de chercher un afyle où je puffe vivre tranquille & dans l'aifance, avec

la médiocre fortune dont je me trouvois maîtresse.

Je ne pouvois le trouver dans Londres. Mes fonds, en y comprenant ce que j'avois recueilli de la succession de Sir Patrice, se montoient à six mille six cents livres sterlings; ils étoient en actions sur la Banque; le revenu n'en étoit pas suffisant pour me soutenir avec décence dans une Ville aussi grande, & où tout est à si haut prix. Je pouvois me retirer dans une Province éloignée, ou aller vivre en France. Je balançai quelque temps entre ces deux partis; enfin mon goût & mes habitudes l'emporterent. En vivant en Angleterre, il falloit m'assujettir aux occupations, à la conduite ordinaire d'une personne de mon sexe, ou, en affichant une singularité, renoncer à la considération des personnes parmi lesquelles j'aurois à vivre. En passant en France sous mon habit cavalier, je perdois de vue les gens que je voulois fuir, j'échappois à toute espece de contrainte, je doublois, pour ainsi dire, mes revenus en acqué-
rant

rant ma liberté. Ce projet me séduisit & je m'y arrêtai.

Le temps de mes couches arriva. Vous prîtes naissance, mon cher Richard. De tous les amis de notre Maison, M. Sterlook, Banquier de la Cité, étoit le seul avec qui j'eusse conservé des liaisons & qui eut connoissance de mes aventures. Il fut votre Parrain ; deux amis de Sir Patrice furent témoins du Baptême dans la Paroisse de Saint-Paul ; l'acte fut revêtu de tout ce qui pouvoit le rendre authentique.

Vous fûtes envoyé à nourrice à Bakway. De là vous deviez passer à Southam, comme vous l'avez fait, pour y recevoir la premiere éducation, dans la maison d'une honnête veuve, nommée Mistriss Hallen. Quoiqu'on cherchât soigneusement à cacher qui vous pouviez être, on ne déguisa pas votre nom de famille : il est très-connu en Angleterre, sur-tout en Irlande ; mais il vous étoit commun avec beaucoup d'enfants nés dans la Tribu d'Oberthon, & vous con-

fondoit avec eux. Cette précaution, ſuggérée par M. Sterlook, achevoit d'éloigner tous les doutes qu'on auroit pu former par la ſuite ſur votre naiſſance; notre famille & celle de votre pere étoient pourvues d'héritiers, qui vous éloignoient alors de toute prétention à une meilleure fortune; mais je voulois vous ménager les reſſources de l'avenir: & pour mettre obſtacle aux intrigues qui auroient pu vous en priver, je laiſſois tout le monde dans l'ignorance ſur votre ſort & ſur le mien.

Après avoir pourvu à ce qui vous regardoit, je vous recommandai à M. Sterlook: je mis entre ſes mains ma petite fortune; je lui confiai mes deſſeins, le lieu de ma retraite, & m'embarquai pour la France, en habit d'homme.

J'errai long-temps dans les différentes Villes, dont les Côtes maritimes de ce Royaume ſont bordées, ſans pouvoir me fixer dans aucune: enfin, la ſituation de Toulouſe me plut, & je m'y arrêtai. La langue, les uſages du Pays m'étoient de-

venus familiers, & ce fut alors, mon cher Richard, que d'après ce que je voyois chaque jour de ce Peuple folâtre & caressant, confondue au milieu d'eux, ne voyant pas leurs chaînes, & me trouvant moi-même parfaitement libre, tenant toujours à mes idées Angloises, je me demandois, si la France étoit un hospice général, sacrifié entiérement au plaisir des Etrangers qui y abordent, où le Peuple, gémissant sous une contrainte qu'il déguise, fût forcé par un mouvement secret, de rire & de danser, toute l'année, pour l'amusement de ses Hôtes.

J'aimois la dissipation : elle m'étoit nécessaire. Déplacée, comme je l'étois à tous égards, j'avois besoin de me fuir. Je ne formois point de liaison particuliere ; la légéreté Françoise m'effrayoit : il ne me convenoit pas de faire mon ami d'un homme, & le commerce des femmes m'étoit insipide. Je me livrois à tous les goûts que je vous ai fait connoître. J'avois des chevaux, des chiens. Mais m'appercevant enfin que ces fantaisies dispen-

dieuſes diſſipoient trop promptement mon médiocre revenu, je cherchai des reſſources dans les Arts, les Livres, la compagnie des gens inſtruits, & les Spectacles. Ce fut dans ce nouveau cercle d'amuſements, que je puiſai l'envie de voir Paris. Le Peuple de cette Capitale me parut plus diſſipé & moins gai que celui de Toulouſe; j'y trouvai d'ailleurs ce qui pouvoit flatter mes inclinations dans tous les genres. Les Académies d'exercice m'offroient de quoi paſſer les matinées; des cours de ſciences abſtraites, miſes à ma portée, rempliſſoient les après-midi; & les Spectacles le reſte du vuide de la journée. Le ſoir, je rentrois extrêmement fatiguée & achevois de m'oublier dans les bras d'un ſommeil profond, que je m'étois rendu néceſſaire. J'avois pris le nom de Sentri, que j'ai gardé juſqu'à ce jour.

Dans les Académies que je fréquentois, j'avois occaſion de voir beaucoup de jeunes gens de ma Nation; mais je ne me faiſois pas connoître d'eux pour An-

glois, dans le dessein de les étudier plus à mon aise; ils me prenoient à mon parler Toulousain, que j'avois un peu conservé, pour un Gentilhomme de Gascogne. Il y avoit dans notre commerce, je ne sais quoi de haut, de froid & de dédaigneux. Ils me traitoient comme un François; moi je les regardois comme des gens dont on auroit pu faire des hommes, en adoucissant leurs mœurs, & rectifiant des préjugés révoltants pour l'humanité: tels qu'ils étoient, ils me paroissoient insoutenables, & n'étant point soupçonnée de savoir leur langue, je leur entendis tourner en ridicule un de leurs compagnons d'exercice, avec tant d'aigreur & si peu de retenue, qu'il me prit envie de me lier avec lui. Ils ne lui reprochoient pas un défaut dont un être raisonnable n'eût pu s'applaudir comme d'une bonne qualité. Il étoit modeste, doux, honnête & reconnoissant, au point de se piquer d'être l'ami des François, dont il avoit reçu un accueil obligeant ou quelques légers services. Il sou-

tenoit qu'on ne devoit pas insulter chez elle une Nation qui n'y insultoit personne, & pensoit lui-même n'avoir pas des raisons suffisantes pour la mésestimer. Ne pouvant le corriger de ses travers, ses camarades l'abandonnerent, & il resta seul avec moi. Il se nommoit Estewan, étoit Gallois. Lorsqu'il fut seul je l'abordai, & lui parlai si bon Anglois qu'il eut lieu d'en être surpris. Je m'avouai pour son compatriote & pour son complice dans la façon de penser : enfin, mon fils, à la suite de cette ouverture, nous devînmes amis & presque inséparables, nous le serons toute la vie. Il n'y eut jamais d'ame plus douce, plus vraie, plus sensible que celle d'Estewan. Je pourrois vous en dire mille biens; mais vous le connoîtrez & vous en apprendrez davantage par son commerce. Vous lui avez déja quelques petites obligations indirectes, & quand vous le reverrez, sa figure ne vous sera pas étrangere.

Je n'avois jamais connu que l'amour, & n'avois pas eu sujet de m'en louer. Mon

ame se livra à l'amitié avec toute la chaleur dont elle étoit susceptible. Estewan, peu riche, ayant dissipé, pour son éducation, au-delà de la somme qu'il pouvoit raisonnablement sacrifier, songeoit à repasser la mer; je me déterminai à faire ce voyage avec lui.

Nous passâmes à Londres. Je vis M. Sterlook; je sus de vos nouvelles. On se louoit de votre douceur, de votre application. Je conférai avec cet honnête Banquier sur le parti que je pourrois vous faire prendre.

L'état des familles n'avoit pas changé, mes ressources n'étoient point augmentées, vous étiez d'un tempérament délicat; il fut décidé qu'on vous enverroit à Oxford, comme un jeune homme destiné à l'état Ecclésiastique.

Estewan prit bien-tôt après le chemin de Galles, & je l'y suivis. Son patrimoine étoit mince, une partie en étoit abandonnée pour la subsistance d'une mere âgée & respectable: nous n'étions pas fort à notre aise; mais un ami tient lieu de bien





des choſes. Je paſſai ſix mois avec lui ſans m'ennuyer, m'occupant à détruire les renards dont ſon petit Territoire étoit infecté : & je revins en France, déterminée à retourner déſormais tous les ans au Pays de Galles.

Cependant j'en fus deux ſans tenir parole. A mon ſecond voyage, je trouvai Eſtewan dans l'embarras. Il étoit amoureux de la fille ainée de Miſtriſſ Bullcock, que vous connoiſſez : elle n'avoit que quatorze ans alors. Il n'oſoit parler de ſa paſſion, ni à Miſſ Anna, qui l'avoit fait naître, ni à la mere, ni à perſonne. Les circonſtances étoient au plus déſavorable pour lui. Miſtriſſ Bullcock venoit de perdre ſon mari, le bien qui lui reſtoit ſe trouvoit engagé à une eſpece de Juif, pour 150 livres ſterlings. Cet homme preſſoit pour ſe faire payer; la famille étoit dans la déſolation & au moment de ſa ruine. Mon ami Eſtewan n'y pouvoit apporter de remede. Comment préméditer un mariage dans un état auſſi déſeſpéré? en ſuppoſant le bien de Miſtriſſ Bullcock

libéré, il n'étoit pas même raiſonnable d'y penſer. J'engageai mon ami à réſerver l'aveu de ſes ſentiments pour des temps plus heureux, & déterminée à paſſer l'année entiere avec lui, je ſacrifiai la plus grande partie de mes revenus à tirer d'affaire cette eſtimable & malheureuſe famille. Je voulois qu'Eſtewan prît ce petit ſervice ſur ſon compte, mais il me nomma à Madame Bullcock : voilà l'origine des liaiſons que j'ai conſervées avec elle.

L'année étant révolue, je retournai à Paris. L'Europe étoit en paix, & paroiſſoit devoir y être long-temps. J'eus occaſion de connoître un Mouſquetaire, iſſu d'une bonne Maiſon, de la Province de Lancaſtre. Il ſe nommoit Filtzmartin. Croyant appercevoir en moi de l'attachement pour la France, il me dit qu'à vingt-quatre ans, que je paroiſſois avoir, il étoit étonnant que je ne cherchaſſe pas à entrer dans le Service, ſeul état convenable à un homme de condition. Lui, né à Saint-Germain, n'ayant que quinze

cents francs de pension, il subsistoit avec agrément, & avec l'espérance de s'avancer.

M'ennuyant de ce que j'avois fait jusqu'alors, la fantaisie d'être Mousquetaire me saisit. Filtzmartin me présente à son Commandant, comme un débris de la fortune des Stuarts.

Je plais : on m'agrée. De nouveau, je me trouve monter à cheval ; mais par état. Je vais souvent à Versailles, le goût pour la chasse se réveille ; bien-tôt le Roi de France ne force pas un Cerf sans m'avoir pour compagnon ou pour témoin de son succès. Cela vint au point de me faire remarquer.

J'arrivois un jour un peu tard pour les abois. Le Roi, habitué sans doute à me voir, dit assez haut, pour être entendu de moi : ah! voilà mon Mousquetaire! Trop flattée d'avoir mérité cette distinction, je cherchai à me faire remarquer de plus en plus ; mais j'avois doublé, triplé mon écurie, & M. Sterlook m'avertit que j'avois altéré mon capital. Je pris la résolution de m'aller confiner pour

quelques temps auprès de mes amis, dans mon Pays de Galles, & partis de Verſailles, munie d'un bon congé.

Pendant que je vivois chez Eſtewan, la guerre avec l'Eſpagne ſe déclare : nos Politiques diſoient que la France ne tarderoit pas à ſe mettre de la partie. J'aimois la perſonne du Roi ; mais je ne pouvois le ſervir contre ma Nation. Je fus forcée de prendre mon parti, & j'envoyai ma démiſſion à mon Commandant.

Sir Thomas Collwille levoit alors, avec commiſſion, une Compagnie franche, pour ſuivre l'Amiral Anſon dans ſon expédition des Indes. Nous nous étions vus en France; il m'offrit la Lieutenance de ſa Compagnie, & je l'acceptai. Cette Campagne m'offroit des moyens de ménager notre petite fortune, & peut-être de l'augmenter.

Je vous recommandai à M. Sterlook, & m'embarquai ſur le Contre-Amiral, avec un détachement de cent cinquante hommes. Je ne vous parle pas du voyage

& de l'expédition; tout vous eſt étranger, hors le fruit que j'en ai recueilli.

Après une abſence de quatre années, & des aventures extraordinaires de tout cet armement redoutable, il ne revint en Angleterre qu'une petite poignée de monde, ſur un vaiſſeau délabré, écraſé de richeſſes ; & j'eus le bonheur d'en être. Nous dûmes notre conſervation au génie plein de reſſources qui nous commandoit, & à la Fortune qui nous conduiſit au Port à travers une Eſcadre ennemie, à la faveur d'un brouillard. Sir Collwille étoit mort, & de droit, j'étois devenue Capitaine d'un Corps de Troupes, composé de cinq cents hommes au départ, & réduit pour lors à trente-ſix.

J'arrive à Londres. Je vole chez M. Sterloock; âgé de ſoixante-dix-ſept ans, il étoit tombé en enfance; ſa famille venoit de le faire interdire; mes fonds étoient en ſûreté. Je réclamois des papiers; l'inventaire n'étoit pas encore fait. On ne put me dire un mot de mon pauvre Richard.

Chargée de rendre compte de ma Compagnie, & de ſuivre ſes intérêts à la liquidation des priſes faites par l'Eſcadre, je ne puis m'abſenter de Londres. J'écris à Southam, à Miſtriſſ Hallen, je ne reçois pas de réponſe; une ſeconde, une troiſieme Lettre, ne ſont pas plus heureuſes: mortellement inquiete, je demande un Congé de huit jours pour aller à Southam; les Commiſſaires de l'Amirauté, à qui je m'étois rendue trop néceſſaire, me le refuſent. Enfin, je m'adreſſe à mon ami Eſtewan & le conjure de me venir joindre, ayant le plus grand beſoin de ſes ſervices. Il me répond, qu'il ne peut abandonner ſa mere, qui eſt à toute extrémité. Ma ſituation étoit déſeſpérante; ſi j'abandonnois mes devoirs, je me mettois dans le cas de perdre la fortune amaſſée pour vous avec tant de périls & de fatigues, & cependant je craignois de vous avoir perdu.

Au milieu de ces allarmes, l'eſpérance de vous voir prendre dans le monde un rang ſortable à votre nom, m'excitoit à

me rapprocher du chef de notre famille. Le Lord Weſtfield étoit à Londres : je le ſus. J'appris qu'il demeuroit dans la rue de Southampton, dans un appartement garni. Dans la même maiſon, un logement, au-deſſus du ſien, étoit ſans locataire. Je le prends. Je n'appréhendois pas d'être reconnue en paſſant devant mon frere ; je le connoiſſois pour être diſtrait. Mon uniforme, mon état actuel, me mettoient à l'abri d'être ſoupçonnée par lui. J'aurois deſiré qu'un hazard nous rapprochât, qu'il pût prendre de la curioſité ſur mon compte. Je l'aimois, l'eſtimois ; mais je le craignois encore davantage. En prenant mal mon temps, en m'expoſant à l'aborder dans un moment où il eût été mal diſpoſé, je pouvois échouer dans mon entrepriſe, ſans eſpérance de retour de ſa part.

Il venoit de perdre, depuis peu, ſon fils unique, & le pleuroit encore. Mon Domeſtique avoit appris cette nouvelle du ſien. Ses filles étoient mariées depuis trois ans aux Lords Mellfont & Ethreg-

ge, Chevaliers de l'Ordre d'Ecosse, & Pairs de ce Royaume; sa famille le négligeoit beaucoup, & il étoit comme isolé.

J'appris aussi quelles étoient ses habitudes. Hors des séances du Parlement, il s'intriguoit avec les Agioteurs en chef de Londres, pour travailler sur les papiers publics, étoit assidu le soir aux pantomimes de Cowentgarden; le Spectacle fini, il entroit au Caffé, y rêvoit pendant quelque temps, & se retiroit vers les onze heures. Je le suivois par-tout dès que mes affaires me le permettoient, observant toutes les précautions possibles pour ne lui être pas suspecte.

Il faut, mon cher Richard, vous donner une idée du caractere de votre oncle. C'est un des plus dignes hommes, & un des plus singuliers qu'ait produit l'Angleterre. Le Lord, votre grand-pere, vouloit l'attacher à la Cour, & l'y a retenu auprès de lui tant qu'il a vécu. Mais dès que votre oncle a dépendu de lui-même, à peine reçu à la Chambre des Pairs, il a renoncé à toute espece de faveur; retiré

dans ſes Terres, il eſt cultivateur entendu, économe, & le meilleur de tous les maîtres. Pour ſes vaſſaux indigents, pour le malheureux quel qu'il ſoit, il pouſſe la charité juſqu'à la profuſion. De retour à Londres, il fait charger des Vaiſſeaux, s'intéreſſe dans l'établiſſement des Manufactures, ſuit les mouvements des fonds publics, & joue le rôle de l'homme intéreſſé. Dans la Chambre des Pairs, plein de bonnes intentions, il eſt inacceſſible à toute eſpece de brigue; ſans complaiſance pour le Miniſtere, il ne le contrecarre jamais, à moins qu'il ne le ſoupçonne d'entreprendre ſur le bien public. Il mépriſe la Chambre des Communes, ne veut jamais traiter avec elle, & devient inutile à ſa propre Compagnie par cette inflexibilité de caractere. Il a bien d'autres préjugés, je pourrois même dire d'autres manies; mais vous les connoîtrez par les détails que je dois vous faire. Du reſte, faſſe le Ciel que vous lui reſſembliez pour la droiture, l'intégrité & la bienfaiſance.

Depuis quinze jours j'étois attachée à le ſuivre, inutilement pour lui & pour moi, lorſqu'un ſoir, étant dans le Caffé de Co-wentgarden, trois hommes de mauvaiſe mine, aſſis à peu de diſtance de moi, & s'y entretenant à voix baſſe, laiſſerent échapper ſon nom. Le Spectacle étoit commencé, & je n'avois pu y trouver de place. La tête appuyée ſur une main, je rêvois, & l'on pouvoit me croire en-dormie. Le nom de Weſtfield attira mon attention, je prêtai attentivement l'oreille ſans quitter mon attitude.

Il a dîné à Kingſarms, dit un des gens que j'écoutois, avec tels & tels; il avoit à lui ſeul trois Courtiers ſur la Bourſe. Bradshaw m'a dit avoir négocié pour lui la valeur de vingt-cinq mille livres ſterlings; il y ſera bon, répondit un de leur compagnie. Je perdis la ſuite de la con-verſation; ils s'étoient levés, & avoient été choiſir un endroit moins ſuſpect, pour y méditer ſur ce qu'ils vouloient faire.

Le Spectacle finiſſoit. Le Lord Weſt-

field en ſort couvert, comme à ſon ordinaire, d'un ſurtout aſſez ſimple. Il demande de la limonade chaude & s'aſſied; les trois coquins avoient diſparu.

A onze heures Milord fait demander une chaiſe; il n'avoit pas même un domeſtique avec lui. La chaiſe eſt amenée; il y entre : je la ſuis; mais d'un peu loin. A peine entroit-elle dans la rue de Southampton, j'entends du bruit, je mets l'épée à la main, je cours; la chaiſe eſt arrêtée : les coquins ſont à la portiere; ils m'apperçoivent; un d'eux ſe détache & vient, l'épée haute, au-devant de moi; je l'étendis par terre du premier coup, & courus aux autres; mais aux cris de leur camarade, ils avoient pris la fuite. Je trouve Milord ſe débattant, criant dans la chaiſe abandonnée par les porteurs, qui, peut-être, étoient complices. Je l'aide à en ſortir, le prends par-deſſous le bras, & nous regagnons ſon logement à pied.

J'avois encore à la main mon épée toute ſanglante. En entrant, j'avertis

l'Hôte d'aller faire le rapport aux gens du Guet de ce qui venoit d'arriver.

Le Lord Westfield, encore troublé par le danger, ne disoit rien. Deux domestiques viennent pour l'éclairer; il s'appuie sur leurs bras, gagne son appartement, & je le suis.

Il s'assied, en entrant dans sa chambre, me regarde fixement; c'est vous, me dit-il, Capitaine, mon voisin, vous venez de me rendre un grand service. On en vouloit à mon porte-feuille : le voilà; il y a cent mille livres sterlings, vous les avez sauvés de la main des voleurs. Je voulus dire, que je m'estimois trop heureux de m'être trouvé à portée de lui rendre ce service. Vous avez, ajouta-t-il, travaillé pour vous comme pour moi. Le porte-feuille est à nous deux, & vous en prendrez ce qui vous sera plaisir; ne craignez pas de me désobliger.

Je ne jettai pas les yeux sur le porte-feuille. Je me trouvois auprès d'un frere, dont j'aurois acheté l'amitié de tout mon sang. Le péril qu'il venoit de courir m'é-

tonnoit encore. L'embarras de mon état actuel, les remords ſur ma conduite paſſée, ſi peu digne de lui, l'envie de me découvrir, de tomber à ſes genoux, de lui demander ſes bontés & pour vous & pour moi ; tous ces divers ſentiments m'agitoient à la fois.

Le Lord étonné de ma contenance, après s'être tu un moment, m'adreſſe la parole. Qu'eſt-ce, Capitaine ? doutez-vous que je ne ſois aſſez noble pour vous donner trente, quarante, cinquante mille livres ſterlings ?

Non, répondis-je, Milord, je connois votre généroſité; le zele, & une affection dont vous ignorez le motif, m'ont porté à vous rendre un ſervice dont vous paroiſſez faire cas. J'aſpire à une récompenſe bien plus flatteuſe pour moi, à votre amitié....

Mon amitié! reprit le Lord, & qui êtes-vous ? Vous revenez des Indes.... Nous ſerions-nous connus quelque part?... Mais, en effet, vos traits ne me ſont pas abſolument étrangers.... Etes-vous Anglois?

Je ne ſavois que répondre : pendant qu'il m'examinoit, j'étois tremblante; il y avoit quelque choſe de farouche, de dur dans ſa phyſionomie.

Répondez-moi donc, pourſuivit-il: non, Milord, lui dis-je, toute troublée. Je ſuis.... François....

Je m'en ſuis douté, reprit-il, à votre accent, à votre allure.... Mon amitié à un François, à un ennemi de l'Etat! Allez, je vous pardonnerai d'être tout ce que vous voudrez, quand vous aurez pris mon porte-feuille.

Non, Milord, lui dis-je, j'ai l'ame trop haute pour vendre un ſervice à ce prix.

Tu ne veux pas d'argent, François! repliqua-t-il, comme en colere, & que veux-tu donc? Qui t'a chaſſé de ton Pays? Pourquoi portes-tu les armes pour nous? Parle; as-tu eu de mauvaiſes affaires? je m'intriguerai, s'il le faut, pour toi. Je te ferai recommander à tous les Miniſtres, à ton Roi; je te tirerois de l'Enfer ſi tu t'étois mis dans le cas d'y tomber.

Non, Milord, répondis-je, je ſers

l'Angleterre d'affection, & n'en veux pas sortir; je n'ai point de retour du côté de ma patrie; je n'y ai rien commis qui m'expose aux rigueurs de la Justice, & vous prie d'employer ailleurs votre crédit.

Tu veux nous servir, repartit Milord; tu as fait l'action d'un brave homme; tu n'aimes pas l'argent : tu ne nous trahiras pas. Je vais intéresser tous les Seigneurs de l'Amirauté à ton avancement.

Encore une fois, lui dis-je, j'ai eu le bonheur de vous être utile; je vous ai demandé le prix qui me convenoit, & n'en veux point d'autre....

Quoi, François, tu veux être mon ami! mais je ne veux pas t'aimer.... Je n'aime personne; pas même mes enfants.... Non.... non.... non, tu ne sortiras pas de cette chambre, ou tu me diras ce que tu veux de moi.

Je ne puis vous le dire aujourd'hui, Milord.... Mais quel terme prends-tu?... Un mois, répondis-je.... Tu viendras donc chez moi à ma Terre; car j'y serai. Voilà un scheling que je romps, prends

en la moitié, & ſoit que tu viennes ou quelqu'un de ta part, n'oublie pas de me faire préſenter cette piece d'argent.

Je quittai le Lord Weſtfield, & me retirai dans mon appartement; il ſortit le lendemain de grand matin de celui qu'il occupoit au-deſſous de moi, & alla en prendre un près du Parc de S. James.

Mes inquiétudes ſur votre ſort étoient cependant des plus vives, quand je vis arriver Eſtewan, couvert de deuil. Sa mere étoit morte : prévenu, par mes Lettres, du beſoin que j'avois de ſes ſervices, il venoit me les offrir. Mes affaires auroient pu s'arranger dans quatre à cinq jours, & me donner le loiſir de faire le voyage de Southam. Mon impatience ne me permit pas d'attendre, j'y envoyai Eſtewan. Je le chargeai de voir Miſtriſſ Hallen, & de me rapporter des nouvelles poſitives d'un jeune homme confié à ſes ſoins, en qui je prenois le plus grand intérêt. Eſtewan partit. Je travaillai avec toute l'aſſiduité, l'empreſſement poſſible à terminer les affaires dont j'étois char-

gée. Déja la liquidation des effets rapportés par l'Amiral Anſon étoit faite. La part qui m'en revenoit paſſoit trente-trois mille livres ſterlings, il m'en revenoit dix-huit cents pour mes appointements. Je reçus ces ſommes, & les joignis à celles que j'avois déja dans la Banque de Meſſieurs Sterlook fils, & fis rendre juſtice à tous ceux de ma Troupe à qui elle étoit due.

Mon travail étoit à sa fin, lorſqu'Eſtewan reparut.... Je le vois, il m'aborde d'un air embarraſſé. Et le jeune homme? lui demandai-je.... J'apprends la mort de Miſtriſſ Hallen, votre départ d'Oxfort, votre voyage dans le Comté de Devon, votre entrée dans la maiſon de Sir Georges Nettlling. Le Chapelain de Woodſtock & le Miniſtre de Buttorf, qu'Eſtewan avoit été obligé de voir, lui avoient appris toutes ces particularités. Jugez de mon ſaiſiſſement, mon cher Richard, en ſachant le triſte état auquel mon abſence, la mort de Miſtriſſ Hallen, & l'indiſpoſition de notre ancien ami, M. Sterlook, vous avoient

avoient réduit. Libre de vous aller chercher, je prends mes mesures pour me rendre dans la Province de Devon. Nous arrivons à Clostern, Estewan & moi. Nous nous arrêtons dans une Auberge, vis-à-vis le Château, pour y prendre langue. J'y vois beaucoup de mouvements, auxquels, d'abord, je ne vous croyois pas intéressé. La maîtresse de l'Auberge avoit été nourrice de Milady Nettlling. Plusieurs personnes entroient dans la maison & en sortoient précipitamment; je leur entends prononcer le nom de Richard. On se parloit avec feu. Je m'approche, je demande ce qui est arrivé à ce Richard. Il a séduit, ravi la fille du Maître de ce Château : il est en fuite; on le poursuit; Sir Georges & ses gens montent à cheval. Je tire Estewan à part, nous prenons nos chevaux, nous côtoyons le Parc; bien-tôt nous nous séparons. Vous deviez être en habit de livrée: votre âge, vos vêtements vous rendoient méconnoissable. Je recommande à Estewan, s'il vous trouve, de vous conduire à Billy-

Barnes, dans une petite Ferme où nous avions paſſé la nuit.

J'avois fait connoiſſance avec la Fermiere, appellée Miſtriſſ Bitterton, & ſoit que j'euſſe été heureuſe ou non de mon côté, dans ma recherche, je devois venir joindre mon ami, à ce rendez-vous, à minuit.

Je ne puis vous exprimer mes inquiétudes. Dans le chemin où je m'engageai, je rencontrois à chaque inſtant des émiſſaires de Sir Georges, qui battoient la campagne. Je voulois courir à eux, tuer leurs chevaux, les déſarmer. S'ils euſſent été maîtres de votre perſonne, je vous euſſe enlevé d'entre leurs mains au péril de ma vie. Je paſſai la journée à roder autour du Château, pour voir ſi l'on ne vous y reconduiroit point par quelqu'une des avenues. La nuit me ſurprit dans ces mouvements, & l'heure de me rendre à Billy-Barnes arriva. J'y trouvai Eſtewan ſeul; mes regards inquiets vous cherchoient autour de lui. Raſſurez-vous, mon ami, me dit-il, le jeune homme n'eſt pas ici; mais j'ai mis ordre à ce que les gens de

Sir Georges ne le puissent trouver, & je sais à peu près la route qu'il a prise.

Hier, vers les deux heures après-midi, je rencontrai, à quatre milles de Clostern, un Paysan qui gardoit du bétail; je lui dépeignis le jeune homme, & lui demandai s'il ne l'avoit pas vu passer. Il me montra le chemin qu'il venoit de quitter, celui qu'il avoit pris. Je m'y fusse engagé sur le champ; mais je voyois venir de notre côté deux hommes bien montés. Je les soupçonnois d'être à Sir Georges, si ce n'étoit le Baronnet lui-même.

Je donnai une guinée au Paysan, & lui en promis trois autres, si, interrogé par ces gens-là, il vouloit leur répondre que la personne qu'ils cherchoient, monté à cru sur une jument poil roux, s'enfuyoit à toutes jambes par une route que je lui montrai. En même-temps je descends de cheval, je l'attache à un arbre, & feins d'en resserrer les sangles.

Les Cavaliers s'avancent, les questions & les réponses sont telles que je les avois prévues ou arrangées; & les gens de

Sir Georges prennent le galop, pour suivre la fausse indication que je leur ai fait donner. J'aurois voulu pouvoir m'écarter de là, pour suivre le chemin que le Paysan m'avoit montré; mais après lui avoir donné les trois guinées, je crus devoir le garder à vue pendant quelque temps. Je voyois encore d'autres Cavaliers dans la campagne, & mon homme, dans l'espoir d'une autre récompense, auroit pu changer de langage avec eux. Le jour s'avançoit, j'ai craint de manquer dans la nuit le chemin de Billy-Barnes, & m'y suis rendu, content de pouvoir vous faire part du succès de mes petits soins. Je remerciai Estewan. Nous nous séparâmes de nouveau, il devoit retourner à l'Auberge de Clostern, & y attendre de mes nouvelles; s'informer exactement de ce qui se passoit au Château; si vous étiez ramené, se présenter sur le champ pour vous réclamer, comme appartenant aux plus illustres Maisons de l'Angleterre; vous faire conduire chez le Juge de Paix; vous cautionner pour vingt mille

livres ſterlings, s'il les falloit, & s'offrir à garder les arrêts avec vous juſqu'à ce que le cautionnement fût mis en regle.

Tout étoit en déſordre à Billy-Barnes. Le Fermier avoit été arrêté ce jour-là, & mis en priſon pour dettes. Je n'y trouvai aucune commodité pour me repoſer. J'entrai dans la grange, & me jettai ſur la paille. J'avois pour camarades de fortune cinq à ſix Bohémiens & Bohémiennes, qui rodoient depuis pluſieurs jours dans ces cantons. Je ne pouvois dormir. Je rêvois aux moyens de vous trouver ſans faire d'éclat. Je penſois, comme je n'étois pas connue de vous, qu'en vous cherchant, vêtue comme je l'étois, mon habit pourroit vous inſpirer de la crainte, & vous forcer à vous cacher de moi, comme de toute autre de mon apparence. L'idée me vint de me traveſtir en Bohémienne. Par là je me procurois une entrée dans toutes les maiſons de la campagne, & le moyen d'y faire des recherches plus profondes. Vous ſavez ſi cela m'a réuſſi. Dès le ſecond jour, en diſant

la bonne aventure à une femme âgée, j'appris la mienne, & que je vous trouverois chez la Dame Franck. Il falloit vous en tirer sans bruit, faire cesser ceux occasionnés par votre aventure avec Miss Dorothée, dont j'ignorois les détails.

J'arrivai à la petite Ferme où vous étiez, avec mon plan tout arrangé. Je vous habillai en fille. Je fis une histoire, j'en imbus la famille : vous achevâtes de l'accréditer. J'annonçai la prompte arrivée de Tom Cawsson votre pere, & repris le chemin de Billy-Barnes : j'y quittai mon appareil de Sorciere, & vins rejoindre à Clostern mon ami Estewan.

J'avois bien des choses à faire. Je voulois connoître Miss Dorothée, savoir ce qui s'étoit passé entre vous. Elle avoit la réputation d'être une des plus riches héritieres du Royaume, & tout le monde se réunissoit pour faire l'éloge de son caractere. Si elle vous aimoit, si je la trouvois à mon gré, je voulois vous ménager sa main; mais comment m'y prendre pour avoir de l'accès auprès d'elle.

Sir Georges & Milady Nettling n'étoient plus au Château. Votre maîtresse y étoit demeurée sous la garde de Mistriss Brown, femme religieuse, charitable & simple; il me falloit un prétexte pour me présenter : voici celui que j'imaginai.

Je charge mon ami Estewan de me trouver, à quelque prix que ce fût, un habillement eccléfiastique; il m'en trouva un très-limé, très-sec, pour vingt guinées: je vais me travestir à Billy-Barnes. Je reviens à Clostern sur le champ. On annonce un Ministre des environs, qui veut parler à Mistriss Brown; les portes me sont ouvertes sur le champ. J'entre avec un maintien bien composé. Madame, lui dis-je, le Fermier de Billy-Barnes, le pauvre M. Bitterton, a été mis en prison, à la poursuite de l'Intendant de Sir Georges, pour une somme de soixante & dix guinées. Un Particulier de ma Paroisse, touché de son état, & peut-être de quelques remords, m'a remis de quoi acquitter cette dette; mais, Madame, quel que soit le motif de cette action, il desireroit

qu'elle fût ignorée de M. Bitterton, & de l'Intendant de Sir Georges. Si vous vouliez, Madame, passer pour la bienfaictrice de ce pauvre Fermier, toutes les intentions seroient remplies. Votre charité ne surprendroit ni M. Bitterton, ni personne, & l'Intendant de Sir Georges ne pourroit pas s'autoriser de la rentrée de ces fonds, comme d'une suite de sa dureté à poursuivre les créanciers de son maître.

Mon appareil, mon maintien, mes offres, ma harangue, firent tout l'effet attendu. Mistriss Brown se prête à la bonne action : elle avoit regret de n'avoir pu être instruite à temps, de ne l'avoir pas fait elle-même; elle devoit dîner seule : elle me retient pour lui faire compagnie. La bonne Dame avoit du chagrin & brûloit d'en parler. Mon habit, le message dont j'étois chargée auprès d'elle, étoient bien propres à m'attirer sa confiance; comme je cherchois moi-même à la gagner, nous vînmes bien-tôt toutes deux à notre but, elle à me parler de l'affaire de sa niece, & moi à l'écouter. Je la calmai

autant que je le pus ſur les ſuites de cette aventure : elle m'aſſuroit de l'innocence de ſa niece, & l'innocence devoit éclater. J'ajoutai qu'un Gentilhomme de mes amis, du Comté de Xent, étoit dans un cas bien plus fâcheux. Il n'avoit qu'une fille unique, charmante par la figure, la douceur, les talents & l'eſprit. Elle avoit diſparu de la maiſon, & depuis ſix mois il la cherchoit vainement. L'hiſtoire paſſa, & je n'en voulois pas davantage.

Un Laquais vint dire que Miſſ Dorothée refuſoit de prendre du bouillon. Cette pauvre enfant ſe fera mourir, dit la bonne tante, elle ne veut rien prendre : je ne puis lui faire entendre raiſon.

Permettriez-vous, dis-je alors, Madame, que j'euſſe l'honneur de lui parler en particulier ? Ah, Monſieur ! me repartit Miſtriſſ Brown, avec chaleur, que je vous aurois d'obligation ſi vous pouviez l'engager à prendre ſoin d'elle-même.... J'y vais, Madame, repris-je. La Dame ſe leve. Le Laquais & le bouillon nous précedent. Nous entrons dans la chambre de la jeune Miſſ.

Miſtriſſ Brown m'annonce comme un de ſes amis, engage ſa niece à vouloir bien m'écouter, & ſe retire. Je prends le bouillon de la main du Domeſtique, le poſe ſur une table, & m'approche du lit.

Nous étions ſeuls alors. La jeune Miſſ me reçut d'un air bien ſérieux. J'engageai la converſation par des lieux communs de morale; il parut qu'on m'écoutoit froidement. J'eſſayai de parler du ſujet de l'affliction. Je nommai Richard : je crus appercevoir de l'émotion. Je continuai : je ſemblois prendre en lui une ſorte d'intérêt. Ce pauvre Richard ! diſois-je.... Le connoiſſez-vous, Monſieur, me dit Dorothée, d'un ton propre à m'encourager? Oui, Miſſ, répondis-je, je le connois mieux qu'il ne ſe connoît lui-même.... Savez-vous où il eſt, Monſieur? Eſt-il en ſûreté? Il manque ſans doute de tout; ſes hardes ſont ici.... Non, aimable Miſſ, il ne manque de rien, & déſormais ſes plus vives inquiétudes vous ont pour objet; il ne ſe pardonne pas d'avoir été la cauſe innocente.... Ah! bien inno-

cente, Monſieur; hélas ! je lui témoignois quelques bontés : le pauvre garçon me baiſoit la main en prenant congé de moi. Si vous le voyez, Monſieur, vous pouvez lui dire que je lui pardonne de tout mon cœur, que je voudrois être en ſituation de lui faire du bien. J'ai quelques guinées dans cette bourſe, faites-les lui, je vous prie, accepter de ma part.... Non, Miſſ, je ne lui porterai point ce préſent de votre part; mais il en ſera pénétré. Il eſt, graces au Ciel, au-deſſus du beſoin.... Ah ! Monſieur, vous me raviſſez ; & pourquoi s'eſt-il réduit à ſervir ? il ne paroît pas né pour cet état.... Non, Miſſ; je vous en dirois davantage, ſi je ne préſumois que l'intérêt que vous prenez à lui, eſt un ſimple mouvement de compaſſion.... Aſſurément, Monſieur, un jeune homme comme Richard, réduit à être Laquais, en mérite beaucoup.... Je crois vous entendre, Miſſ, & loin de le trouver à plaindre, il me paroît le plus heureux des hommes, puiſque vous avez ſu le diſtinguer dans l'état abject où le

hazard l'avoit réduit pour un moment. Ne rougissez point, aimable Miss, c'est un homme de condition, il n'est pas même sans fortune; mais il y a toujours beaucoup de distance de la sienne à la vôtre. Il vous aimoit, il vous est attaché par tous les sentiments dont vous êtes digne, & dont une ame honnête est susceptible. Dans l'incertitude de son sort, il n'a pas cru devoir se déclarer à vous. Il m'a chargé de venir vous présenter ses respects & ses excuses, de vous prévenir qu'il alloit employer un moyen innocent pour faire cesser le fâcheux éclat de l'aventure qui l'a banni d'ici: ma commission ne s'étendoit pas plus loin. Je me suis procuré de l'accès auprès de Madame votre tante..... J'en aurois dit davantage; mais Miss Brown entra, elle venoit voir si on avoit pris le bouillon: dès que je l'entendis, je le présentai à Miss Dorothée, & quoi qu'il fût un peu froid, il fut avalé tout d'un trait. Mistriss Brown fut enchantée de voir sa niece plus raisonnable: elle lui parut même en meilleure santé.

Tout fut regardé comme un effet de mes exhortations; & je n'obtins la permiſſion de ſortir du Château, qu'après avoir promis d'y revenir; mais je ne tins pas parole. Je montai à cheval, & fus reprendre mes habits à Billy-Barnes; nous nous rejoignîmes, Eſtewan & moi, & prîmes nos meſures pour vous aller enlever de chez Madame Franck. Arrivés à ſa Ferme, pendant qu'Eſtewan vous aidoit à monter à cheval, je tirai à part la Fermiere, lui remis votre habit de livrée, & une Lettre pour une Françoiſe, nommée Foible. Eſtewan avoit appris dans l'Auberge de Cloſtern, une partie de vos aventures avec elle. Vos rigueurs y étoient célébrées, & la pauvre fille, demeurée malade au Château, s'y mouroit, diſoit-on, du chagrin que lui cauſoit votre fuite, & d'être le plaſtron de tous les brocards du Canton. Voici le brouillon de ma Lettre.

*Tom Cowſſon, Ecuyer, à Mlle. Foible.*

„ Je vous remercie, Mademoiſelle, „ des bontés que vous avez eues pour ma

„ fille, pendant que ſon extravagance l'a
„ retenue au ſervice de vos maîtres. Elle
„ a été bienheureuſe de trouver dans la
„ maiſon une perſonne d'un caractere
„ auſſi obligeant que l'eſt le vôtre, & me
„ charge de vous aſſurer de ſa reconnoiſ-
„ ſance. Je renvoie l'habit de livrée, cau-
„ ſe, à ce que j'ai appris, de beaucoup
„ de bruit & de ſcandale. Le peu de fon-
„ dement des diſcours le fera tomber.
„ J'euſſe écrit à Sir Georges & à Mila-
„ dy, pour les prier de recevoir les ex-
„ cuſes de ma fille & les miennes; mais
„ j'ai appris leur départ. J'oſe vous prier
„ de leur faire agréer nos reſpects, ainſi
„ qu'à Miſſ Dorothée. Comme ma fille
„ rentre dans ſon devoir, le reſte de l'équi-
„ page laiſſé à Cloſtern lui devenant inuti-
„ le, je vous prie de le donner aux jeunes
„ gens qui vous remettront ma Lettre. Il
„ y a dix guinées dans un rouleau de pa-
„ pier : ma fille & moi vous engageons
„ à les accepter par amitié pour nous.

La Fermiere donna cette Lettre à ſes enfants pour la porter. Je leur donnai

deux guinées, & tous trois de compagnie, partirent très-contents pour s'acquitter de ce petit message.

Ils arrivent au Château de Clostern, remettent la Lettre, l'habit; on les interroge curieusement. L'événement arrivé sous leurs yeux leur avoit fait la leçon. Leur rapport fut constant, uniforme. Mistriss Brown se rappella le discours qu'un Ecclésiastique lui avoit tenu la veille. Foible trouvà les dix guinées, & un moyen d'échapper aux plaisanteries dont on l'accabloit. On appuya l'histoire, on l'orna, on l'étendit. Vingt-quatre heures après, vous passâtes pour fille à six lieues à la ronde, & bien-tôt après, dans l'esprit de Sir Georges & de Milady.

Pendant ce temps, nous prenions le chemin du Pays de Galles, où j'avois résolu de vous tenir caché pour quelque temps. Vous me preniez pour une Magicienne ou un Esprit, & tout le monde vous prenoit pour une fille; je conçus le plan de ne point vous désabuser sur mon compte, & de vous faire garder votre

déguiſement. Je voulois vous gouverner ſans être connue de vous; il nous étoit important à tous deux de nous cacher. Vous ne pouviez avoir dans le monde un état gracieux, ſi le Lord Weſtfield refuſoit de vous avouer & de vous protéger. J'étois ſûre que Lady Heatmoore, l'Evêque de Lincoln, les filles, les gendres de Milord me feroient échouer dans mes vues, s'ils pouvoient les pénétrer avant que j'euſſe pris d'autres meſures. Je vous conduiſois chez Miſtriſſ Bullcock, réſolue de tellement vous traveſtir, que nous puſſions riſquer impunément de nous montrer même à Londres, & y ſoutenir, ſans être reconnus, la vue des témoins de mon mariage & de votre baptême. Déterminée à vous en impoſer ſur mon compte, je ſaiſis toutes les occaſions qui s'offrirent de vous étonner. J'entre la premiere dans l'Auberge d'Honyton. Je vois un jeune homme qui ſe déſole, j'en demande la cauſe. J'apprends qu'un voleur lui a pris ſon cheval; de concert avec Eſtewan, qui jouoit le rôle de mon

domeſtique, je fais gliſſer dans ſa poche une bourſe & quelques guinées, & quand je le juge à propos, je la lui fais trouver. A Bridgewater, ſorti du matin pour faire emplette d'un ajuſtement de femme, dont je voulois me ſervir le lendemain, je vois la diſpute ſurvenue entre les priſonniers François & les Payſans Anglois, au ſujet de Miſſ Orchard. La jeune perſonne effrayée, étoit prête à s'évanouir. Je la prends ſous le bras, & la reconduis chez elle; & de retour à notre Auberge, je trouve le moyen d'accommoder ce différend, en me ſervant du crédit que la vérité & la raiſon peuvent avoir ſur des gens diſpoſés à écouter. En rentrant à l'Auberge, le hazard me fait rencontrer le Sergent de ma Troupe, & une précaution que j'avois priſe le matin, vous fait trouver dans votre poche la bourſe que j'y avois miſe. Tout ce qui s'étoit paſſé depuis notre départ de chez Madame Franck, devoit vous perſuader que j'étois un homme; à votre réveil, le lendemain, vous me voyez femme; mon deſſein

n'étoit pas ſimplement de vous étonner. Nous allions chez Miſtriſſ Bullcock. Je voulois y être libre, à l'abri de beaucoup de queſtions auxquelles je ne voulois pas répondre, être maîtreſſe enfin d'en ſortir quand je voudrois. Sous le nom du Capitaine Sentri, ma liberté eût été gênée; en paſſant pour ſa ſœur, je devenois maîtreſſe de mes actions. Avant d'arriver, nous rencontrâmes, dans l'Auberge où nous étions arrêtés pour dîner, trois brigands, qui, vous croyant une fille, vous inſulterent. J'entre; je reconnois Ralph, un Irlandois, un de ces trois coquins qui complotoient, dans le Caffé de Cowentgarden, pour voler le Lord Weſtfield. Je l'attaque, le déſarme; Ralph, lui dis-je, dans ſon langage Irlandois, ſors d'ici : ton ſignalement eſt chez le Juge de Paix, & tu vas être arrêté à la pourſuite du Lord Weſtfield. Les coquins prirent l'épouvante : j'en fus ravie. Nous euſſions pu les rencontrer dans le jour même, ſous toute autre forme que celle de galants, & il ne m'eût pas été facile de les renvoyer.

Je devois trouver chez Madame Bullcock, une Lettre d'Eſtewan, que j'avois prié de retourner à Cloſtern. Il m'y ſervoit d'eſpion. L'exprès étoit arrivé. J'appris l'effet de ma Lettre à Mademoiſelle Foible; il me donnoit des nouvelles plus intéreſſantes encore, mais plus inquiétantes.

Avant que le Lord Scarecrew ſe fût mis ſur les rangs pour épouſer Miſſ Dorothée, un jeune Baronnet, du Comté de Suſſex, protégé par la tante, avoit fait faire des démarches. La tante enchantée de voir le Lord écarté, venoit d'écrire à la famille du Baronnet pour le faire revenir de France, où il étoit, & l'on comptoit que ce mariage pourroit ſe conclure chez Miſtriſſ Brown à Corntrée; les apprêts du départ pour cette Terre étoient diſpoſés.

J'écris à Eſtewan d'aller ſur le champ à Corntrée, & de m'y louer un petit appartement. Mon plan étoit formé, & j'étois déterminée à me mettre en état de diſputer le terrein pied à pied, à Sir Archibald Hottwell. Je ne pouvois agir par moi-même dans le moment préſent: mes

comptes étoient rendus à l'Amirauté; mais ils n'étoient pas reçus; il falloit me mettre en regle: cette néceſſité me rappelloit à Londres; je vous laiſſai à l'Ecole du Gallois, chez MiſtriſſBullcock, & je partis. On me demanda des éclairciſſements, j'eſſuyai des difficultés, des délais; je fus forcée d'attendre le loiſir des Subalternes. Enfin, après un mois d'ennui & d'impatience, je fus expédiée en regle; j'eus ma décharge & ma réforme tout à la fois.

Je voulois revenir à vous ſur le champ; mais il m'eût été bien doux de vous porter la nouvelle de notre réconciliation avec le Lord Weſtfield, & de me montrer enfin ſous ma véritable forme. Le terme qu'il m'avoit donné pour me rendre à ſa Terre étoit déja paſſé. Je me déterminai à partir de Londres, & j'arrivai à la porte du Château, ſans avoir pu convenir avec moi-même du moyen dont je pourrois me ſervir pour entamer notre épineuſe reconnoiſſance; je demande à parler au Lord: il n'étoit pas viſible. Je prie un Domeſtique de dire à Milord

qu'un Etranger, un François, mandé par lui-même, desiroit avoir l'honneur de le voir. On me rit au nez. Milord, me dit-on, n'a besoin ni de danseur, ni de perruquier, ni de marmiton, & il vous tient quitte de vos services.

Je me retire dans une Auberge, & concevant l'utilité du demi-scheling que Milord m'avoit remis, je l'enferme dans un billet, où je faisois part de mon arrivée, & engage l'Hôte à le porter.

Le Talisman opéra sur le champ. Un quart-d'heure après, un valet-de-chambre vient me prier de me rendre au Château, & m'introduit dans le cabinet de mon frere.

Il étoit seul. Tu as bien tardé, me dit-il; je craignois que tu ne me manquasses de parole. Puis, s'appercevant que j'étois tremblante, assieds-toi, car tu me parois fatigué. Parle; je suis ton redevable : un bienfait me pese; viens-tu me mettre à portée de m'acquitter?

Oui, Milord, répondis-je, en me précipitant à ses genoux, je viens chercher

auprès de vous le repos, l'honneur, le bonheur de tout ce qui m'eſt cher. Tout eſt dans vos mains.

Leve-toi, me dit-il, leve-toi. Je te croyois un homme; mais tu pleures.... Je ne ſuis pas un homme, Milord.... Tu n'es pas un homme : es-tu le diable?... Quoi, repris-je, preſque ſuffoquée par l'abondance de mes pleurs, ces triſtes traits ne vous rappellent point d'idées; rien ne parle pour moi au fond de votre cœur, quand le mien eſt prêt à ſe briſer....

Que me dis-tu de tes traits, de ton cœur? Tu es une femme, que puis-je avoir de commun avec une femme?...

Le ſang, Milord, m'écriai-je.... La malheureuſe Rebec.... Je ne pus achever. Rebecca! dit mon frere; ma ſœur Rebecca!... Il n'eut pas le temps d'en dire davantage; il étoit retombé dans ſon fauteuil : je le tenois dans mes bras : je le mouillois de mes larmes; lui, me regardant d'un air étonné, la bouche ouverte, ſembloit privé de mouvement.

Il ſe leve tout d'un coup & me pouſſe

ſur un ſiege; retire-toi, me dit-il, je ne veux pas que tu me faſſes pleurer.... Ma ſœur Rebecca! mais qu'es-tu devenue? D'où viens-tu, folle que tu es?

Mon frere étoit attendri; je m'en apperçus. Ecoutez-moi, Milord, lui dis-je, en me remettant à ſes genoux: promettez-moi de m'accorder le pardon de ma conduite, & de me le faire obtenir de ma ſœur, de Milady Mellfont, de Milady Etheregge, de notre frere, de toute la maiſon.

Leve-toi, leve-toi, me dit-il, encore un coup, avec une ſorte d'humeur: ne t'humilie point pour tous ces gens-là; ſi tu as fait des ſottiſes, nous en faiſons bien d'autres, à commencer par moi. L'Evêque de Lincoln eſt un rêveur, un enthouſiaſte; Lady Heatmoore, une hypocondriaque, mes gendres ſont des ſots, & mes filles des extravagantes, qu'il faudra mettre à Bedlam. Mets-toi à ton aiſe, ma chere Rebecca, avec ce tas d'originaux. Je ne te connois pas beaucoup; mais je t'aſſure que je fais déja plus de cas de

toi que d'eux tous. Tu t'appellois Sentri, tu es ce Capitaine dont on dit du bien; tu as bien servi l'Etat, tu m'as sauvé mon porte-feuille, & peut-être la vie; si tu n'es pas une honnête fille, tu es au moins un brave, un galant homme.

Soulagée par tant d'ouvertures favorables, j'entame le récit de mes aventures; il m'écoutoit avec attention, avec intérêt. Je parlai de votre naissance. Tu as un fils, me dit-il, vit-il encore? est-il bon sujet? J'augurai bien pour vous de ces deux questions, & poursuivis mon récit avec la plus grande confiance. Dès que j'eus fini, je t'ai écoutée avec plaisir, Rebecca, dit Milord, tu m'as très-amusé & fort réjoui. Ah, parbleu! Milords mes gendres, tout n'est donc pas mort pour moi, & il me reste des objets d'attachement naturels & raisonnables. Il faut que je t'ouvre mon cœur, Rebecca. Depuis la mort de mon fils, je n'ai que des sujets de mécontentement de mes filles & de leurs maris. Ces gens-là regardent ma fortune comme la leur, & me prennent

nent pour leur Fermier ; ils manquent même aux bienſéances. Depuis que Lady Heatmoore eſt ſans enfants, ils n'ont nulle attention pour elle, & traitent encore plus cavaliérement notre Prêtre de frere. Il a voulu leur faire quelques remontrances, ils l'ont appellé pédant : il eſt furieux. Nous ferons du bien à ton fils, ma Rebecca, va le rejoindre, va à tes affaires, ne te montre pas ici que je n'aie lié ma partie. En diſant cela, il m'embraſſoit, ſembloit me renvoyer ; mais il me retint.

Attends. Me réponds-tu que ton fils n'aie pas une goutte de ce maudit ſang Irlandois.... Je fis une réponſe dont il pouvoit être ſatisfait.... Repoſe-toi ſur moi, ajouta-t-il, il ne lui en reſtera pas même le nom, mais ne le préviens ſur rien ; il ne ſe connoît pas, laiſſe-le s'ignorer encore : il eſt jeune, il pourroit avoir la démangeaiſon de parler, & nous avons beſoin d'un grand ſecret. Nous avons affaire à des gens de Cour, leurs intrigues nous traverſeroient. Adieu, ma Rebecca,

donne-moi de tes nouvelles. Je te ferai venir quand il en sera temps.

Je vins vous rejoindre chez Mistriss Bullcock, & nous partîmes pour le Comté de Sussex. Nous arrivâmes à Corntrée. J'eus besoin de me ménager une connoissance dans la maison de Mistriss Brown : je trouvai moyen de me lier avec M. Jackmann, & bien-tôt nous eûmes accès dans le Château. Sir Archibald faisoit sa cour à Miss Dorothée, & peu de progrès dans son cœur ; mais les deux familles pressoient vivement la jeune personne : & comme le Cavalier étoit aimable, elle pouvoit se laisser décider en sa faveur. En vous introduisant dans le Château, sous votre habit gallois, je vous mettois dans le cas de vivre familiérement avec elle, & de trouver les occasions de vous déclarer, s'il en étoit besoin. Alors je vous eusse appris qui vous étiez, l'honnête fortune à laquelle vous pouviez prétendre, & je ne doute point que vous ne l'eussiez décidée à refuser les offres brillantes du Baronnet. Mais il ne nous donna pas la peine

de lui diſputer le cœur de ſa maîtreſſe. Il ſe perdit lui-même par eſprit de légéreté & de débauche. Je m'apperçus qu'il vous regardoit avec affectation dès le premier jour de notre apparition au Château. Il me louoit avec exagération devant moi; il ſe jetta à ma tête; en un mot, ce qu'il faiſoit pour moi, n'avoit ni le caractere de la Nation, ni celui de la vérité.

J'avois pris quelques informations ſur ſes mœurs, je ſuſpectai ſes motifs. Je vous tins exacte compagnie, pour donner, par la contrainte, un degré de chaleur de plus au goût paſſager dont il vous honoroit. Il profite du premier inſtant où je vous abandonne, pour vous en entretenir, enfin pour vous en écrire. Je fis ſemblant de déchirer ſa Lettre à l'inſtant où vous me la remîtes; mais je vous trompois.

Obligée de revenir à Weſtfield, je parlai à M. Jackmann de l'embaras où je me trouvois, devant vous laiſſer à la diſpoſition d'un Domeſtique.... Je la garderai, moi, dit le bon homme.... Elle eſt bien jeune, repris-je.... Hé bien, je propoſerai

à Mistriss Brown de la prendre avec elle.... C'est, repartis-je, l'exposer encore plus : c'est la livrer à son ennemi. Alors je remets au Ministre la Lettre de Sir Archibald.

Cet honnête Ecclésiastique, assez mal traité dans cette épitre, fut épouvanté par ce trait qui annonçoit la scélératesse & la débauche ; il porte la Lettre au Château, la donne à Mistriss Brown. Une heure après, la Dame elle-même, donne le congé au Baronnet, sans faire part à Miss Dorothée du motif. On craignoit, comme vous deviez demeurer près d'elle, que cela ne lui donnât quelque petit dépit contre vous. Nous sommes sortis de Corntrée, nous avons pris le chemin de cette Province, à six milles du Château de Westfield ; maîtresse de conduire la conversation où je voulois, je l'ai fait rouler sur le choix des états. Je vous contrariois, je vous impatientois. Je vous forçai, pour ainsi dire, de me demander à être Lord, comme pour me mettre au défi. Loin de me déconcerter, quand vous eûtes fait votre choix, je vous or-

donnai d'asseoir votre titre sur celui de tous les Châteaux que nous pouvions voir, & qui vous plairoit le plus. Nous découvrions alors le Château & le Parc dans lequel nous sommes, dans toute son étendue. Je vous l'offris, & vous le préférâtes à quatre à cinq maisons particulieres assez belles, mais simples. Ce choix étoit naturel. Le récit de mon aventure avec votre oncle, vous met à portée d'expliquer ce qui vous est arrivé chez lui. Pardonnez-moi, mon cher fils, de m'être prévalue de votre crédulité; à un certain point, elle m'étoit nécessaire. D'ailleurs, si c'est un défaut dans les personnes, dont des études suivies, l'âge & l'expérience ont établi, raffermi les principes, ce n'en est pas un pour un jeune homme qui sort à dix-huit ans d'un College; il peut douter & croire, sans être répréhensible, pourvu que ce ne soit pas trop légérement & sans sujet. Comme il n'a rien approfondi, l'indécision même est en lui une preuve de jugement & de sagacité naturelle.

Il me reste maintenant à vous dire

quelles ſont nos eſpérances. Lady Heatmoore, & l'Evêque de Lincoln, parfaitement réconciliés avec moi, vous reconnoiſſent; vous ſerez l'héritier de l'Evêque; Lady Heatmoore vous donne dès à préſent une ſuperbe Terre, qu'elle poſſede dans le Comté de Sommerſet. Elle vaut trois mille livres ſterlings de revenu; mais ce préſent n'eſt pas gratuit. Elle a beſoin de vingt mille livres pour arranger ſes affaires; je les lui prête ſans intérêts, & vous les retrouverez un jour dans ſa ſucceſſion. Le Lord votre oncle fait paſſer le titre de la Maiſon ſur votre tête, & la Terre où nous ſommes, qui porte notre nom, elle vaut mieux de quatre mille livres ſterlings, & vous en jouirez après lui. Il vous fera un préſent de noces convenable; réſolue de vivre déſormais avec vous, je ne me réſerverai que ce qui me ſera néceſſaire. Ainſi, mon fils, vous n'êtes point un parti à dédaigner pour la famille de Miſſ Dorothée. Tandis que les Lords Mellfont & Etheregge négocieront à la Cour, pour votre

élévation au rang de Pair, & vis-à-vis du Lord Halifax, pour l'engager à demander lui-même à Sir Georges Nettling la main de sa fille pour vous, Lady Heatmoore, qui connoît Lady Nettling, se chargera d'obtenir son agrément, & moi je pars pour Corntrée, où je vais tâcher de décider en votre faveur Mistriss Brown & Dorothée. Je vous laisse, mon cher fils, auprès de votre oncle, vous devez le connoître actuellement par ce que je vous en ai dit. Méritez son amitié & son estime, cherchez tous les moyens de l'obliger ; vous le devez par intérêt pour vous-même; vous le devez encore plus par reconnoissance.

Richard avoit écouté avidement sa mere. La nuit étoit survenue, sans qu'il se fût apperçu que le jour eût baissé. Pénétré de tant de marques de bontés qu'il éprouvoit de toutes parts, rendu muet par la force du sentiment dont il étoit affecté, il serroit la main de Lady Oberthon, & ne s'exprimoit que par ce signe d'attendrissement. A mesure que son sort

ſe dévoiloit, il lui ſembloit que ſon eſprit prît de l'étendue, & ſon ame de l'eſſor; ſa fortune ne le ſurprenoit point, il l'enviſageoit avec modeſtie, avec un noble déſintéreſſement; il en étoit déja digne par ſa modération dans la proſpérité, par l'uſage qu'il ſe propoſoit d'en faire. De retour au Château, il y trouva le Lord ſeul, & partagea avec ſa mere, les tendres careſſes de ce Seigneur, prévenu d'une véritable affection pour lui, & le regardant déja comme ſon fils.

Lady Oberthon, dans ſon équipage de Capitaine, prit le lendemain la route du Comté de Suſſex. Richard, demeuré ſeul à Weſtfield, avec ſon oncle, ſe fût trouvé embarraſſé auprès d'un homme naturellement bourru & extraordinaire, quoiqu'eſſentiellement bon, ſi ſon caractere n'eût été plié, &, pour ainſi dire, refondu dans les petites épreuves par leſquelles le faux Capitaine Sentri l'avoit fait paſſer. Il trouvoit moyen de déférer continuellement à ſon oncle, ſans compromettre l'idée qu'on pouvoit ſe faire de

son propre jugement, sans flatterie & avec bienséance. Le Lord en étoit étonné. Il n'avoit l'idée que de deux caracteres; le dur, c'étoit le sien; le complaisant, il le trouvoit bas & au-dessous d'un Anglois; celui de son neveu lui paroissoit tout-à-la-fois liant & noble : il ne vouloit pas gâter le jeune homme; mais il se disoit à lui-même, voilà comme il faudroit que fussent nos Anglois : nous ne connoissons pas de milieu; nous sommes toujours extrêmes. Enfin, son neveu le guérissoit peu-à-peu de la misanthropie, défaut qui obscurcissoit ses heureuses qualités, & le privoit de tout agrément, dans la jouissance de sa fortune.

Dix jours après le départ de Lady Oberthon, Richard reçut d'elle une Lettre. " Mon cher fils, lui écrivoit-elle, „ Mistriss Brown, se fiant à mon caractere, connoissant le nom de Westfield, „ a donné les mains à mes propositions „ dès la premiere ouverture. Il s'agissoit „ de décider sa niece à s'établir : c'étoit, „ selon sa pensée, le plus difficile de ma

„ négociation. J'ai demandé la permiſ-
„ ſion de parler en particulier à Miſſ Do-
„ rothée, & l'ai obtenue. Je ne ſais pas ſi
„ l'on m'eût écouté juſqu'au bout, lorſque
„ j'ai parlé d'un mariage avec un Pair du
„ Royaume, ſi ce Pair ne ſe fût appellé
„ Richard. Ce nom a je ne ſais quel pou-
„ voir pour s'attirer l'attention. J'ai conti-
„ nué à m'acquitter de mon ambaſſade; &
„ pour ménager la ſurpriſe & ne pas cau-
„ ſer de révolution, j'ai parlé d'une indiſ-
„ poſition qu'on avoit eue à Cloſtern,
„ d'un Eccléſiaſtique qui s'y étoit fait
„ voir. On m'enviſage, mon cher Ri-
„ chard, on rappelle ſes idées. Quoi! c'é-
„ toit vous, M. Sentri, qui me fûtes
„ amené par ma tante ſous cet habit?
„ Oui, aimable Miſſ, ai-je répondu, je
„ venois alors vous parler pour Richard,
„ & c'eſt pour le même Richard que je
„ viens vous demander votre main. Je
„ n'ai point eſſuyé de refus, mon cher
„ fils. On m'a demandé des nouvelles
„ de Bekit. Bekit! ai-je répondu d'un air
„ myſtérieux, gardez-nous le ſecret,

„ chere Miſſ. C'étoit.... c'étoit la ſœur
„ de votre amie Miſſ Cawſſon : & moi il
„ fut un temps qu'on m'appelloit Tom
„ Cawſſon....Dorothée veut s'écrier : elle
„ veut dire mille choſes ; mais je m'étois
„ ſauvée en riant dans l'appartement de
„ Miſtriſſ Brown. Je lui faiſois part du
„ ſuccès de mon ambaſſade. Je lui remet-
„ tois les Lettres du Lord & de l'Evêque
„ vos oncles. Nous faiſions les réponſes
„ de concert. J'engageois la tante à s'in-
„ téreſſer pour vous auprès de ſon frere
„ & de ſa belle-ſœur. On a fait ce que
„ j'ai voulu. Tout a été le mieux du
„ monde. M. Jackmann, prévenu de mon
„ arrivée, eſt entré. Nous nous embraſ-
„ ſons. Et Bekit, la chere Bekit ! m'a-t-il
„ demandé. Bekit, ai-je répondu, j'en
„ ſuis fâché, mon cher ami ; mais je n'en
„ ſuis plus le maître. Le Lord Weſt-
„ field, notre allié, notre protecteur, no-
„ tre ami, s'en eſt emparé ; il la marie ri-
„ chement.... Le Lord Weſtfield ! a-t-il
„ dit.....Lui-même, ai-je répondu ; il con-
„ noît votre amitié pour nous : il vous

„ en ſait gré; il s'eſt même donné des
„ mouvements pour vous procurer un
„ très-bon établiſſement, & voilà le
„ portrait de votre maîtreſſe. Le bon
„ homme m'écoutoit, la bouche béante;
„ il jette les yeux ſur un papier que je
„ lui donne à lire; c'étoit la nomination
„ faite de ſa perſonne, au Doyenné de
„ Perthunn, par l'Evêque de Lincoln.
„ J'y joins le détail des revenus. Ah!
„ mon cher fils, le ſéduiſant objet qu'un
„ Doyenné de ſept cents livres ſterlings
„ de rente! La joie de notre ami m'a fait
„ plaiſir & compaſſion en même-temps.
„ Je l'ai appellé M. le Doyen; je l'ai ra-
„ vi. Je lui ai demandé la réſignation de
„ ſon Bénéfice de Corntrée, en faveur
„ de M. Boſton, Chapelain de Vodſ-
„ took. Miſtriſſ Brown y a donné les
„ mains, & nous avons mis l'affaire en
„ regle. La nouvelle doit en être arrivée
„ à Vodſtook. Après avoir penſé à vous
„ & à vos amis, j'ai jugé devoir m'occu-
„ per des miens. Je pars pour notre Pays
„ de Galles. Je vais marier Eſtewan avec

„ Miſtriſſ Anna Bullcock. De là nous
„ comptons revenir à vos noces. Adieu,
„ mon cher Richard, méritez l'amitié de
„ votre oncle, les faveurs du Ciel. Vous
„ avez toute la tendreſſe & la bénédic-
„ tion de votre mere.

Richard porta cette Lettre à ſon oncle. Le Lord venoit d'en recevoir de ſes gendres, de Lady Heatmoore, & de l'Evêque de Lincoln. L'affaire de la Pairie étoit arrangée : elle devoit paſſer à la premiere ſéance du Parlement, qui devoit s'aſſembler dans huit jours. Lady Heatmoore avoit rendu une viſite à Lady Nettling, qui s'étoit trouvée très-honorée de la recherche que l'on faiſoit de ſa fille, pour l'Héritier de la Maiſon de Weſtfield. Sur la propoſition que lui avoit fait le Lord Halifax, Sir Georges Nettling enchanté, au-lieu de ſix mille livres ſterlings de rente, en fonds de terres, en offroit noblement huit. Miſtriſſ Brown y en joignoit deux, & l'aſſurance de tout ſon bien. Le Comte de Weſtfield jouiſſoit, plus que Richard même,

de cette perſpective de fortune. Lui n'envisageoit que la poſſeſſion de Dorothée; &, dans ſon idée, le plus ou le moins de richeſſes ne pouvoit rien ajouter à ſon bonheur. Cependant les deux familles, de concert, en hâtoient le moment. Déja le lieu de la cérémonie étoit réglé. L'Evêque de Lincoln devoit la faire dans le Château, dont Lady Heatmoore faiſoit préſent à Richard. Le jour choiſi étant arrivé, tout ce qui devoit compoſer la brillante aſſemblée, prend le chemin du Comté de Sommerſet. Miſtriſſ Brown, retenue par une indiſpoſition, n'ayant pu accompagner ſa niece, Sir Georges Nettlling étoit venu la chercher. Lady Heatmoore & Lady Nettlling venoient de compagnie. L'Evêque de Lincoln, le Comte de Weſtfield, les Lords Mellfont, Etheregge & leurs épouſes, Lady Oberthon, en habit convenable, & Eſtewan, accompagnoient le nouveau marié. Au moment de la rencontre, Sir Georges Nettlling & Milady ſon épouſe, furent frappés de l'éclat de la figure de leur gen-

dre, & de l'idée de l'avoir vu quelque part. Mais l'impoſant du cortege & de la ſituation préſente, éloignoient toutes les idées du Laquais Richard, & de Miſſ Cawſſon. Les deux Amants ſeuls ſe reconnurent. Ils parurent honteux, embarraſſés en préſence l'un de l'autre : cela paroiſſoit naturel à deux jeunes gens que l'on marie, & qui ne ſe ſont jamais vus; mais l'embarras venoit de la contrainte, où tant de regards attachés ſur eux les tenoient, & de ne pouvoir ſe témoigner leur ſatisfaction réciproque. Sir Georges s'écrioit : voilà le plus beau couple de l'Angleterre; le reſte de la compagnie applaudiſſoit dans des termes plus meſurés. On marche vers la Chapelle du Château. Les Amants ſont unis.

Foible & Molly regardoient la cérémonie. Foible ne pouvoit s'empêcher de dire, le marié reſſemble à Miſſ Cawſſon comme une goutte d'eau à une autre. Il reſſemble bien plus, diſoit Molly, à la Galloiſe dont je vous ai parlé. De quelque côté que je tourne maintenant, je ne

rencontre plus que de ces grands yeux bleus, coupés en amande, & de ces paupieres noires, longues de cela.... propres à faire tourner la tête; j'en suis persécutée.

Richard & Dorothée furent heureux, & le sont encore. Ils partagent leurs respects & leur tendresse entre Lady Oberthon & le Lord Westfield; ils ont des enfants dont les dispositions donnent les plus heureuses espérances; ils sont les bienfaicteurs de tous ceux qui les entourent. Lady Oberthon est leur amie & leur conseillere, elle a renoncé pour toujours aux voyages & à l'appareil guerrier. Estewan a quitté le Pays de Galles, & s'est fixé dans le Comté de Sommerset. Il a pardonné au Capitaine Sentri de lui avoir caché les aventures de Miss Rebecca Westfield, & les nœuds de leur amitié se resserrent chaque jour de plus en plus.

FIN.





